This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

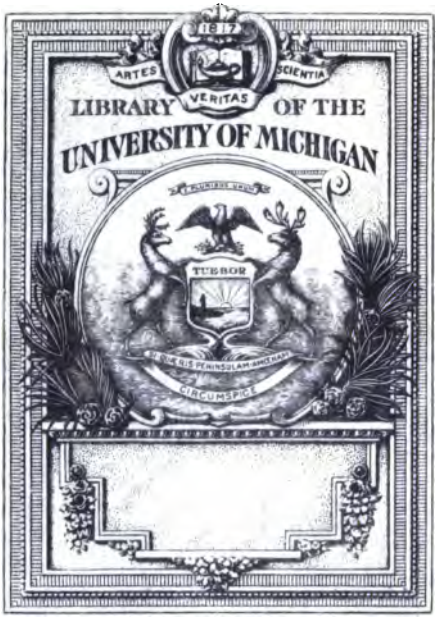
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PG
1211
.A2
B5
1

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre O,

TOME XXXII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Œdipe.
Olympie.
Orphelin de la Chine.
Obſtacle imprévu.
Opiniâtre.
Originaux.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES;

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

TOME XXXII.

Lettre O.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784

Voltaire, François Marie Arouet de

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS

ET

UNE PRÉFACE,

Dans laquelle on combat les ſentimens de M. de la Motte ſur la Poëſie;

Repréſentée pour la premiere fois le 18 Novembre 1718.

AVERTISSEMENT
SUR
L'ŒDIPE.

*L'Auteur compoſa cette Piece à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en mil ſept cent dix-huit, quarante-cinq fois de ſuite. Ce fut le Sr. du Frêne, célebre Acteur de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe : *Mlle. Deſmares, très-grande Actrice, joua celui de* Jocaſte, *& quitta le Théâtre quelque tems après.*

Dram. 7d.
Dépt. 7 Rom. Largo.
3-7-38

LETTRE

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

AU

PERE PORÉE,

JESUITE.

JE vous envoye, mon cher Pere *, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la Tragédie d'Œdipe. J'ai eu ſoin d'effacer autant que je l'ai pû les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce ſujet exige.

Je veux d'abord que vous ſachiez, pour ma juſtification, que tout jeune que j'étais, quand je fis l'Œdipe, je le compoſai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connoiſſais fort peu le Théâtre de Paris;

* Cette Lettre a été trouvée dans les papiers du Pere Porée après ſa mort.

je travaillai à peu près comme ſi j'avais été à Athènes. Je conſultai M. Dacier, qui était du pays. Il me conſeilla de mettre un Chœur dans toutes les Scènes, à la maniere des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les Comédiens de Paris vouluſſent exécuter les Chœurs, qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la piece; j'en eus bien davantage à faire recevoir ma Tragédie preſque ſans amour. Les Comédiennes ſe moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuſe*. On trouva la Scène de la double confidence entre Œdipe & Jocaſte, tirée en partie de Sophocle, tout-à-fait inſipide. En un mot, les Acteurs, qui étaient dans ce tems-là petits-maîtres & grands ſeigneurs, refuſèrent de repréſenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma piece pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande Scène entre Jocaſte & Œdipe, on ſe moqua de Sophocle & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis. Enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on

jouerait Œdipe. Il y avait un Acteur, nommé Quinaut, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la piece telle qu'elle était avec ce mauvais quatriéme Acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un témeraire d'oſer traiter un ſujet où Pierre Corneille avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors l'Œdipe de Corneille excellent, je le trouvais un ſort mauvais ouvrage, & je n'oſais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de douze ans, quand tout le monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems pour que juſtice ſoit exactement rendue. On l'a fait un peu plutôt aux deux Œdipes de M. de la Motte. Le réverend Pere de Tournemine a dû vous communiquer la petite Préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de la Motte a bien de l'eſprit; il eſt un peu comme cet Athlete grec, qui, quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête-homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette Préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne, & il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres doivent ſe combattre; voilà comme ils en uſeraient s'ils

avaient été à votre école ; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſéniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher Pere, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les Muſes, filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie ;
Elles vivent d'ambroiſie,
Et non d'abſynthe & de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & réverend Pere, je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours.

à Paris,
ce 7 Janvier 1729.

PRÉFACE

D'UNE ÉDITION D'ŒDIPE de 1729.

L'ŒDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la premiere fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette Tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le Théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir, malgré ſes défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le Pere Folard Jéſuite, & M. de la Motte de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pieces; mes critiques & même mes louanges paraîtraient également ſuſpectes *.

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette Tra-

* Monſieur de la Motte donna deux Œdipes en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'Œdipe en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.

gédie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une Scène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans Polieucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'Abbé d'Aubignac. Sévère & Pauline ſont les veritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un éleve, que la ſeule vue d'une tête de Raphaël.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les Pradons & les Boyers les ont connus auſſi bien que les Corneilles & les Racines ; la difference n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les Auteurs d'Armide & d'Iſſé, & les plus mauvais compoſiteurs ont eu les même règles de muſique. Le Pouſſin a travaillé ſur les mêmes principes que Vignon. Il paraît donc auſſi inutile de parler des règles à la tête d'une Tragédie, qu'il le ſerait à un Peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un Muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque que M. de la Motte veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands-maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles

ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon merite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de la Motte veut d'abord preſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes qui ont fait revivre ces ſages règles du Théâtre ; les autres peuples ont été long-tems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère ; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les Auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pieces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que Don Lopez de Vega & Shakeſpear. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à M.

de la Motte, ſinon que Meſſieurs Corneille, Racine, Moliere, Addiſſon, Congreve, Maſſey, ont tous obſervé les loix du Théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer. Mais M. de la Motte merite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une piece de Théâtre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule & non de deux ou trois? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'interêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir même dans un tableau deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier Acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. le Brun a-t-il peint Alexandre à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile? » Je ne ſerais pas étonné, dit adroitement M. » de la Motte, qu'une nation enſée, mais » moins amie des règles, s'accommodât de » voir Coriolan condamné à Rome au pre» mier Acte, reçu chez les Volſques au troiſié-

me, & aſſiégeant Rome au quatriéme, &c. Premierement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des régles toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois Tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une piece de Jodelle ou de Hardy, verſifiée par un moderne habile?

L'unité des tems eſt jointe naturellement aux deux premieres. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre Auguſte dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'Auguſte & des conjurés. Si le Poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis-là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions differentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration auquel il fallait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intereſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment

de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la Comédie pour entendre l'hiſtoire d'un heros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la Comédie, il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Œdipe, ſoit celui du grand Corneille, ſoit celui de M. de la Motte, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pieces exigent plus de tems, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelqu'Auteur y employerait deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la Scène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des pieces telles que l'ancien Jules Céſar des Anglais, où Caſſius & Brutus ſont à Rome au premier Acte & en Theſſalie dans le cinquiéme.

Ces loix obſervées non-ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles amènent de vrayes beautés ; de même que les règles de la belle architecture, exactement ſuivies, compoſent néceſſairement un bâtiment qui plaît à la vûe. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une piece ne ſoit pas ſimple ; auſſi voilà le merite de toutes les pieces de M. Racine, & celui que demandait Ariſtote. M. de la Motte, en défendant une Tragédie de ſa compoſition, préfére à cette noble ſimplicité la multitude des événemens ; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de Bérenice, par l'eſtime où eſt encore le Cid. Il eſt vrai que le Cid eſt plus touchant que Bérenice ; mais Bérenice n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une Tragédie ſimple ; & le Cid, dont l'action eſt veritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens ; mais il plaît, malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

M. de la Motte croit qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en ſe tenant à l'unité d'interêt qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe. Mais cette unité d'interêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*,

dit-il, *ſont diverſement intereſsés dans le même événement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'interêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de diſputer contre M. de la Motte ſur cette petite queſtion, j'ai relu le diſcours du grand Corneille ſur les trois unités ; il vaut mieux conſulter ce grand-maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'unité d'action conſiſte en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur liſe cet endroit de Corneille, & il décidera bien vîte entre M. de la Motte & moi ; & quand je ne ſerais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raiſon plus convaincante ? C'eſt l'expérience. Qu'on liſe nos meilleurs tragédies Françaiſes, on trouvera toujours les perſonnages principaux diverſement intereſſés ; mais ces interêts divers ſe rapportent tous à celui du perſonnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces interêts differens ne ſe rapportent pas au principal Acteur, ſi ce ne ſont pas des lignes qui aboutiſſent à un centre commun, l'interêt eſt double, & ce qu'on appelle *action* au Théâtre l'eſt auſſi. Tenons-nous-en donc, comme le grand Corneille, aux trois unités dans leſquelles les autres ré-

gles, c'eſt-à-dire, les autres beautés ſe trouvent renfermées.

M. de la Motte les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos Tragédies, parce qu'elles ſon négligées dans nos Opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'Opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau, où l'on voit le palais de Pluton & celui du Soleil, des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruis en un clin d'œil. On tolére ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt-là dans le pays des Fées; & pourvû qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques Sçènes intereſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant, quoique les Opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées. On les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intereſſer le ſpectateur. Comment donc M. de la Motte peut-il reprocher à notre nation la légereté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre ? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de la Motte : J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une Tragédie que d'un Opéra, parce qu'à une Tragédie mon attention n'eſt point partagée ; que ce n'eſt ni d'une Sarabande, ni d'un Pas de deux, que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſu amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intereſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme ; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de M. Deſpréaux, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand Corneille... J'ai plus encore ; j'ai ſon exemple & le plaiſir que me font ſes ouvrages, à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

M. de la Motte ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du Théâtre ſes principales règles ; il veut encore lui ôter la poëſie, & nous donner des Tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cette Auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, où des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité Homère, que pourtant il a traduit. Jamais Virgile, ni le Taſſe, ni M. Deſpréaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni M. de Lully contre la muſique, ni M. Newton contre les mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſuperieurs à leur profeſſion ; ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous : mais on n'en avait point encore vû qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie, faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute

harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de merite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres Poëtes comme des fous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire chez les étrangers à la perfection de cet art même.

M. de la Motte avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Américaines traduites en Français; on trouve dans un des Spectateurs de M. Addiſſon une traduction d'une ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont

toutes les syllabes pouvaient par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations, résultait dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pû saisir après eux. Mais soit rimes, soit syllabes cadencées, la poësie, contre laquelle M. de la Motte se révolte, a été & sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant Hérodote, l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre &, le mieux policé, & le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable; car le but de l'histoire était de conserver à la posterité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent ou d'une petite ville en plusieurs volumes in-folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions & les historiens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie: mais depuis que Virgile a réuni ces deux grands merites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. Deſpréaux & Racine ont écrit comme Virgile, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même? Je placerai nos Deſpréaux & nos Racines à côté de Virgile pour le merite de la verſification, parce que ſi l'auteur de l'Enéïde était né à Paris, il aurait rimé comme eux, & ſi ces deux Français avaient été du tems d'Auguſte, ils auraient fait le même uſage que Virgile de la meſure des vers latins. Quand donc M. de la Motte appelle la verſification, *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non ſeulement tous nos grands Poëtes, mais tous ceux de l'Antiquité. Virgile & Horace ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'Enéïde, après onze années, n'était pas encore dans ſa perfection.

M. de la Motte prétend qu'au moins une Scène de Tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver, il tourne en proſe la premiere Scène de Mithridate, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand merite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni merite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs Tragédies. Cela eſt vrai; mais ces pieces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille & Racine ont employé la rime; craignons que, ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands-hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons

nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? Mon pere y tient l'urne fatale ;
Le Sort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? Mon pere y tient l'urne funeſte ;
Le Sort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains,
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, les *pâles humains* Minos *aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace ſur l'autre vers. La maniere même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait ſentir des ſyllabes longues & breves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe ?

M. de la Motte compare nos Poëtes, c'eſt-à-dire, nos Corneilles, nos Racines, nos Deſpréaux, à des faiſeurs d'acroſtiches, & à un charlatan, qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une éguille, & ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre merite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue que les mauvais vers ſont à peu près dans ce cas. Ils ne different de la mauvaiſe proſe que par la rime, & la rime ſeule ne fait ni le merite du poëte, ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans Virgile & dans Homère. Ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le merite ſeul de la vaincre, eſt un fou; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſuperieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. de la Motte ſur quelques autres points; mais ce ſerait peut-être marquer un

deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paroiſſent moins vrayes que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. de la Faye veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'Ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de la Motte, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. de la Faye a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'éleve au plus haut dégré.
Telle dans les canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs:
Et la règle, qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vû de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe ni mieux exprimée. M. de la Motte

Motte qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine si ce sont les canaux qui font que l'eau s'éleve, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. Or, où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la prose cette premiere hauteur des pensées*, &c.

Je crois que M. de la Motte se trompe comme physicien, puisqu'il est certain que, sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme Poëte? Comment n'a-t-il pas senti que, comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison, où l'eau coule renfermée, produit un jet d'eau qui plaît à la vûe? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante? M. de la Faye a pris sans doute un meilleur parti que moi. Il s'est conduit comme ce Philosophe, qui, pour toute réponse à un Sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. M. de la Motte nie l'harmonie des vers: M. de la Faye lui envoye des vers harmonieux; cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

LE GRAND-PRESTRE.

ARASPE, confident d'Œdipe.

ÉGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHŒUR de Thébains.

La Scène eſt à Thèbes.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire;
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-tems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée:
Retournez.....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine.

DIMAS.

Oui, ſeigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidele,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi.....

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? Quoi Laïus....

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi! Jocaſte! les dieux me ſeraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète, enfin, pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!..... Quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés, depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le ſort guida vos pas.

A peine vous quittiez le ſein de vos États,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine;
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors)?
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel, induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énygme avec art concertée,
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire;
D'une commune voix Thèbes offrit ſon empire
A l'heureux interprète, inſpiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſperance,
Oſèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,

Je lisais mon devoir & mon sort dans ses yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage ;
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi.
Qu'eussé-je été sans lui ? Rien que le fils d'un roi ;
Rien qu'un prince vulgaire, & je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte & sans courroux,
Vous reverrez Jocaste & son nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? Que dites-vous ? un nouvel hymenée ?

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTETE.

Œdipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris ;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.
Le ciel est juste.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître,
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi ! du haut des cieux veille sur ta patrie,
Exauce en sa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, sois le dieu de tes concitoyens.
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens.

SCENE II.

LE GRAND-PRESTRE, LE CHŒUR.

La porte du temple s'ouvre, & le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes:
O monts! écrasez-nous... cieux, tombez sur nos têtes.
O mort! nous implorons ton funeste secours;
O mort! viens nous sauver, viens terminer nos jours.

LE GRAND-PRESTRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des miserables;
Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient, par ma voix le ciel va lui parler,
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler;
Les tems sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la destinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRESTRE, ÉGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

PEUPLES, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je ſur moi, détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences?
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

Au grand-prêtre.

Vous, miniſtre des dieux que dans Thèbes on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND-PRESTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi.... Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux;
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre:
» Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
» Le meurtrier du roi reſpire en ces États,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des rois.
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs loix:
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême.
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-même;
Mais, après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi, du ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre roi s'éleve contre vous.
Appaisons son murmure, & qu'au lieu d'hécatombes
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on point de témoins?
Et n'a-t-on jamais pû, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.

A Jocaste.

Pour moi, qui de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort, ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin, me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux,
Lorsque de ses États parcourant les frontières,

Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières,
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui ;
Phorbas était du roi le conſeil & l'appui.
Laïus, qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance :
Ce fut lui, qui du prince à ſes yeux maſſacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même, il ſe traînait à peine,
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa reine.
» Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups ;
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux ;
» Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir céleſte
» De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité :
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite :
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après déſola cette rive ;
A ſes ſeules fureurs Thèbes fut attentive,
Et l'on ne pouvait guére, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidele ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle :
Tout l'État en ſecret était ſon ennemi :
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbes entiere à grands cris me demanda ſa mort :
Et moi, de tous côtés redoutant l'injuſtice,

Je tremblais d'ordonner sa grace ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrettement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

ŒDIPE.

A sa suite.

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse,
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger;
J'ai tout mon peuple ensemble, & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Puissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRESTRE.

A ces fermens affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups;
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.

Vous, retournez au temple ; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois :
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre ;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre,
Et conduiſant un roi, facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, ÉGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE.

OUI, ce peuple expirant dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

ÉGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême...

JOCASTE.

Qui, lui! Qui, Philoctète?

ARASPE.

Oui, madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine.
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit;

Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère :
Mais au seul nom du roi, trop prompt & trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jusques à la menace il osait s'emporter.
Il partit, & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante ;
Même il était dans Thèbes, en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés ; Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O reine ! ayez pitié d'un peuple qui vous aime :
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie :
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang, n'exigez rien de plus.
Allez.....

SCENE II.

JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE.

QUE je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état! quel tourment pour un cœur vertueux!

ÉGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglement anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime & la bassesse eût été son partage!
Égine, après les nœuds qu'il a fallu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apprends que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait su plaire.

ÉGINE.

Cet amour si constant.....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pû nourrir l'ardeur.

Je l'ai trop combattu..... Cependant, chère Égine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre ;
Et la vertu ſévère, en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

ÉGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens.....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Égine, & mon cœur & mes maux.
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice,
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce ſouvenir funeſte;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Égine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadème ;
Il fallut oublier dans ſes embraſſemens
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée,
Et déguiſant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

ÉGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hymenée
Une ſeconde fois tenter la deſtinée ?

JOCASTE.

Hélas !

ÉGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

ÉGINE.

Œdipe, madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur, du moins, ſans trop de réſiſtance,
De vos États ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah ! grands dieux !

ÉGINE.

Était-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète abſent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thèbes alors ravagée,
A ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

ÉGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe ;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.

Je ſentais pour Œdipe une amitié ſévère.
Œdipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin, ſur ſes pas aux autels entraînée,
Égine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas:
Avec horreur, enfin, je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Égine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Œdipe & de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang;
Ce fils, dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor, trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même: je tremble, évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, madame, & ceſſez de trembler:
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler;
Ne craignez point ici que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux:
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires;
Un cœur qui vous chérit, & s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pû ſe voir unie,
Il eſt juſte, avant tout, que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, ſeigneur: une ſuprême loi
Toujours, malgré moi-même, a diſpoſé de moi;
Et du Sphinx & des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenue.
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe.....

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux;

Je ſais qu'il en eſt digne, &, malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſurtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune, à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il, loin de vous, ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé.
Du monſtre, à vos genoux, j'euſſe apporté la tête...
D'un autre, cependant, Jocaſte eſt la conquête:
Un autre a pû jouir de cet excès d'honneur.....

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous; qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce ſon courroux,
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous:
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin:
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame; je me tais; une pareille offenſe
Étonne mon courage, & me force au ſilence.

Qui, moi de tels forfaits! moi des assassinats!
Et que de votre époux.... vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point, & c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez-moi, c'en est fait; nous nous aimions en vain,
Les dieux vous réservaient un plus noble destin.
Vous étiez né pour eux, leur sagesse profonde
N'a pû fixer dans Thèbes un bras utile au monde,
Ni souffrir que l'amour, remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non, d'un lien charmant le soin tendre & timide
Ne dut point occuper le successeur d'Alcide;
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins.
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins,
Déjà, de tous côtés, les tyrans reparaissent,
Hercule est sous la tombe, & les monstres renaissent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.
Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse:
Non, que mon cœur troublé redoute sa faiblesse;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais, & qu'il est mon époux.

SCENE IV.

ŒDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARASPE, c'eſt donc-là le prince Philoctète?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encore, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie:
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré:
Ne déshonorez point, par une calomnie,
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie,
Et ſoutenez, ſurtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet empire,
Voilà, ſeigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris, en ces extrémités,
Les héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes, je ne veux point vous imputer un crime;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.

Mourir

Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi :
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois :
Mais, ſeigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous,
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non, comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule, à les dompter, avait inſtruit mon bras:
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées,
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute, avec honneur, il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerier magnanime,
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh! quel ſerait mon crime?
Si ce fer, chez les morts, eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi, pour ſes ſujets, eſt un Dieu qu'on révère ;
Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois, & vous devez ſonger

Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illustres marques ;
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques,
Je le sais ; cependant, prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous....

PHILOCTETE.

Ce n'est point moi, ce mot doit vous suffire ;
Seigneur, si c'était moi j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A se justifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus, Œdipe me soupçonne !
Ah ! ce n'est point à vous d'en accuser personne.
Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras ;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas ;
Ce n'est pas moi, surtout, de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille, & demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets & sans maître,
J'ai fait des souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'est trop me défendre & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à se justifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'est chère, & votre orgueil m'offense,

On vous jugera, prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous....

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable,
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infâme.
Je te dirai bien plus, je rougiſſais dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire!
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul, enfin, que j'ai quelque eſperance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont, par leur ſilence, expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre?
Ces dieux, dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, ſeigneur, n'habitent pas toujours;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles,
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont point animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,

Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez, avec un ſoin extrême,
Philoctète, Phorbas & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux;
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide?
Non; ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas, que j'attends, cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

OUI, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la derniere fois il paraiſſe à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiège à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable:
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſé-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.

Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;
On le ſait, on dira que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encore....

ÉGINE

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes :
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit,
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos ſecrets,
Alors, avec éclat leurs diſcours indiſcrets
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

ÉGINE.

Eh ! qu'avez-vous, madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire,
On ſait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu, qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuſer, toujours prompte & ſévère,

Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin, Philoctète a regné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée,
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me parait trop ſenſible & trop tendre,
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins,
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

ÉGINE.

Mais, voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute.
C'eſt ma ſeule eſperance, & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir :
De ces funeſtes lieux, qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il ſauve, en s'éloignant, & ma gloire & ſa vie ;
Mais, qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Égine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

AH! prince vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vûe;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple, en tumulte, a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, ſeigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préferez, comme moi, mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuye;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.

Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée ;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flâme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si, d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encore un reſte de pitié ;
Enfin, s'il vous ſouvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur à dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Les jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière ;
J'ai vécu loin de vous ; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice ?
Qui ſait, ſi ſa clémence, au ſein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Sans doute, il me devait cette grace infinie
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être, d'un ſang pur il ſe peut contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, ÉGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice.
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi, qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre:
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos dieux, plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, ſeigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons, la premiere eſt l'honneur;
Je me ſuis vû réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:

C'était, c'était assez d'examiner ma vie ;
Hercule, appui des dieux, & vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce sont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux, cependant, interrogez l'organe,
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRESTRE, ARASPE, PHILOCTETE, ÉGINE, Suite, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

EH bien! les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils, enfin, leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND-PRESTRE.

Fatal préſent du ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien! que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

ŒDIPE.

D'une éternelle haine êtes-vous le miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRESTRE.

Ah ! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Œdipe. . . .

LE GRAND-PRESTRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle :
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs.
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRESTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRESTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais, bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRESTRE.

à Œdipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRESTRE.

Vous le voulez.... eh bien! ... c'eſt....

ŒDIPE.

Acheve; qui?

LE GRAND-PRESTRE.

à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi?

LE GRAND-PRESTRE.

Vous, malheureux prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprete des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre,
à Œdipe.
Quoi! vous, de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin!
Vous, à qui j'ai donné ſa couronne & ma main!
Non, ſeigneur, non des dieux l'oracle nous abuſe;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel! dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE.

N'attendez point, ſeigneur, outrage pour outrage,
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la juſtice enfin qui vous eſt dûe,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras,
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il ſoit, quelque dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre impoſteur.
Au grand-prêtre.

Voilà donc des autels quel eſt le privilége !
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilége,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des dieux !
Tu crois, que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler
A l'aſpect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRESTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être,
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux roi, votre regne eſt paſſé ;
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Par-tout d'un dieu vengeur vous ſentirez les coups ;
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles tenèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre ?
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux, que ta préſence irrite ;
Fui, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRESTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impoſteur ;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

ŒDIPE.

Arrête... que dis-tu ? Quoi Polibe.... mon père ?

LE GRAND-PRESTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort,
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux, ſavez-vous, quel ſang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! O Phocide ! Exécrable hymenée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquille :
Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, ſeigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable ;
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains,
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par pieté les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les dieux en trahiſſant ſes rois ;
Surtout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs,
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ! Eſt-il vrai, dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime :
A ce peuple expirant il faut une victime,
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer :
Épouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive,
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris ;
J'irai... puiſſent les dieux, ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre.

ŒDIPE.

Vous, mourir, vous, madame! Ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, reine, quittez ce langage terrible ;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, ſeigneur, vous pourriez....

ŒDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

NON, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, & le préſent m'accable;
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime par-tout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence!

ŒDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah! D'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyoit gardé.

ŒDIPE.

O héros! par le ciel aux mortels accordés,
Des véritables rois exemple auguſte & rare,
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis
Imprimait le reſpect aux mortels interdits;
Et ſi j'oſe, ſeigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance;
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,

Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;
Je crains que par les dieux le pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurois maſſacré! Dieux! Serait-il poſſible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels:
Ils approchent des dieux, mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous, qu'en effet au gré de leur demande
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

ŒDIPE.

Ah dieux! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! Pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils: oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils! Par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus:
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiéte
Conſulta de nos dieux la fameuſe interprete.
Quelle fureur, hélas, de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher!
Mais, enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe,
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreſſe.
Voici ces propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
» Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilége,
» Inceſte & parricide.... O dieux! acheverai-je?

ŒDIPE.

Eh bien, madame!

JOCASTE.

Enfin, ſeigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, ſeigneur, moi, ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, ſeigneur, à ce récit funeſte,
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

ŒDIPE.

Ah, madame! Achevez... Dites... que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux?

JOCASTE.

JOCASTE.

Je crus les dieux, ſeigneur, & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'imperieuſe voix,
S'oppoſait à nos dieux & condamnait leurs loix;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime,
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point mon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire;
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire,
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnoiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſû par ce triſte entretien
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe;
Cependant de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la premiere fois par un don ſolemnel

Mes mains jeunes encore enrichiſſaient l'autel.
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent,
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſait mes préſens,
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante :
» Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté,
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejetté ;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies,
» Va porter tes préſens aux autels des furies ;
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer ;
» Va, ce ſont-là les dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, madame,
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah ! dieux !

ŒDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je ? Quel démon en uniſſant nos cœurs,
Cher prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'allarmes,
Ecoutez-moi, madame, & vous allez trembler :
Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler ;
Je craignais que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle,

Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée,
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom.
Un ami de mes pas fut ſeul le compagnon.
Dans plus d'une aventure en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait ſeconda mon courage:
Heureux, ſi j'avais pû, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas:
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement,
La main des dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vûe;
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers,
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer dans cet étroit paſſage
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang:
Inconnu dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père,
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fouge impétueuſe.
Loin du char, à l'inſtant, ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans! Je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine;
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſiere obſervait mon viſage;

Il me tendit les bras, il voulait me parler,
De ces yeux expirans je vis des pleurs couler ;
Moi-même, en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.. Vous frémiſſez, madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas ! Mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche.
à ſa vûe
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue :
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger ;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe?
Grande reine, avez-vous ordonné mon ſupplice ?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi !

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux ! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître,
Vous, ſeigneur ?

ŒDIPE.

Épargnons les diſcours ſuperflus :

Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre ;
N'inſultez point du moins au malheureux deſtin
D'un fidele ſujet bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé ? Qui ? Moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie,
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé ;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
Où mon roi.....

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez... O dieux !
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! C'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi, vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer,
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vû tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez regné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je te rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOCASTE... Car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe,
Vous voyez mes forfaits, libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

ŒDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, ſeigneur?
Arrêtez, moderez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intereſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe,
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah! Je n'écoute rien!
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère!

ŒDIPE.

O trop funeſte hymen! O feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints, vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit:
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendra juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes.
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel,
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre,
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,

Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez....

ŒDIPE.

Moi, que je vive! Il faut que je vous fuie.
Hélas! Où trainerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je, errant encore, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive....

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment un étranger arrive;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
A Jocaſte.
Adieu; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Oedipe:
C'en eſt fait, j'ai regné, vous n'avez plus d'époux;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars: je vais chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle;
Et vivant loin de vous ſans état, mais en roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, & retenez vos larmes,
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours,
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne,
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté,
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie,
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie,
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois,
Puisqu'il vous faut un roi, consultez-en mon choix;
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide,
Un monarque est son père * il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte & qu'il regne ; allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas...
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et descendre du moins de mon trône en monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

* Il étoit fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, Suite,

ŒDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je voi ?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père.
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon père ! ....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étoient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux ?
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide,
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé :
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins,
Ô ciel ! Et quel eſt donc l'excès de ma miſère,
le trépas des miens me devient néceſſaire ;

Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir, il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons: vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence!...

ICARE.

O ciel! Oſerai-je parler?

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, ſeigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh, qui de mes états me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez? Et ce trait ſera-t-il le dernier;
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien! J'allais regner, Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourais en coupable;
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi ! Mon père auſſi, mon père me trahit !
De la rebellion mon père eſt le complice !
Il me chaſſe du trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice ;
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révele en tremblant ce terrible ſecret :
Mais il le faut, ſeigneur, & toute la province...

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils ?

ICARE.

Non, ſeigneur, & ce prince
A tout dit en mourant ; de ſes remords preſſé
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé,
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils ! Et qui ſuis-je, grands dieux ?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;

Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à perir deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Citheron.

ŒDIPE.

Près de Thébes?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas,
La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras,
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au prince: admirez votre ſort,
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé,
Par cette même main qui vous avoit ſauvé;
Mais le trône en effet n'était point votre place:
L'interêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous! qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux! Faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles?

Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vû ?

ICARE.

Jamais, & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître?
Mais long-tems de ses traits mon esprit occupé
De son image encore est tellement frappé,
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! Eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt d'accord avec les dieux,
Cherir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin ; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais ; mais malgré les maux que je prévoi,
Un desir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

AH! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême;
Plus je le vois, & plus.. Ah! ſeigneur, c'eſt lui-même,
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi ſi vos traits inconnus.

ICARE.

Quoi! Du mont Citheron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remites;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah! Queſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler,
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joye;
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te froudroye!

Malheureux qu'as-tu dit ?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas,
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras.
Vos deſtins ſont connus & voilà votre père.

OEDIPE.

O ſort qui me confond ! ô comble de miſère !
à Phorbas.
Je ſerais né de vous... Le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils

OEDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas expoſé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permetez moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, ſeigneur, fuyez vos enfans & la reine.

OEDIPE.

Répons-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,
En montrant Icare.
Le mis-tu dans ſes bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

ŒDIPE.

Quel était ſon pays ?

PHORBAS.

Thèbes était ſa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point ſon père !

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence,
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe,
Fuyez, à tant d'horreurs par vous ſeul réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE.

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin par un mêlange affreux,
Inceſte & parricide, & pourtant vertueux.
Miſerable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pû réſiſter,
Je tombais dans le piége en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime,
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abime,
Et j'étais malgré moi dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres;
Impitoyables dieux, mes crimes ſont les vôtres,
Et vous m'en puniſſez... Où ſuis-je! Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs ſont teints de ſang, je vois les Eumenides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi,
L'enfer s'ouvre.. O Laïus! O mon père! Eſt-ce toi?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'on porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, dissipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable!

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaste.

JOCASTE.

Ah! Trop cruel époux?

OEDIPE.

Malheureuse! Arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi, votre époux! Quittez ce titre abominable
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

OEDIPE.

C'en est fait, nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, & je suis votre fils.

Il sort.

LE GRAND-PRESTRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vû dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui, du ſang de ſon pere, avoit été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe :
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle ſe frappe.

Par un pouvoir affreux, réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts ;
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuſe reine ! O deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore,
Prêtres, & vous Thébains, qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bucher, & ſongez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

OLYMPIE,

TRAGÉDIE

NOUVELLE.

TABLE

Des Pieces qui compoſent le Théâtre de M. de Voltaire, *en cinq Volumes.*

ŒDIPE, *Tragédie.*
HÉRODE & MARIAMNE, *Tragédie.*
L'INDISCRET, *Comédie.*
BRUTUS, *Tragédie.*
ZAÏRE, *Tragédie.*
ALZIRE, ou LES AMÉRICAINS, *Tragédie.*
L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie.*
LE FANATISME, ou MAHOMET, *Tragédie.*
MÉROPE, *Tragédie.*
LA MORT DE CÉSAR, *Tragédie.*
NANINE, ou LE PRÉJUGÉ VAINCU, *Com.*
ORESTE, *Tragédie.*
SÉMIRAMIS, *Tragédie.*
ROME SAUVÉE, ou CATILINA, *Tragédie.*
AMÉLIE, ou LE DUC DE FOIX, *Tragédie.*
L'ORPHELIN DE LA CHINE, *Tragédie.*
SAMSON, *Opéra.*
PANDORE, *Opéra.*
LA PRUDE, ou la Gardeuſe de Caſſette, *Coméd.*
LE DROIT DU SEIGNEUR, *Comédie.*
L'ÉCOSSAISE, ou LE CAFFÉ, *Comédie.*
TANCREDE, *Tragédie.*
ZULIME, *Tragédie.*
OLYMPIE, *Tragédie.*
SOCRATE, *Ouvrage dramatique.*

Toutes ces Pieces ſe vendent ſéparément.

OLYMPIE,

TRAGÉDIE NOUVELLE

François Marie Arouet

DE M. DE VOLTAIRE;

SUIVIE

DE REMARQUES HISTORIQUES:

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 14 Mars 1764;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée, & conforme à la Repréſentation.

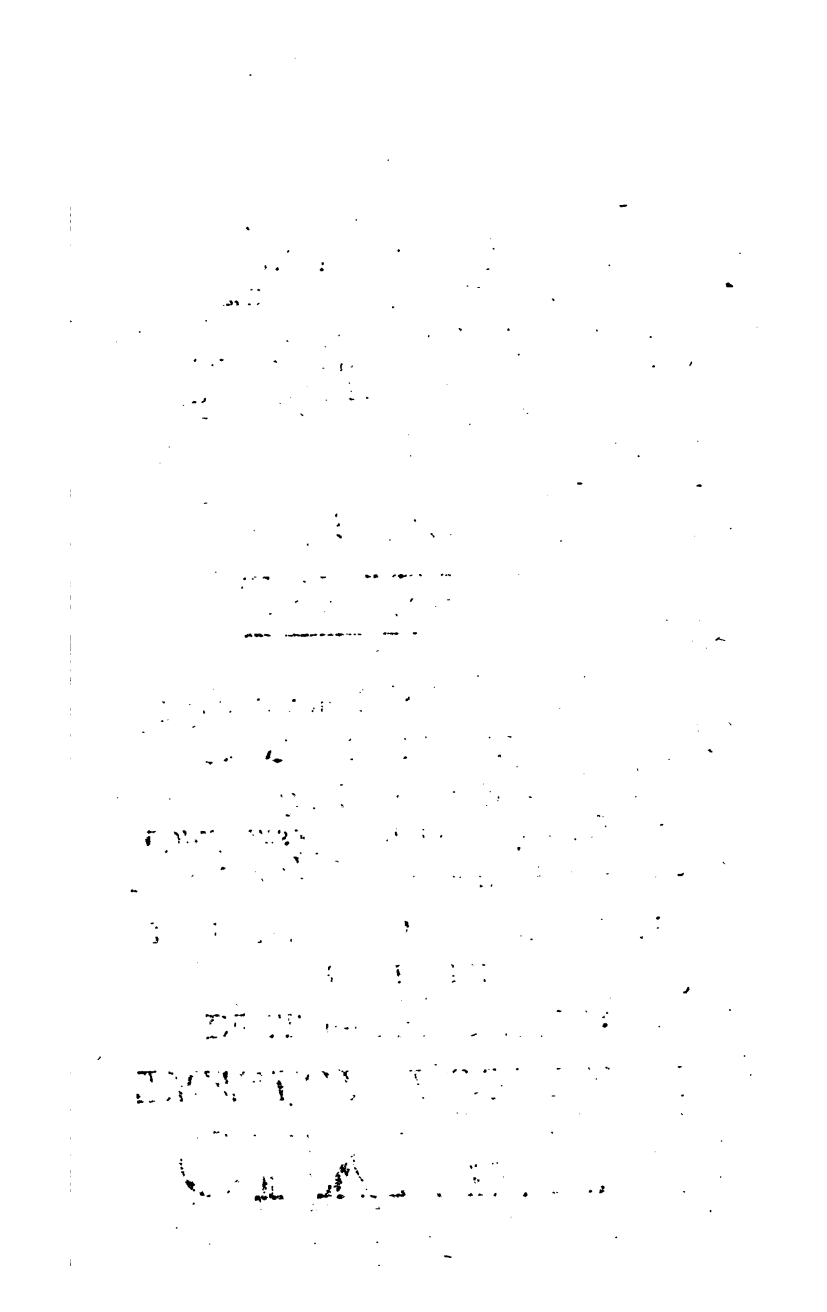
Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



AVIS DE L'EDITEUR.

VOICI une nouvelle Tragédie. J'eſpère que le Public me ſaura gré de la lui préſenter.

M. de Voltaire en envoya le Manuſcrit, il y a quelque tems, à S. A. S. E. Monſeigneur l'Electeur Palatin. Ce Prince, connu dans l'Europe par des talens qui le rendent plus reſpectable ſur le Trône, voulut voir l'effet de cette Piece. Il la fit jouer par ſes Comédiens, ſur le Théâtre de Schwetzingen, le 30 Septembre & le 7 Octobre de l'année paſſée, tandis que l'Auteur, de ſon côté, en eſſayait chez lui des repréſentations. L'Auteur qui m'honore de ſa correſpondance, & ſous les ordres duquel j'ai eu le bonheur

de travailler autrefois pendant cinq ans, m'envoya auſſi le Manuſcrit de cette Piece, & me fit parvenir les changemens qu'il y faiſait tous les jours. Spectateur des repréſentations qu'on donna de cette Tragédie à Schwetzingen, je l'inſtruiſis du ſuccès qu'elle y avoit eu, & je pris la liberté de lui faire part de quelques-unes de mes obſervations. Il daigna répondre à ces obſervations, par des remarques qui ſe trouvent ici à la ſuite de cette Piece.

Le genre de cette Tragédie a paru neuf. La pompe du Spectacle fut admirable dans le Palais de S. A. S. E. Beaucoup de ſituations Théâtrales & frappantes, ont paru jetter de l'intérêt ſur la conduite de la Piece, & inſpirer une pitié & une terreur attendriſſantes. Tout contribua à l'horreur du Dénouement & de la Cataſtrophe. J'oſe aſſurer que de tous les coups de poignard qu'on ſe donne ſur la

Scène Tragique, aucun n'a plus attendri que la fin d'Olympie. La Décoration était magnifique. Le Bûcher, disposé avec art, faisait frémir; c'étaient de véritables flammes. L'Autel sur lequel était Olympie faisait voir tout ce Spectacle. Les Prêtres & les Prêtresses, arrangés loin d'elle en demi-cercle, laissaient à la Princesse toute la liberté de se précipiter. Le Spectacle fut digne de toute la magnificence & de tout le goût de Leurs Altesses Sérénissimes Electorales. Il ne manqua à cette Fête, que le plaisir d'y voir celui auquel je suis attaché, & pour qui mon Maître conserve les bontés les plus constantes. Je lui donne une marque de mon zèle, en faisant imprimer son Ouvrage.

COLINI,
Secretaire intime, & Historiographe de S. A. S. E. Palatine.

ACTEURS.

CASSANDRE, Fils d'Antipâtre, Roi de Macédoine.	*M. le Kain.*
ANTIGONE, Roi d'une partie de l'Asie.	*M. Bellecourt.*
STATIRA, Veuve d'Alexandre.	*Mlle. Dumesnil.*
OLYMPIE, Fille d'Alexandre & de Statira.	*Mlle. Clairon.*
L'HIÉROPHANTE, ou grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands Mystères.	*M. Brisard.*
SOSTENE, Officier de Cassandre.	*M. D'Auberval.*
HERMAS, Officier d'Antigone.	*M. Blainville.*
UNE PRÊTRESSE.	*Mme. Préville.*
INITIÉS.	
PRÊTRESSES.	
PEUPLE.	

La Scène est dans le Temple d'Éphèse, où l'on célèbre les grands Mystères. Le Théâtre représente le Temple, le péristyle, & la Place qui conduit au Temple.

OLYMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du Théâtre repréſente un Temple, dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux aîles forment un large périſtyle. Soſtene eſt dans le périſtyle. La grande porte s'ouvre ; Caſſandre, troublé & agité, vient à lui ; la grande porte ſe referme.

CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE.

SOstene, on va finir ces Myſtères terribles :
Caſſandre eſpère, enfin, des Dieux moins inflexibles ;
Mes jours ſeront plus purs, & mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Éphèſe aſſemblés,
Les Guerriers qui ſervaient ſous le Roi votre Père,
Ont fait entre mes mains le ſerment ordinaire.
Déjà la Macédoine a reconnu vos Loix.
De ſes deux Protecteurs Éphèſe a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.
Ce Règne qui commence à l'ombre des Autels,
Sera béni des Dieux & chéri des Mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère & qu'on aime,
Ajoute un nouveau luſtre à la Grandeur ſuprême.
Paraiſſez.

CASSANDRE.

Je ne puis. Tes yeux ſeront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers ſoins.
Demeure en ces Parvis.... Nos auguſtes Prêtreſſes
Préſentent Olympie aux Autels des Déeſſes:
Elle expie en ſecret, remiſe entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puiſſes-tu pour jamais, chère & tendre Olympie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel ſang t'a fait naître, & quel ſang j'ai verſé!

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, une Enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre Père à ſervir réſervée,
Sur qui vous étendiez tant de ſoins généreux,
Pourrait jetter Caſſandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Reſpectez cette Eſclave, à qui tout doit hommage:

Du ſort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon Père eut ſes raiſons pour lui cacher le rang
Que devoit lui donner la ſplendeur de ſon ſang.
Que dis-je ? ô ſouvenir ! ô tems ! ô jour de crimes !
Il la comptait, Soſtene, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre ſûreté....
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul, je pris pitié d'elle, & je fléchis mon Père ;
Seul, je ſauvai la Fille, ayant frappé la Mère.
Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
Olympie, à jamais conſerve ton erreur.
Tu chéris, dans Caſſandre, un bienfaiteur, un Maître ;
Tu me déteſteras, ſi tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne pénetre point ces étonnans ſecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces Rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureurs au Trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eſt ſeul votre Allié....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui reſpecté l'amitié,
Je lui ſerai fidele.

SOSTENE.

Eh ! devroit-il moins l'être ?
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il ſemble qu'en ſecret un ſentiment jaloux
Ait altéré ſon cœur, & l'éloigne de vous.

CASSANDRE, (*à part.*)

Et qu'importe ? Antigone !... O mânes d'Alexandre !
Mânes de Statira ! grande Ombre ! auguſte cendre !

Reſtes d'un demi-Dieu juſtement courroucés,
Mes remords & mes feux vous vengent-ils aſſez?
Olympie! obtenez de leur Ombre appaiſée,
Cette Paix à mon cœur ſi long-tems refuſée,
Et que votre vertu, diſſipant mon effroi,
Soit ici ma défenſe, & parle aux Dieux pour moi.
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, & devance l'aurore!

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE, (*à Hermas, au fond.*)

CE ſecret m'importune, il le faut arracher;
Je lirai dans ſon cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, (*à Antigone.*)

Quand le jour luit à peine,
Quel ſujet ſi preſſant près de moi vous amene?

ANTIGONE.

Nos intérêts, Caſſandre; après que dans ces lieux
Vos expiations ont ſatisfait les Dieux,
Il eſt tems de ſonger à partager la Terre.
D'Éphèſe en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos Myſtères ſecrets, des Peuples reſpectés,
Suſpendent la diſcorde & les calamités;
C'eſt un tems de repos pour les fureurs des Princes.
Mais ce repos eſt court, & bientôt nos Provinces

Retourneront en proie aux flammes, aux combats,
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
Antipâtre n'eſt plus. Vos ſoins, votre courage,
Sans doute, acheveront ſon important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide inſolent, le traitre Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Oſaſſent nous braver, & marcher ſur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre, à ces ambitieux,
Fît, du haut de ſon Trône, encor baiſſer les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Eſt-ce au fils d'Antipâtre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inſpirer un remords ſi preſſant?
De ſa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai cauſé ſa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de ſon ambition.
Athène, Athène même envoya le poiſon;
Perdicas le reçut: on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre Père,
Sans qu'il vous confiât cet important deſſein.
Vous étiez jeune encor, vous ſerviez au feſtin,
A ce dernier feſtin du Tyran de l'Aſie.

CASSANDRE.

Non: ceſſez d'excuſer ce ſacrilège impie.

ANTIGONE.

Ce ſacrilège! Eh quoi! vos eſprits abattus

Érigent-ils en Dieu l'aſſaſſin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau ſanguinaire,
Ce ſuperbe inſenſé, qui, flétriſſant ſa Mère,
Au rang du fils des Dieux oſa bien aſpirer,
Et ſe déshonora pour ſe faire adorer?
Seul il fut ſacrilège; & lorſqu'à Babylone
Nous avons renverſé ſes Autels & ſon Trône,
Quand la coupe fatale a fini ſon deſtin,
On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avouerai ſes défauts: mais quoi qu'il en puiſſe être,
Il était un grand homme, & c'était notre Maître.

ANTIGONE.

Un grand homme!

CASSANDRE.

Oui, ſans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'eſt notre valeur,
Notre bras, notre ſang qui fonda ſa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos Pères?
Tous ont voulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin, pourquoi percer le flanc?
Sa femme! ſes enfans! ah! quel jour, Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce ſcrupule m'étonne!
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenoit Perſan; nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,

La fiere Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ſes Sujets, nous eût immolés tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux?
Elle arma tout le peuple: Antipâtre avec peine
Échappa dans ce jour aux fureurs de la Reine.
Vous ſauvâtes un Père.

CASSANDRE.

Il eſt vrai: mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en verſai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce ſang auguſte & malheureux,
Étonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon Père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-tems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs ſecrets
Redoublent aujourd'hui de ſi cuiſans regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire;
Vous diſſimulez trop.

CASSANDRE.

Ami, que puis-je dire?
Croyez... qu'il eſt des tems où le cœur combattu
Par un inſtinct ſecret revole à la vertu;
Où de nos attentats la mémoire paſſée,
Revient avec horreur effrayer la penſée.

ANTIGONE.

» Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
» Mais que nos intérêts ne ſoient point oubliés.

» Si quelque repentir trouble encor votre vie,
» Repentez-vous ſur-tout d'abandonner l'Aſie
» A l'inſolente Loi du traître Antiochus.
» Que mes braves Guerriers & vos Grecs invaincus,
» Une ſeconde fois faſſent trembler l'Euphrate :
» De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate,
» Nul n'eſt digne de l'être, & dans ſes premiers ans
» N'a ſervi, comme nous, le Vainqueur des Perſans.
» Tous les Chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le ſais, & peut-être
» Dieu les immola tous aux mânes de leur Maître.

ANTIGONE.

Ils ſont tous expiés, nous devons rétablir
Ces débris tout ſanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laiſſait au plus digne :
Si j'oſe les ſaiſir, ſon ordre me déſigne.
Aſſurez ma fortune ainſi que votre ſort.
Le plus digne de tous, ſans doute, eſt le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiſſance détruite :
Que jamais, parmi nous, la diſcorde introduite
Ne nous expoſe en proie à ces Tyrans nouveaux ;
Eux, qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous ?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure,
Je ſuis prêt à venger notre commune injure.
Le ſceptre de l'Aſie eſt dans d'indignes mains,
Et l'Euphrate & le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous & pour la Grece.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeſſe,

Et ſur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud reſpectable avec vous m'a lié :
Mais de cette amitié je vous demande un gage ;
Ne me refuſez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eſt un outrage.
Ce que vous demandez eſt-il en mon pouvoir ?
C'eſt un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque ſurpriſe
Le peu qu'à demander l'amitié m'autoriſe.
Je ne veux qu'une eſclave

CASSANDRE.

Heureux de vous ſervir !
Ils ſont tous à vos pieds ; c'eſt à vous de choiſir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune Étrangère (1),
Qu'aux murs de Babylone enleva votre Père.
Elle eſt votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre Père, dit-on, l'avait perſécutée :
J'aurai ſoin qu'en ma Cour elle ſoit reſpectée.
Son nom eſt.... Olympie.

CASSANDRE.

Olympie !

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

(1) L'Acteur doit ici regarder attentivement Caſſandre.

CASSANDRE, (*à part.*)

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur !...
Que je livre Olympie !

ANTIGONE.

Écoutez : je me flatte
Que Caſſandre, envers moi, n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets, un refus peut bleſſer ;
Et vous ne voulez pas, ſans doute, m'offenſer ?

CASSANDRE.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous ſuive,
S'il peut mêtre permis de la mettre en vos mains :
Ce Temple eſt interdit aux profanes Humains.
Sous les yeux vigilans des Dieux & des Déeſſes,
Olympie eſt gardée au milieu des Prêtreſſes.
Les portes s'ouvriront, quand il en ſera tems :
Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des Myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre ;
Et vous déciderez ſi la Terre a des Rois
Qui puiſſent aſſervir Olympie à leurs Loix.

(*Il rentre dans le Temple, & Soſtene ſort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le périſtyle.*)

HERMAS.

SEIGNEUR, vous m'étonnez ! quand l'Aſie en alarmes
Voit cent Trônes ſanglans, diſputés par les armes;
Quand des vaſtes États d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau;
Lorſque vous prétendez un ſouverain Empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire !

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner : j'ai des raiſons, Hermas,
Que je n'oſe encor dire, & qu'on ne connoit pas.
Le ſort de cette eſclave eſt important, peut-être,
A tous les Rois d'Aſie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en ſon ſein porte un aſſez grand cœur
Pour oſer d'Alexandre être le Succeſſeur.
Sur le nom de l'eſclave, & ſur ſes aventures,
J'ai formé dès long-tems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois ſur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le tems où le ciel la fit naître,
Les reſpects étonnans que lui prodigue un Maître;
Les remords de Caſſandre, & ſes obſcurs diſcours,
A ces ſoupçons ſecrets ont prêté des ſecours.
Je crois avoir percé ce ténébreux Myſtère.
On ouvre. Quel ſpectacle au fond du Sanctuaire !
De quelle pompe, ô ciel ! préparée avec ſoin,
Caſſandre a-t-il oſé me vouloir pour témoin !
Faut-il me voir forcé de ſouffrir cet outrage,
Et qu'un vain fanatiſme enchaîne ici ma rage !
Olympie & Caſſandre arrivent à l'Autel.

SCENE V.

ANTIGONE, HERMAS,

(*dans le périſtyle.*)

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, & tout m'eſt découvert.
Il m'a voulu braver, mais ſois ſûr qu'il ſe perd.
Je reconnois en lui la fougueuſe imprudence
Qui tantôt ſert les Dieux, & tantôt les offenſe ;
Ce caractère ardent qui joint la paſſion
Avec la Politique & la Religion ;
Prompt, facile, ſuperbe, impétueux & tendre,
Prêt à ſe repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouſe une eſclave ! ah ! tu peux bien penſer,
Que l'amour, à ce point, ne ſaurait s'abaiſſer.
Cette eſclave eſt d'un ſang que lui-même il reſpecte.
De ſes deſſeins cachés la trame eſt trop ſuſpecte.
Il ſe flatte en ſecret qu'Olympie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de Roi des Rois.
S'il n'était qu'un Amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt ſuccéder, ſans pitié,
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A ſon cœur égaré vous imputez, peut-être,
Des deſſeins plus profonds que l'amour n'en fait naître ;
Dans ces grands intérêts, ſouvent nos actions
Sont, vous le ſavez trop, l'effet des paſſions.
On ſe déguiſe en vain leur pouvoir tyrannique,
Le faible quelquefois paſſe pour politique ;

Et Caſſandre n'eſt pas le premier Souverain
Qui chérit une eſclave, & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un Héros, ſubjugué par ſa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai : je peſe tes raiſons ;
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes ſoupçons.
Te le dirai-je, enfin ? les charmes d'Olympie
Peut-être dans mon cœur portent la jalouſie.
Tu n'entrevois que trop mes ſentimens ſecrets.
L'amour ſe joint, peut-être, à ces grands intérêts ;
Plus que je ne penſais leur union me bleſſe.
Caſſandre eſt-il le ſeul en proie à la faibleſſe ?

HERMAS.

Mais il comptait ſur vous. Les titres les plus ſaints
Ne pourront-ils jamais unir les ſouverains ?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes allarmes,
Vos ſermens redoublés, tant de ſoins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc ſervi qu'au malheur de tous deux ?
De la ſainte amitié n'eſt-il donc plus d'exemples ?

ANTIGONE.

L'Amitié, je le ſais, dans la Grèce a des Temples ;
L'Intérêt n'en a point : mais il eſt adoré.
D'ambition, ſans doute, & d'amour enivré,
Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olympie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie.
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encor à lui.

HERMAS.

» Il a reçu ſa main.... Cette enceinte ſacrée

(*Les Initiés, les Prêtres & les Prêtreſſes, traverſent le fond de la Scène en Proceſſion, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.*)

» Voit déjà de l'Hymen la pompe préparée.
» Tous les Initiés, de leurs Prêtres ſuivis,
» Les palmes dans les mains inondent ces parvis;
» Et l'amour le plus tendre en ordonne la Fête.

ANTIGONE.

» Non, te dis-je : on pourra lui ravir ſa Conquête....
» Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
» J'aurai les Loix, les Dieux & les Peuples pour moi.
» Fuyons, pour un moment, ces pompes qui m'outragent;
» Entrons dans la carrière où mes deſſeins m'engagent;
» Arroſons, s'il le faut, ces aſyles ſi ſaints,
» Moins du ſang des Taureaux, que du ſang des Humains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Les trois portes du Temple ſont ouvertes. Quoique cette Scène, & beaucoup d'autres, ſe paſſent dans l'intérieur du Temple, cependant, comme les Théâtres ſont rarement conſtruits d'une maniere favorable à la voix, les Acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtyle ; mais les trois portes du Temple ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le Temple.

L'HIÉROPHANTE, LES PRESTRES, LES PRESTRESSES.

L'HIÉROPHANTE.

QUoi! dans ces jours ſacrés! Quoi! dans ce Temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, & conſole le juſte,
Une ſeule Prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRÊTRESSE (1).

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,

(1) Ce rôle doit être joué par la Prêtreſſe inférieure, qui eſt attachée à Statira.

Arrosant de ses pleurs les images des Dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux.
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons son état; mais il faut obéir:
Un moment aux Autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce Temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le Sort l'a nommée.
Qu'on la fasse venir (2): la volonté du Ciel
Demande sa présence, & l'appelle à l'Autel.
De guirlandes de fleurs, par elle couronnée,
Olympie en triomphe aux Dieux sera menée.
Cassandre, initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli; nos Rits & nos Mystères,
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos Pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
Comme ces faibles Loix qu'inventent les Humains.

(2) La Prêtresse inférieure va chercher Arzane.

SCENE II.

L'HIÉROPHANTE, PRESTRES, PRESTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE, (*à Statira.*)

VENEZ ; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuſer de remplir votre ſaint Miniſtère.
Depuis l'inſtant ſacré qu'en cet aſyle heureux,
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eſt le ſeul où Dieu vous a choiſie,
Pour annoncer ſes loix aux Vainqueurs de l'Aſie.
Soyez digne du Dieu que vous repréſentez.

STATIRA, (*couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, & vêtue comme les autres Prêtreſſes.*)

O ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du ſilence, au monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité ?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité !

(*A l'Hiérophante.*)

Ah ! Seigneur, en ces lieux lorſque je ſuis venue ;
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue.
Vous le ſavez.

L'HIÉROPHANTE.

Le Ciel vous preſcrit d'autres Loix;
Et quand vous préſidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand Myſtère,

Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire.
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands Rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'Être ſuprême?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la Tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons, ſans doute, à l'orgueil, à la gloire;
Nous penſons comme vous: mais la Divinité
Exige un aveu ſimple, & veut la vérité.
Parlez... Vous frémiſſez!

STATIRA.

Vous frémiriez vous-même.

(*Aux Prêtres & aux Prêtreſſes.*)

Vous, qui ſervez d'un Dieu la majeſté ſuprême,
Qui partagez mon ſort, à ſon culte attachés,
Qu'entre vous & ce Dieu mes ſecrets ſoient cachés.

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il eſt vrai que le cruel Caſſandre
Soit ici dans le rang de nos Initiés?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ſes forfaits expiés ?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas ! tous les Humains ont beſoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ſes bras qu'à la ſeule innocence,
Qui viendrait dans ce Temple encenſer les Autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des Mortels.
Tel eſt l'ordre éternel, à qui je m'abandonne,
Que la Terre eſt coupable, & que le Ciel pardonne.

STATIRA.

Eh bien ! ſi vous ſavez pour quel excès d'horreur
Il demande ſa grace, & craint un Dieu vengeur ;
Si vous êtes inſtruit qui fit périr ſon maitre,
(Et quel maitre, grands Dieux !) Si vous pouvez connaitre
Quel ſang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand les yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant oſé percer ſa veuve gémiſſante,
Sur mille corps ſanglans il la jetta mourante :
Vous ſerez plus ſurpris, lorſque vous apprendrez
Des ſecrets juſqu'ici de la Terre ignorés.
Cette femme, élevée au comble de la gloire,
Dont la Perſe ſanglante honore la mémoire ;
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius,
Elle vous parle ici ; ne l'interrogez plus.

(*Les Prêtres & les Prêtreſſes élevent les mains & s'inclinent.*)

L'HIÉROPHANTE.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ? Dieux ! que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui ſont votre image !

Statira dans ce Temple! Ah! ſouffrez qu'à genoux
Dans mes profonds reſpects...

STATIRA.

Grand-Prêtre, levez-vous.
Je ne ſuis plus pour vous la maitreſſe du Monde :
Ne reſpectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas, voyez quel eſt le ſort!
Ce qu'éprouva mon père au moment de ſa mort,
Dans Babylone en ſang, je l'éprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadême,
Fuyant dans les déſerts, errant, abandonné,
Par ſes propres amis ſe vit aſſaſſiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la Terre,
De ſes derniers momens ſoulagea la miſère.

(*Montrant la Prêtreſſe inférieure.*)

Voyez-vous cette femme ? Étrangère en ma Cour,
Sa main, ſa ſeule main m'a conſervé le jour.
Seule elle me tira de la foule ſanglante,
Où mes lâches amis me laiſſaient expirante.
Elle eſt Éphéſienne, elle guide mes pas
Dans cet auguſte aſyle, au bout de mes États.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans & de morts la campagne jonchée,
Les ſoldats d'Alexandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appellés grands exploits.
J'eus en horreur le Monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui, pour jamais, je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant,
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette Étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille ;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui.
Du Trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui.
Son Temple est votre Cour. Soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste & dangereuse;
Sur ce Trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la Terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce Temple quelquefois, Seigneur, m'a consolée.
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux,
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte:
Mais notre Loi vous parle, & votre cœur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint & se consume;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les Mânes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les Dieux: tel est notre partage.
Une retraite heureuse amene au fond des cœurs
L'oubli des ennemis & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il eſt vrai ; je fus Reine, & ne ſuis que Prêtreſſe.
Dans mon devoir affreux ſoutenez ma faibleſſe ;
Que faut-il que je faſſe ?

L'HIÉROPHANTE.

Olympie à genoux
Doit d'abord en ces lieux ſe jetter devant vous ;
C'eſt à vous à bénir cet illuſtre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée ;
C'eſt le ſort des Humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux Dieux puiſſans,
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui? malheureuſe! Ah! mes jours déplorables,
Juſqu'au dernier moment, ſont-ils chargés d'horreur?
J'ai cru dans ma retraite éviter mon malheur ;
Le malheur eſt par-tout ; je m'étois abuſée :
Allons, ſuivons la loi par moi-même impoſée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu ; je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLYMPIE.

(*Le Théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres & ſaints,
Vous frémiſſez!.... j'entends un horrible murmure:
Le Temple eſt ébranlé.... Quoi! toute la Nature
S'émeut à ſon aſpect, & mes ſens éperdus
Sont dans le même trouble, & reſtent confondus!

OLYMPIE, (*effrayée.*)

Ah! Madame!....

STATIRA.

Approchez, jeune & tendre victime:
Cet augure effrayant ſemble annoncer le crime.
Vos attraits ſemblent nés pour la ſeule vertu.

OLYMPIE.

Dieux juſtes! ſoutenez mon courage abattu!...
Et vous, de leurs décrets auguſte confidente,
Daignez conduire ici ma jeuneſſe innocente;
Je ſuis entre vos mains; diſſipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous.... ma fille, embraſſez-moi...
Du ſort de votre Époux êtes-vous informée?
Quel eſt votre pays? quel ſang vous a formée?

OLYMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'éleve & qui ne m'eſt pas dû.
Caſſandre eſt Roi, Madame; il daigna, dans la Grèce,
A la Cour de ſon Père élever ma jeuneſſe.
Depuis que je tombai dans ſes auguſtes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des Humains.
Je chéris un Époux & je révère un maître;
Voilà mes ſentimens, & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte Ciel! on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Caſſandre a donc pris ſoin de votre deſtinée?
Quoi! d'un Prince ou d'un Roi vous ne ſeriez pas née?

OLYMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les loix,
Faut-il donc être né dans la poupre des Rois?

STATIRA.

Non; je ne vois que trop le crime ſur le Trône.

OLYMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les Dieux, ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleſſe ainſi que les attraits.
Vous, eſclave!

OLYMPIE.

Antipâtre, en ma première enfance,
Par le ſort des combats me tint ſous ſa puiſſance:
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

Ainſi vos premiers jours
Ont ſenti l'infortune, & vu finir ſon cours;
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie.
En quel tems, en quels lieux fûtes-vous pourſuivie
Par cet affreux deſtin qui vous mit dans les fers?

OLYMPIE.

On dit que d'un grand Roi, Maître de l'Univers,
On termina la vie, on diſputa le Trône,
On déchira l'Empire, & que dans Babylone
Caſſandre conſerva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipâtre, & ſoumiſe à Caſſandre!

OLYMPIE.

C'eſt tout ce que j'ai ſu. Tant de malheurs paſſés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone! ô Puiſſance éternelle,
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le tems, ſon âge ont excité dans moi
La joie & les douleurs, la tendreſſe & l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le Ciel, ſur ſon viſage,
Du Héros, mon époux, ſemble imprimer l'image...

OLYMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ſes regards,
Quand moins fier & plus doux, loin des ſanglans hazards,
Relevant ma famille, au glaive dérobée,

Il la remit au rang dont elle était tombée ;
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère ! eſpoir flatteur & vain !
Serait-il bien poſſible ? Écoutez-moi, Princeſſe :
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une Mère aucun reſſouvenir ?

OLYMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir,
M'ont tous dit qu'en ce tems de trouble & de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus dans l'eſclavage.
D'une Mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je ſuis, & qui m'a miſe au jour.
Hélas ! vous ſoupirez ! vous pleurez ! & mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes.
Eh quoi ! vous me ſerrez dans vos bras languiſſans !
Vous faites, pour parler, des efforts impuiſſans !
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis : je ſuccombe, Olympie.
Le trouble que je ſens va me coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O Prêtreſſe des Dieux! ô Reine des Humains!
Quel changement nouveau dans vos triſtes deſtins!
Que nous faudra-t-il faire? & qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs. Je ſuis prête, & je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'eſt le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en eſt point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les ſiens, les Peuples, les Armées,
Toutes les voix enfin par le zèle animées;
Tout dit que cet objet à vos yeux préſenté,
Qui long-tems, comme vous, fut dans l'obſcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caſſandre;
Qu'Olympie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Eſt fille d'Alexandre.

STATIRA, (*courant embraſſer Olympie.*)

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit devant vous.
O ma fille! ô mon ſang! ô nom fatal & doux!
Je ſens trop la nature & l'excès de ma joie;
Mais le Ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie.
Il te donne à Caſſandre!

OLYMPIE.

Ah! ſi dans votre flanc
Olympie a puiſé la ſource de ſon ſang ;
Si j'en crois mon amour, ſi vous êtes ma Mère,
Le généreux Caſſandre a-t-il pu vous déplaire ?
Quoi ! lui ! votre ennemi ! tel ſerait mon malheur !

STATIRA.

D'Alexandre, ton Père, il eſt l'empoiſonneur.
Au ſein de Statira dont tu tiens la naiſſance,
Dans ce ſein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embraſſer pour la première fois,
Il plongea le coûteau dont il frappa les Rois :
Il me pourſuit enfin juſqu'au Temple d'Éphèſe ;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les appaiſe ;
A mes bras maternels il oſe te ravir ;
Et tu peux demander ſi je dois le haïr !

OLYMPIE.

Quoi ! d'Alexandre ici le Ciel voit la famille !
Quoi ! vous êtes ſa veuve ! Olympie eſt ſa fille !
Et votre meurtrier, ma Mère, eſt mon époux !
Je ne ſuis dans vos bras qu'un objet de courroux !
Quoi ! cet hymen ſi cher était un crime horrible !

L'HIÉROPHANTE.

Eſpérez dans le Ciel.

OLYMPIE.

Ah! ſa haine inflexible
D'aucune ombre d'eſpoir ne peut flatter mes vœux ;
Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je ſuis & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux eſt donc de me connaître !
Je devais à l'Autel, où vous nous uniſſiez,
Expirer en victime & tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, UN PRESTRE.

LE PRÊTRE.

ON menace le Temple ; & les divins Myſtères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux Rois déſunis diſputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le Ciel veuille nous informer
Que la Terre l'offenſe, & qu'il faut le calmer.
Tout un Peuple éperdu, que la Diſcorde excite,
Vers les Parvis ſacrés vole & ſe précipite.
Éphèſe eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres Nations ;
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître ;
Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits. ;
Qu'ils laiſſent ſur la Terre un aſyle de paix :
Leur intérêt l'exige.... O Mère auguſte & tendre !
Et vous.... dirai-je, hélas ! l'épouſe de Caſſandre ?
Aux pieds de ces Autels vous pouvez vous jetter.
Aux Rois audacieux je vais me préſenter.
Je connais le reſpect qu'on doit à leur Couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils aiment à règner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſais, ſans armes, ſans ſoldats.

Nous n'avons que nos Loix; voilà notre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon Temple eſt ma défenſe.
Et ſi la tyrannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.

(*L'Hiérophante ſort avec le Prêtre inférieur.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

» O Deſtinée! ô Dieu des Autels & du Trône!
» Contre Caſſandre, au moins, favoriſe Antigone.
» Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
» De nos ſeuls ennemis attendre du ſecours,
» Et chercher un Vengeur, au ſein de ma miſère,
» Chez les Uſurpateurs du Trône de ton Père;
» Chez nos propres Sujets, dont les efforts jaloux
» Diſputent cent États que j'ai poſſédés tous!
» Ils rampaient à mes pieds; ils ſont ici mes maîtres!
» O Trône de Cyrus! ô ſang de mes ancêtres!
» Dans quel profond abyme êtes-vous deſcendus!
» Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLYMPIE.

» Ma Mère, je vous ſuis... Ah! dans ce jour funeſte,
» Rendez-moi digne, au moins, du grand nom qui vous reſte.
» Le devoir qu'il preſcrit eſt mon unique eſpoir.

STATIRA.

» Fille du Roi des Rois.... rempliſſez ce devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le Temple eſt fermé.*)

CASSANDRE, SOSTENE,

(*dans le périſtyle.*)

CASSANDRE.

LA Vérité l'emporte, il n'eſt plus tems de taire
Ce funeſte ſecret qu'avait caché mon Père :
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu juſtice à la fille des Rois.
De ſon Père en ſes mains j'ai remis l'héritage
Conquis par Antipâtre, aujourd'hui mon partage ;
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois, en ma vie, avec moi-même en paix,
Devais-je plus long-tems, par un cruel ſilence,
Faire encore à ſon ſang cette mortelle offenſe ?
Je fus coupable aſſez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux,
Du grand nom d'Olympie, abuſe contre vous.
Il anime le Peuple, Éphèſe eſt allarmée.
De la Religion la fureur animée,
Qu'Antigone mépriſe, & qu'il ſait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à déteſter,
De poſſéder la fille, ayant tué la Mère.

CASSANDRE.

C'eſt un reproche affreux qu'Éphèſe peut me faire:
J'ai tué Statira, mais c'eſt dans les combats;
C'eſt en ſauvant mon Père, en lui prêtant mon bras;
C'eſt dans l'emportement du meurtre & du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait le courage;
C'eſt dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
Répandaient ſur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiſſait, avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient aſſervie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olympie; & c'eſt-là mon ſupplice;
C'eſt-là mon déſeſpoir. Il faut qu'elle choiſiſſe,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur;
Ce cœur déſeſpéré qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olympie, en ce Temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le ſais, Soſtène; & ſi de cette Loi
L'objet que j'idolâtre abuſait contre moi,
Malheur à mon rival, & malheur à ce Temple!
Du culte le plus ſaint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Écartons loin de moi cette vaine terreur.
Je ſuis aimé, ſon cœur eſt à moi dès l'enfance;
Et l'Amour eſt le Dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers Olympie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIÉROPHANTE, (*ſortant du Temple.*)

CASSANDRE.

INTERPRETE du Ciel,
Miniſtre de clémence, en ce jour ſolemnel,
J'ai de votre ſaint Temple écarté les allarmes:
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai reſpecté ces tems à la paix conſacrés;
Mais donnez cette paix à mes ſens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici: je ſaurai les défendre;
Je meurs ſans Olympie, & vous devez la rendre:
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien ſacrés, & bien chers à ſon cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc eſt la Prêtreſſe
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendreſſe?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puiſſent de ſi beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur! hélas! cette ſeule journée
Voyait de tant de maux la courſe terminée.
Pour la première fois, un moment de douceur
De mes affreux chagrins diſſipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être, plus que vous Olympie eſt à plaindre.

CASSANDRE.

Comment! que dites-vous? ... Eh! que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE, (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi!
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIÉROPHANTE.

Me préſervent les Cieux de paſſer les limites
Que mon culte paiſible à mon zèle a preſcrites.
Les intrigues des Cours, les cris des factions,
Des Humains que je fuis, les triſtes paſſions,
N'ont point encor troublé nos retraites obſcures;
Au Dieu que nous ſervons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands Rois, prompts à ſe diviſer,
Ne ſont connus de nous que pour les appaiſer;
Et nous ignorerions leurs grandeurs paſſagères,
Sans le preſſant beſoin qu'ils ont de nos prières....
Pour vous, pour Olympie, & pour d'autres, Seigneur,
Je vais des Immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olympie!...

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez ſi vous avez encor des droits ſur elle;
Je vous laiſſe.

(*Il ſort, & le Temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLYMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô Ciel! & je frémis!
Quoi! vous baiſſez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble & l'ardeur la plus pure!

OLYMPIE, (*ſe jettant dans les bras de ſa Mère.*)

Ah! barbare!... ah! Madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards déſolés?
Que m'a-t-on dit? Pourquoi me cauſer tant d'allarmes?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes?

STATIRA, (*ſe dévoilant, & ſe détournant vers Caſſandre.*)

Regarde qui je ſuis.

CASSANDRE.

A ſes traits... à ſa voix...
Mon ſang ſe glace! Où ſuis je? Et qu'eſt-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître !

STATIRA.

Malheureux ! reconnais la veuve de ton maître,
La Mère d'Olympie.

CASSANDRE.

O tonnerres du Ciel !
Grondez ſur moi, tombez ſur ce front criminel.

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière,
Éternel ennemi de ma famille entière ?
Si le Ciel l'a voulu, ſi, par tes premiers coups,
Toi ſeul as fait tomber mon Trône & mon Époux.
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu t'es ſenti, barbare, aſſez peu de courage,
Pour frapper une femme, & lui perçant le flanc,
La plonger de tes mains dans les flots de ſon ſang ;
De ce ſang malheureux, laiſſe-moi ce qui reſte.
Faut-il qu'en tous les tems ta main me ſoit funeſte ?
N'arrache point ma fille, à mon cœur, à mes bras,
Quand le Ciel me la rend, ne me l'enleve pas.
Des Tyrans de la terre à jamais ſéparée,
Reſpecte au moins l'aſyle où je ſuis enterrée.
Ne viens point, malheureux, par différens efforts,
Dans ces tombeaux ſacrés, perſécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'oſe toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
Et ſi je m'excuſais ſur l'horreur des combats,

Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un Héros la trame fut coupée ;
Que je ſervais mon Père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juſte courroux.
Rien ne peut m'excuſer... Je pourrois dire encore
Que je ſauvai ce ſang que ma tendreſſe adore ;
Que je mets à vos pieds mon ſceptre & mes États.
Tout eſt affreux pour vous !... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuſe vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre ſang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un ſaint reſpect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu, quinze ans, de Père & de famille ;
Elle a mes vœux, mon cœur : & peut-être les Dieux
Ne nous ont aſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Que pour y réparer, par un ſaint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre deſtinée.

STATIRA.

Quel hymen !... ô mon ſang ! tu recevrais la foi,
De qui ? de l'aſſaſſin d'Alexandre & de moi!

OLYMPIE.

Non...ma Mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables:
Éteignez dans mon cœur l'affreux reſſouvenir
Des nœuds, des triſtes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère, (& ce choix n'a rien qui vous étonne,)
La cendre qui vous couvre au ſceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé ; laiſſez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille, en l'aimant, devenait ſa complice.
Pardonnez, acceptez mon juſte ſacrifice :
Séparez, s'il ſe peut, mon cœur de ſes forfaits.
Empêchez-moi, ſur-tout, de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, & suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
Je renais.... ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olympie à ce monstre inhumain?
Qu'exigez-vous de moi? Quel affreux ministère,
Et pour votre Prêtresse, hélas! & pour sa Mère!
Vous en avez pitié: vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas....
Cruel! n'insulte plus & l'Autel & le Trône;
Tu souillas de mon sang les murs de Babylone:
J'aimerais mieux encore, une seconde fois,
Voir ce sang répandu par l'assassin des Rois,
Que de voir mon Sujet, mon meurtrier... Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur:
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olympie est à moi: je sais quel fut son Père;
Je suis Roi; comme lui j'en ai le caractère;
J'en ai les droits, la force, elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort & son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le Ciel, de mes remords, ne s'est point détourné,
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette Épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connait plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos Autels à mes vœux n'ont plus de privilège;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilège.

J'enlèverai

J'enleverai ma femme à ce Temple, à vos bras,
Aux Dieux même, à nos Dieux, s'ils ne m'exaucaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie :
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olympie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau,
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront, du moins, les mânes de son Père,

(*Caſſandre ſort avec Soſtene.*)

SCENE IV.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA

QUEL moment! quel blaſphême! ô Ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon ſang m'eſt-il rendu!
Tu reſſens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur ſe retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embraſſemens,
Tes ſoupirs enflammés conſolent mes tourmens:
Ils ſont moins douloureux, puiſque tu les partages;
Ma fille eſt mon aſyle en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout ſupporter, puiſque je vois en toi
Un cœur digne, en effet, d'Alexandre & de moi.

OLYMPIE.

Ah! le Ciel m'eſt témoin ſi mon ame eſt formée

Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes ſentimens, & des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô ſang de Darius!
Ma Mère! ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Caſſandre on me vît élevée!
Pourquoi votre aſſaſſin, prévenant mes ſouhaits,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits?
Que ſa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même.

SCENE V.

STATIRA, OLYMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des Rois formés par Alexandre,
Qui reſpecte ſa Veuve, & qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter, du pied de cet Autel,
Au premier rang du Monde, où vous plaça le Ciel;
Y mettre votre fille, & prendre, au moins, vengeance
Du raviſſeur altier qui, tous trois, nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte Époux
Laiſſa, par ſon trépas, maîtres de ſon Empire.
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avouerez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui ; ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſincère.

ANTIGONE.

Je ne ſouffrirai pas qu'un jeune téméraire,
Des mains de votre fille, & de tant de vertus,
Obtienne un double droit au Trône de Cyrus.
Il en eſt trop indigne ; &, pour un tel partage,
Je n'ai pas préſumé qu'il ait votre ſuffrage.
Je n'ai point au Grand-Prêtre ouvert ici mon cœur ;
Je me ſuis préſenté comme un adorateur,
Qui des Divinités implore la clémence :
Je me préſente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant ſa grandeur,
De ſa famille, au moins, n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du Trône & de la vie ;
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais ſi vous arrachez, au moins, d'un raviſſeur,
Le ſeul bien que les Dieux rendaient à ma douleur ;
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon Père,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime & du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, & penſez-vous comme elle?

OLYMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon Allié, je prends votre défenſe.
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Toute autre eſt un outrage, & c'eſt vous que je veux:
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux;
Parlez: & je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la Reine, & ſur-tout de vous-même.
Prononcez. Daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLYMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits;
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce Temple jettée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une Mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée.
J'épouſe un bienfaiteur: il eſt un aſſaſſin;
Mon époux, de ma Mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?... Ah! dans de tels momens,

(*Embraſſant ſa Mère.*)

Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens;
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales:
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, & le Ciel vous la donne.
La Majeſté, peut-être, ou l'orgueil de mon Trône,
N'avait pas deſtiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes Sujets :
Mais vous la méritez en oſant la défendre.
C'eſt vous qu'en expirant déſignait Alexandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez ;
Son Trône eſt votre bien, quand vous le ſoutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous ſeconde,
Que leur main vous conduiſe à l'Empire du Monde.
Alexandre & ſa Veuve, enſevelis tous deux,
Lui dans ſa tombe, & moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront ſans regret au Trône de mes Pères.
Et puiſſent déſormais les Deſtins moins ſévères
En écarter pour vous cette fatalité,
Qui renverſa toujours ce Trône enſanglanté.

ANTIGONE.

Il ſera relevé par la main d'Olympie.
Montrez-vous avec elle aux Peuples de l'Aſie.
Sortez de cet aſyle, & je vais tout preſſer
Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

MA fille, c'eſt par toi que je romps la barrière
Qui me ſépare ici de la Nature entière ;
Et je rentre un moment dans ce Monde pervers,
Pour venger mon Époux, ton hymen & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briſer, avec toi, tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promeſſe, & me faire oublier,
Par des ſermens nouveaux, le crime du premier.

OLYMPIE.

Hélas !

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLYMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée !

STATIRA.

Que dis-tu ?

OLYMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous faſſe entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma Mère, & je voudrais répandre
Le ſang que je reçus de vous & d'Alexandre,

Si j'obtenais des Dieux, en le faiſant couler,
De prolonger vos jours, ou de les conſoler.

STATIRA.

O ma chère Olympie!

OLYMPIE.

Oſerai-je encor dire
Que votre aſyle obſcur eſt le Trône où j'aſpire?
Vous m'y verrez ſoumiſe, & foulant à vos pieds
Ces Trônes malheureux pour vous ſeule oubliés.
Alexandre, mon Père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains ſon ennemi ſuccombe?
Laiſſons-là tous ces Rois, dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre & venger ſon trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux!
Les larmes ſont pour nous; les crimes ſont pour eux.

STATIRA.

Des lármes!... Et pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Eſt-ce elle que j'entends?

OLYMPIE.

Ma Mère!...

STATIRA.

O ciel vengeur!

OLYMPIE.

Caſſandre!...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLYMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLYMPIE.

Ah! Madame,
Je ſens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me ſéparer d'un époux ſi coupable,
Je le fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O deſtin qui m'accable!
Dernier de mes momens! cruelle fille, hélas!
Puiſque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre & ta Mère!
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux & mon Père;
Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain
Me la fait retrouver, pour mourir de ſa main!

OLYMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée!
Fille trop chère!....

OLYMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma Mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne, & je meurs.

OLYMPIE.

Vivez; écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu ?

OLYMPIE.

Je vous jure
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la Nature,
Que je m'en punirai; qu'Olympie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne considérez point ma faiblesse & mon âge:
De mon Père & de vous je me sens le courage.
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère;
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton Père!

OLYMPIE.

Arrachez-moi ce cœur: vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier, prenez votre victime;
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus.
Je te plains, Olympie, & ne t'accuse plus.

J'eſpère en ton devoir, j'eſpère en ton courage ;
Moi-même, j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu ſais l'attendrir.
Conſole au moins ta Mère, en la faiſant mourir.
Va, je ſuis malheureuſe & tu n'es point coupable.

OLYMPIE.

Qui de nous deux, ô Ciel! eſt la plus miſérable ?

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS,
(*dans le périſtyle.*)

HERMAS.

VOus me l'aviez bien dit; les ſaints lieux profanés,
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos Soldats, près du Temple, occupent ce paſſage.
Caſſandre, ivre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné : mais, dans cette entrepriſe,
Entre Caſſandre & vous, le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE, (*en ſortant.*)
Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE, (*en arrêtant Antigone.*)

DEMEURE, indigne ami,
Infidèle Allié, déteſtable ennemi :
M'oſes-tu diſputer ce que le Ciel me donne ?

ANTIGONE.

Oui ; quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne ?
La fille d'Alexandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie & trembler nos tyrans.
Babylone eſt ſa dot, & ſon droit eſt l'Empire.
Je prétends l'un & l'autre, & je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en impoſeront pas aux yeux des Nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidère
Si tu fus innocent de la mort de ſon Père.
L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné
Séduiſait Olympie en cachant ſa naiſſance.
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé.
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin ; c'en eſt fait, & Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté ? penſais-tu que ſes droits
T'éleveraient un jour au rang de Roi des Rois ?...
Je peux de Statira prendre ici la défenſe ;
Mais veux-tu conſerver notre antique alliance ?

Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux États ?
Me revoir ton ami ? t'appuyer de mon bras ?....

CASSANDRE.

Eh bien ?

ANTIGONE.

Cede Olympie, & rien ne nous ſépare :
Je périrai pour toi ; ſinon, je te déclare
Que je ſuis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, peſe-les, & choiſis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire
Une offre différente, & qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loix, ni remords, ni pitié,
Et c'eſt un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le Ciel, du moins : tu ris de ſa juſtice ;
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il eſt quelque vertu,
N'employons pas les mains du ſoldat mercénaire
Pour aſſouvir ta rage & ſervir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
Eſt-ce à lui de mourir pour nos diviſions ?
C'eſt à nous ; c'eſt à toi, ſi tu te ſens l'audace
De braver mon courage, ainſi que ma diſgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
Pour aller égorger mon ami ſous leurs yeux :
C'eſt un crime nouveau ; c'eſt toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton ſort & du mien,
T'abreuver de mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec joie, & mon impatience
Par le moindre délai ſe ferait violence.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIÉROPHANTE *ſort du Temple précipitamment avec les Prêtres & les Initiés, qui ſe jettent avec une foule de Peuple entre Caſſandre & Antigone, & les déſarment.*

L'HIÉROPHANTE.

PROFANES, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez,
Et le Dieu qui vous parle, & les ſolemnités.
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les ſépare :
Banniſſez du lieu ſaint la Diſcorde barbare.
Expiez vos forfaits ;.... glaives, diſparaiſſez ;
Pardonnez, Dieu puiſſant ! vous, Rois, obéiſſez.

CASSANDRE.

Je cede au Ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je perſiſte, & j'atteſte
Les mânes d'Alexandre & le courroux céleſte,

Que, tant que je vivrai, je ne ſouffrirai pas
Qu'Olympie, à mes yeux, paſſe ici dans ſes bras ;
Et que cette hyménée illégitime, impie,
Eſt la honte d'Épheſe & l'horreur de l'Aſie.

CASSANDRE.

Va, ton lâche artifice eſt ce qui fait horreur.

L'HIÉROPHANTE.

Modérez, l'un & l'autre, une indigne fureur ;
Rendez-vous à la Loi, révérez ſa juſtice,
Elle eſt commune à tous, il faut qu'on l'accompliſſe.
La cabane du pauvre, & le Trône des Rois,
Également ſoumis, entendent cette voix ;
Elle aide la faibleſſe, elle eſt le frein du crime,
Et délie à l'Autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il ſoit, & quel que ſoit ſon rang,
Des parens de ſa femme a répandu le ſang,
Fût-il purifié dans nos ſacrés Myſtères,
Par le feu de Veſta, par les eaux ſalutaires,
Et par le repentir plus néceſſaire qu'eux,
Son épouſe, en un jour, peut former d'autres nœuds.
Elle le peut ſans honte, à moins que ſa clémence,
A l'exemple des Dieux, ne pardonne l'offenſe.
Statira vit enfin, & vous devez ſavoir
Que ſa fille eſt encor ſoumiſe à ſon pouvoir.
Reſpectez les malheurs & les droits d'une Mère,
Les Loix des Nations, le ſacré caractére
Que la Nature donne, & que rien n'affaiblit ;
A ſon auguſte voix Olympie obéit.
Qu'oſez-vous attenter, quand c'eſt à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve, & du ſang d'Alexandre ?

(*Il ſort avec ſa ſuite.*)

ANTIGONE.

C'eſt aſſez ; j'y ſouſcris. Pontife, elle eſt à moi.

(*Antigone ſort avec Hermas.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTENE,
(*dans le périſtyle.*)

CASSANDRE.

ELLE n'y ſera pas, cœur barbare & ſans foi.
Arrachons-la, Soſtene, à ce fatal aſyle,
A l'eſpoir inſolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, inſulte à ma douleur,
Et, tranquille & ſerein, vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il ſéduit Statira; Seigneur, il s'autoriſe,
Et des Loix qu'il viole, & des Dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai ſervis,
Et par qui déſormais tous mes ſoins ſont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouſe oſe ici ſe réſoudre
A paſſer, en un jour, à cet Autel fatal,
De la main de Caſſandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce Temple avant que je l'endure!
Ciel! tu me pardonnais! Plus tranquille & plus pure,
Mon ame à cet eſpoir oſait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olympie, eſt-ce-là pardonner?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point: ce cœur docile & tendre,
Si ſoumis à vos Loix, ſi content de ſe rendre,
Ne peut juſqu'à l'oubli paſſer en un moment:
Le cœur ne connait point un ſi prompt changement.

Vous n'avez point trempé dans la mort de ſon Père.
Vos pleurs ont effacé tout le ſang de ſa Mère ;
Ses malheurs ſont paſſés, vos bienfaits ſont préſens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaiſe mes tourmens :
Ce ſang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici ſe font entendre.
Soſtene, elle eſt leur fille ; elle a le droit affreux
De haïr ſans retour un époux malheureux ;
Je ſens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
Au Trône de Cyrus, au Trône de la Terre.
Ces expiations, ces Myſtères cachés,
Indifférens aux Rois, & par moi recherchés,
Elle en était l'objet ; mon ame criminelle
Ne s'approchait des Dieux, que pour s'approcher d'elle.

SOSTENE, (*appercevant Olympie.*)

Hélas ! la voyez-vous en proie à ſes douleurs ?
Elle embraſſe un Autel & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au Temple, à cet Autel, il eſt tems qu'on l'enleve.
Va, cours ; que tout ſoit prêt.

(*Soſtene ſort.*)

SCENE V.

CASSANDRE, OLYMPIE,
(courbée ſur l'Autel ſans voir Caſsandre.)

OLYMPIE.

QUE mon cœur ſe ſouleve !
Qu'il eſt déſeſperé ! qu'il ſe déteſte ! hélas !
(Appercevant Caſſandre.)
Que vois-je ?

CASSANDRE.

Votre époux.

OLYMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Caſſandre ; jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Et bien ! j'en ſuis indigne, & je dois me connaître.
Je ſais tous les forfaits que mon ſort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la meſure.
Ma préſence eſt un crime, & ma flamme une injure.
Mais, daignez me répondre : ai-je, par mes ſecours,
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

OLYMPIE.

Pourquoi les conſerver ?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance,
Ai-je assez respecté votre aimable innocence ?
Vous ai-je idolâtrée ?

OLYMPIE.

Ah ! c'est-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même ;
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes Autels,
A joint à mes sermens vos sermens solemnels.

OLYMPIE.

Hélas ! il est trop vrai ! que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste !

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olympie !

OLYMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse ;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse :
C'est un forfait de plus. Fuis-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste, peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître.
Et si pour Antigone....

OLYMPIE.

Arrête, malheureux :
D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul Mortel désormais n'aura droit sur mon cœur :
J'ai l'hymen, & le monde, & la vie en horreur.
Maitresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma Mère ;
Je choisis cet asyle, où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa, quand il put te céder.

CASSANDRE.

Eh bien! de mon rival, si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance ;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, & je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être ;
Moitié chère & sacrée, & de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre Mère elle-même.

OLYMPIE.

Ma Mère! quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour, au moins, peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, & l'Autel que j'embrasse ;
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non ; sans vous, je n'en saurais sortir.

A me ſuivre, à l'inſtant, vous devez conſentir.

(*Il la prend par la main.*)

Chère épouſe, venez.

OLYMPIE, (*la retirant avec tranſport.*)

Traite-moi donc comme elle ;
Frappe une infortunée à ſon devoir fidelle :
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain ;
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
C'eſt-là ma deſtinée.

CASSANDRE.

Ah! c'eſt trop de vengeance.
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le Ciel ſait faire grace, & vous ſavez punir :
Eſt-ce donc votre époux qu'il vous fallait haïr.

OLYMPIE.

Ma haine eſt-elle juſte, & l'as-tu méritée ?
Caſſandre, ſi ta main féroce, enſanglantée,
Ta main, qui de ma Mère oſa percer le flanc,
N'eût frappé que moi ſeule, & verſé que mon ſang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais... barbare ;
Va, tout nous déſunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous ſépare.
Vous ne punirez point des crimes, des malheurs
Vengés par mes remords, effacés par mes pleurs,
Oubliés par les Dieux, expiés par vous-même :
Vous avez à l'Autel prononcé, je vous aime ;
Ce mot ſaint & ſacré ne peut ſe profaner.

OLYMPIE.

Ah!... ſi ma Mère encor pouvait te pardonner...

CASSANDRE.

Donnez-lui cet exemple

OLYMPIE.

Eh! le puis-je ?

CASSANDRE.

Oui, cruelle ;
J'aurai ma grace, enfin, des Dieux, de vous, & d'elle.
Mais, euſſiez-vous Caſſandre encor plus en horreur,
Duſſiez-vous m'épouſer pour me percer le cœur,
Vous me ſuivrez... Il faut que mon ſort s'accompliſſe.
Laiſſez-moi mon amour, du moins, pour mon ſupplice :
Ce ſupplice eſt ſans terme, & j'en jure par vous.
Haïſſez, puniſſez ; mais ſuivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLYMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

PARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte :
Il parle à vos Guerriers, il aſſiège la porte ;
Il ſéduit vos amis près du Temple aſſemblés.
Par ſa voix redoutable ils ſemblent ébranlés ;
Il atteſte Alexandre, il atteſte Olympie :
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie ;
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainſi vous m'immolez !
Je vais chercher la mort, puiſque vous le voulez.

OLYMPIE.

Moi ! vouloir ton trépas !... Va, j'en ſuis incapable.....
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'eſt exécrable ;
Et s'il m'eſt conſervé, je revole en ces lieux ;
Je vous arrache au Temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(*Il ſort avec Soſtene.*)

SCENE VII.

OLYMPIE, (*ſeule.*)

MALHEUREUSE!.... & c'eſt lui qui cauſe mes allarmes!....
Ah! Caſſandre, eſt-ce à toi de me coûter des larmes?
Faut-il tant de combats pour remplir ſon devoir?
Vous aurez ſur mon ame un abſolu pouvoir,
O ſang dont je naquis! O voix de la Nature!
Je m'abandonne à vous: c'eſt par vous que je jure
De vous ſacrifier mes plus chers ſentimens....
Sur cet Autel, hélas! j'ai fait d'autres ſermens!
Dieux! vous les receviez: ô Dieux! votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur;
Donnez-lui la vertu conforme à ſon malheur....
Ah!... Que peut ſur ſoi-même une faible Mortelle.
Je déchire en pleurant ma bleſſure cruelle:
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, *Suite.*

OLYMPIE.

PONTIFE, où courez-vous? protégez ma faibleſſe,
Vous tremblez!... Vous pleurez!...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuſe Princeſſe!
Je pleure votre état.

OLYMPIE.

Ah! ſoyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Réſignez-vous au Ciel : vous n'avez plus que lui.

OLYMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguſte & chère!
La veuve d'Alexandre...

OLYMPIE.

Ah! juſtes Dieux! ma Mère!
Eh bien?...

L'HIÉROPHANTE.

Tout eſt perdu. Les deux Rois furieux,
Foulant aux pieds les Loix, armés contre les Dieux,
Juſques dans les Parvis de l'enceinte ſacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le ſang, déjà le fer en main,
Caſſandre, juſqu'à vous, ſe frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos Loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offenſe.

Votre Mère éperdue, & s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître, à la fois, & du Temple & de vous.
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc, où le Ciel irrité
Vous fit puiſer la vie & la calamité.

OLYMPIE.

Je meurs!... Soutenez-moi; reſpire-t-elle encore?
Que j'expire à ſes yeux, que ce ſang que j'abhorre
Confondu dans le ſien.....

L'HIÉROPHANTE.

Soumettez-vous aux Dieux:
Elle vit, vous attend; venez fermer ſes yeux;
Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLYMPIE.

J'en ai beſoin, Seigneur, & j'en aurai, peut-être.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS,
(*dans le périſtyle.*)

HERMAS.

LA pitié doit parler, & la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeſte. Olympie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue, & pour vous, & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille, expire avec horreur.
La ſenſible Olympie, à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les Miniſtres des Dieux, les Prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrets, accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes.
Le Temple retentit de ſanglots & de plaintes.
On prépare un bûcher, & ces vains ornemens
Qui rappellent la mort aux regards des vivans.

On prétend qu'Olympie, en ce lieu ſolitaire,
Habitera l'aſyle où s'enfermait ſa Mère ;
Qu'au monde, à l'hyménée, arrachant ſes beaux jours,
Elle conſacre aux Dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer, dans l'éternel ſilence,
Sa famille, ſa Mère, & juſqu'à ſa naiſſance.

ANTIGONE.

Non, non : de ſon devoir elle ſuivra les loix ;
J'ai ſur elle, à la fin, d'irrévocables droits.
Statira me la donne ; & ſes ordres ſuprêmes,
Au moment du trépas, ſont les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Caſſandre, & ſa funeſte ardeur,
Au ſang de Statira ſont une juſte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que ſon cœur déſolé renonce à ce barbare.
S'il oſe encor l'aimer, j'ai promis ſon trépas.
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du ſang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguſte cendre ?
Frappés d'un ſaint reſpect, ſachez que vos Soldats
Reculeront d'horreur, & ne vous ſuivront pas.

ANTIGONE.

Non ; je ne puis troubler la pompe funéraire ;
J'en ai fait le ſerment ; Caſſandre la révère :
Je ſais qu'il eſt des Loix qu'il me faut reſpecter ;
Que, pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reſte de l'Aſie.

Tout parle en ma faveur, & mes coups différés
En auront plus de force, & ſont plus aſſurés.
(*Le Temple s'ouvre.*)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, PRESTRES, (*s'avançant lentement.*) OLYMPIE, (*ſoutenue par les Prêtreſſes: elle eſt en deuil.*)

HERMAS.

ON amène Olympie, à peine reſpirante.
Je vois du Temple ſaint l'auguſte Hiérophante,
Qui mouille de ſes pleurs les traces de ſes pas.
Les Prêtreſſes des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*A Olympie.*)
Je veux bien l'avouer. Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos triſtes ſoupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaiſirs.
L'ennemi qui, deux fois, vous priva d'une Mère,
Nourrit dans ſa fureur un eſpoir téméraire.
Sachez que tout eſt prêt pour ſa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction:
Contre ſes attentats ſoyez en aſſurance.

OLYMPIE.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.
Elle a vécu.... je meurs au reſte des Humains.

ANTIGONE.

Je déplore ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeller ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, & par vous révérée :
Mais je ſais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A ſon ombre, à ſa fille, à votre accablement.
Conſultez-vous, Madame, & gardez ſa promeſſe.

(*Il ſort avec Hermas.*)

SCENE III.

OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRESTRES, PRESTRESSES.

OLYMPIE.

VOus, qui compâtiſſez à l'horreur qui me preſſe,
Vous, Miniſtre d'un Dieu de paix & de douceur,
Des cœurs infortunés le ſeul conſolateur ;
Ne puis-je, ſous vos yeux, conſacrer ma miſère
Aux Autels arroſés des larmes de ma Mère ?
» Auriez-vous bien, Seigneur, aſſez de dureté
» Pour fermer cet aſyle à ma calamité ?
» Du ſang de tant de Rois c'eſt l'unique héritage :
» Ne me l'enviez pas, laiſſez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos deſtins ; mais que puis-je pour vous ?
Votre Mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu ſa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions ſa paupière ;
Et ſi vous réſiſtez à ſa mourante voix,
Caſſandre eſt votre maître, il rentre en tous ſes droits.

OLYMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main ſanglante ;
Je garde mes ſermens.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous & des Dieux.
Bientôt tout va changer ; vous pouvez, Olympie,
Ordonner maintenant du ſort de votre vie.
On ne doit pas, ſans doute, allumer dans un jour
Et les bûchers des morts, & les flambeaux d'amour.
Ce mélange eſt affreux ; mais un mot peut ſuffire,
Et j'attendrai ce mot ſans oſer le preſcrire.
C'eſt à vous à ſentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au ſang dont vous ſortez.

OLYMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit ; cet hymen, & tout autre,
Eſt horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ſes mânes courroucés :
J'abandonne un époux ; c'eſt obéir aſſez.
Laiſſez-moi fuir l'hymen, & l'amour & le Trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut ſuivre Caſſandre, ou choiſir Antigone.
Ces deux rivaux armés, ſi fiers & ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.

Vous préviendrez, d'un mot, le trouble & le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux Mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces Autels,
Et ces derniers devoirs, & ces honneurs ſuprêmes,
Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
La piété ſe laſſe, & ſur-tout chez les Grands;
J'ai du ſang, avec peine, arrêté les torrens;
Mais ce ſang, dès demain, va couler dans Éphèſe.
Décidez-vous, Princeſſe, & le Peuple s'appaiſe:
Ce Peuple, qui toujours eſt du parti des Loix,
Quand vous aurez parlé, ſoutiendra votre choix;
Sinon, le fer en main, dans ce Temple, à ma vûe,
Caſſandre en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il poſſédait, a droit de s'emparer,
Malgré la juſte horreur qu'il vous ſemble inſpirer.

OLYMPIE.

Il ſuffit; je conçois vos raiſons & vos craintes;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes:
Je ſubis mon deſtin; vous voyez ſa rigueur....
Il me faut faire un choix;... il eſt fait dans mon cœur:
Je ſuis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainſi donc d'Antigone....
Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLYMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous même l'avouez; & cette heure dernière,
Où ma Mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIÉROPHANTE.

--- triſtes devoirs il faut nous acquitter;

Une urne contiendra ſa dépouille mortelle ;
Vous la recueillerez.

OLYMPIE.

Sa fille criminelle
A cauſé ſon trépas.... Cette fille, du moins,
A ſes mânes vengeurs doit encor quelques ſoins.

L'HIÉROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLYMPIE.

Par vos Loix que j'ignore,
Sur ce lit embrâſé puis-je la voir encore ?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher ?
Pourrai-je de mes pleurs arroſer ſon bûcher ?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre, & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Préſentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triſte & pure offrande.
(*Les Prêtreſſes placent tout cela ſur un Autel.*)

OLYMPIE, (*à l'Hiérophante.*)

C'eſt l'unique faveur que ſa fille demande....

(*A la Prêtreſſe inférieure.*)

Toi, qui la conduiſis dans ce ſéjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de ſon ſort ;
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la foſſe enflammée :
Que mes derniers devoirs, puiſqu'ils me ſont permis,
Satisfaſſent ſon ombre... Il le faut.

LA PRÊTRESSE.

Jobéis.

(*Elle ſort.*)

OLYMPIE, (*à l'Hiérophante.*)

Achevez donc, Seigneur, cette pompe fatale ;
Préparez les Cyprès, & l'urne ſépulcrale :
J'attends, puiſqu'il le faut, ces deux rivaux cruels :
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces Autels.
A l'aſpect de ma Mère, aux yeux de ces Prêtreſſes,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promeſſes,
Mes ſentimens, mon choix vont être déclarés ;
Vous les plaindrez, peut-être, & les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos deſtins encore vous êtes la maitreſſe :
Vous n'avez que ce jour ; il fuit, & le tems preſſe.

(*Il ſort avec les Prêtres.*)

SCENE IV.

OLYMPIE, *sur le devant*, LES PRESTRESSES, *en demi-cercle, au fond.*

OLYMPIE.

» O Toi, qui dans mon cœur, à ce choix réſolu,
» Uſurpas, à ma honte, un pouvoir abſolu;
» Qui triomphes encor de Statira mourante,
» D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
» De la Terre & des Cieux contre toi conjurés,
» Regne, amant malheureux, ſur mes ſens déchirés.
» Si tu m'aimes, hélas! ſi j'oſe encor le croire....
» Va, tu paîras bien cher ta funeſte victoire.

SCENE V.

OLYMPIE, CASSANDRE, LES PRESTRESSES.

CASSANDRE.

Eh bien! je viens remplir mon devoir & vos vœux;
Mon ſang doit arroſer ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas; c'eſt ma ſeule eſpérance;
Que ce ſoit par pitié plûtôt que par vengeance.

OLYMPIE.

Caſſandre!

CASSANDRE.

Objet ſacré! chère épouſe!...

OLYMPIE.

Ah! cruel!

CASSANDRE.

Il n'eſt plus de pardon pour ce grand criminel.
Eſclave infortuné du Deſtin qui me guide,
Mon ſort, en tous les tems, eſt d'être parricide:
Mais je ſuis ton époux; mais, malgré ſes forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
(*Il ſe jette aux genoux d'Olympie.*)
Reſpecte, en m'abhorrant, cet hymen que j'atteſte:
Dans l'Univers entier Caſſandre ſeul te reſte:
La Mort eſt le ſeul Dieu qui peut nous ſéparer;
Je veux, en périſſant, te voir & t'adorer...

OLYMPIE.

O Dieux, qui l'entendez! Dieux, cachez lui mes larmes.

CASSANDRE.

Mais, indigne de vivre, indigne de tes charmes,
J'oſe encor exiger qu'un barbare après moi,
Un rival odieux n'obtienne point ta foi;
Ta bouche l'a promis, ton cœur n'eſt point parjure;
Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que ſa Nature.

OLYMPIE.

Levez-vous, & ceſſez de profaner, du moins,
Cette cendre fatale & mes funèbres ſoins.
Quand ſur l'affreux bûcher, dont les flammes s'allument,
De ma Mère, en ces lieux, les membres ſe conſument,
Ne ſouillez pas ces dons que je dois préſenter:
N'approchez pas, Caſſandre, & ſachez m'écouter.

SCENE VI.

OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, LES PRESTRESSES.

ANTIGONE.

S'Il oſe vous parler, j'aurai la même audace ;
J'ai le droit qu'il uſurpe : il vous demande grace,
Je demande juſtice ; il inſulte les morts,
Je viens pour les venger.

CASSANDRE.

Non, perfide, je ſors ;
Suis-moi.

ANTIGONE.

Je te ſuivrai. Commence par entendre
L'irrévocable arrêt que ſa bouche doit rendre,
Princeſſe, prononcez, & ne redoutez rien ;
Vous êtes en ces lieux & ſon juge & le mien ;
Vous ſaurez aiſément, &, du moins, je l'eſpère,
Diſtinguer l'aſſaſſin du vengeur d'une Mère.
La Nature a des droits. Statira dans les Cieux,
A côté d'Alexandre, arrête ici ſes yeux.
Vous êtes dans ce Temple encor enſevelie :
Mais la Terre & le Ciel obſervent Olympie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLYMPIE.

J'y conſens : mais je veux que vous me reſpectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux mânes d'une Mère ;
Vous choiſiſſez ce tems, impétueux rivaux ;
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !

SCENE DERNIERE.

OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIÉROPHANTE, PRESTRES, PRÊSTRESSES.

LA PRÊTRESSE INFÉRIEURE.

PRINCESSE, il en eſt tems.

OLYMPIE, *(à Caſſandre.)*

Vois ce ſpectacle affreux.
Caſſandre, en ce moment, plains-toi, ſi tu le peux.
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre;
Souviens-toi de mes fers, ſouviens-toi d'Alexandre:
Voilà ſa Veuve; parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLYMPIE.

Ton arrêt eſt dicté par ta voix...
Attends ici le mien (1). Vous, mânes de ma Mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire;
Vous, qu'un juſte courroux doit encore animer,
Vous recevrez les dons qui pourront vous calmer.
De mon Père & de vous ils ſont dignes, peut-être.

(A Caſſandre.)

» Toi, l'époux d'Olympie, & qui ne dus pas l'être;

(1) Elle monte ſur l'eſtrade de l'Autel qui eſt près du bûcher. Les Prêtreſſes lui preſentent les offrandes.

» Toi, qui me conſervas par un cruel ſecours ;
» Toi, par qui j'ai perdu les Auteurs de mes jours ;
» Toi, qui m'a tant chérie, & pour qui ma faibleſſe
» Du plus fatal amour a ſenti la tendreſſe ;
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis :
Apprends que je t'adore, & que je m'en punis...
Cendre de Statira ! recevez Olympie.

(*Elle ſe frappe & ſe jette dans le bûcher.*)

TOUS ENSEMBLE (1).

Ciel !

CASSANDRE, (*courant au bûcher.*)

Olympie !

LES PRÊTRES.

O Ciel !

ANTIGONE, (*courant auſſi.*)

O fureur inouie !

CASSANDRE.

Elle n'eſt déjà plus ; tous nos efforts ſont vains.
Dieux, vous avez comblé mes funeſtes deſtins.
Eh bien ! mânes ſi chers qui fûtes mes Victimes,
Recevez tout mon ſang pour expier mes crimes.

(*Il ſe tue.*)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez ! ô ſaint Temple ! ô Dieu juſte & vengeur !
Dans quel Palais profane a-t-on vu plus d'horreur ?

ANTIGONE.

» Ainſi donc Alexandre & ſa famille entière ;
» Succeſſeurs, aſſaſſins, tout eſt cendre & pouſſière !

(1) L'Hiérophante, les Prêtres & les Prêtreſſes témoignent leur étonnement & leur conſternation.

» Dieux, dont le Monde entier éprouve le courroux,
» Maitres des vils Humains, pourquoi les formiez-vous ?
» Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olympie ?
» A quoi réſervez-vous ma déplorable vie ?

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *Olympie*, Tragédie, & je crois qu'on peut en permettre l'Impreſſion. A Mont-Rouge, ce 18 Mars 1764.

MARIN.

REMARQUES
A L'OCCASION
DE CETTE PIECE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Soſtene, on va finir ces Myſtères terribles.

CEs Myſtères & ces expiations ſont de la plus haute Antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe, père d'Alexandre, ſe fit initier aux Myſtères de la Samothrace avec la jeune Olympias, qu'il épouſa depuis. C'eſt ce qu'on trouve dans Plutarque au commencement de la Vie d'Alexandre; & c'eſt ce qui peut ſervir à fonder l'initiation de Caſſandre & d'Olympie.

Il eſt difficile de ſavoir chez quelle Nation on inventa ces Myſtères. On les trouve établis chez les Perſes, chez les In-

diens, chez les Égyptiens, chez les Grecs. Il n'y a, peut-être, point d'établiſſement plus ſage; la plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans des crimes, en ont naturellement des remords. Les Légiſlateurs qui établirent les Myſtères & les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'Immortalité de l'ame était par-tout le fondement de ces Cérémonies Religieuſes; ſoit que la doctrine de la Métempſicoſe fût admiſe; ſoit qu'on reçût celle de la réunion de l'eſprit humain à l'eſprit univerſel; ſoit que l'on crût, comme en Égypte, que l'ame ſerait un jour rejointe à ſon propre corps: en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenſes après la mort, était univerſelle chez toutes les Nations policées.

Zoroaſtre avait apporté ces Myſtères en Perſe, Orphée en Thrace, Oſiris en Égypte, Minos en Crete, Cyniras en Chypre, Érecthée dans Athènes. Tous

différaient ; mais tous étaient fondés ſur la créance d'une vie à venir, & ſur celle d'un ſeul Dieu. C'eſt ſur-tout ce dogme de l'unité de l'Etre ſuprême qui fit donner par-tout le nom de Myſtères à ces Cérémonies ſacrées. On laiſſait le peuple adorer des Dieux ſecondaires, des petits Dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus Deorum ;* c'eſt-à-dire, les ames des Héros que l'on croyait participantes de la Divinité, & des êtres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des Myſtères en Grèce, ſoit à Éleuſis, ſoit à Thèbes, ſoit dans la Samothrace, ou dans les autres Iſles, on chantait l'Hymne d'Orphée.

Marchez dans la voie de la juſtice ; contemplez le ſeul Maître du Monde, le Démiurgos. Il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même ; tous les autres êtres ne ſont que par lui : il les anime tous ; il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.

Dans preſque toutes les célébrations de ces Myſtères, on repréſentait, ſur une

eſpece de Théâtre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nuds, errans dans ces ténèbres, pouſſant des gémiſſemens & des plaintes, & levant les mains au Ciel; enſuite venait la lumière, & l'on voyait le *Démiurgos* qui repréſentait le Maître & le Fabricateur du Monde, conſolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confeſſaient à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre : on les appellait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, initié, celui qui commence une nouvelle vie, & qui entre en communication avec les Dieux; c'eſt-à-dire, avec les Héros & les demi-Dieux, qui ont mérité, par leurs exploits bienfaiſans, d'être admis après leur mort auprès de l'Etre ſuprême.

Ce ſont-là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens Myſtères de Platon, dans Cicéron, dans Porphyre, Euſebe, Strabon & autres.

Les parricides n'étaient point reçus à

ces expiations : le crime était énorme. Suétone rapporte que Néron, après avoir aſſaſſiné ſa Mère, ayant voyagé en Grèce, n'oſa aſſiſter aux Myſtères d'Éleuſine. Zozime prétend que Conſtantin, après avoir fait mourir ſa femme, ſon fils, ſon beau-père & ſon neveu, ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admît à la participation des Myſtères.

On pourrait remarquer ici que Caſſandre eſt préciſément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'eſt point coupable de l'empoiſonnement d'Alexandre ; il n'a répandu le ſang de Statira que dans l'horreur tumultueuſe du combat, & en défendant ſon Père. Ses remords ſont plutôt d'une ame ſenſible & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleſte.

SCENE II.

Il était un grand homme. (*Alexandre.*)

IL eſt bon d'oppoſer ici le jugement de Plutarque ſur Alexandre, à tous les paradoxes, & aux lieux communs qu'il a plu à Juvenal & à ſes imitateurs de débiter contre ce Héros. Plutarque, dans ſa belle comparaiſon d'Alexandre & de Céſar, dit que le Héros de Macédoine était né pour le bonheur du Monde, & le Héros Romain pour ſa ruine. En effet, rien de plus juſte que la guerre d'Alexandre, Général de la Grèce contre les ennemis de la Grèce : & rien de plus injuſte que la guerre de Céſar contre ſa Patrie.

Remarquez, ſur-tout, que Plutarque ne décide qu'après avoir peſé les vertus & les vices d'Alexandre & de Céſar; j'avoue que Plutarque, qui donne toujours la préférence aux Grecs, ſemble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même, ſa religion à part ? Voilà ceux

qui

qui paraiſſaient être nés pour le bonheur du Monde, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Caliſthène & de Parménion.

SCENE IV.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'eſpère...

CE ſpectacle ferait, peut-être, un bel effet au Théâtre, ſi jamais la Piece pouvait être repréſentée. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des Prêtres & des Prêtreſſes, un Autel, des flambeaux, & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne ſerait qu'une pauvre reſſource, ſi d'ailleurs il n'exiſtait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une ſituation, s'il ne produiſait pas de l'étonnement & de la colère dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les deſſeins de Caſſandre, s'il ne ſervait à expliquer le véritable ſujet de ſes expiations. C'eſt tout cela enſemble qui forme une ſituation : tout appareil dont il ne réſulte rien eſt puérile. Qu'im-

porte la décoration au mérite d'un Poëme? Si le ſuccès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du Spectacle, eſt ſans doute la dernière : on ne doit pas la négliger; mais il ne faut pas s'y attacher.

Il ne faut pas que les ſituations théâtrales forment des tableaux animés : un Peintre qui met ſur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau aſſez commun s'il n'a peint que deux époux, un Autel & des aſſiſtans : mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère, qui contraſte avec la joie des deux époux, ſon ouvrage aura de la vie & de la force; ainſi, au ſecond Acte, Statira qui embraſſe Olympie avec des larmes de joie, & l'Hiérophante attendri & affligé; ainſi, au troiſième Acte, Caſſandre reconnaiſſant Statira avec effroi, & Olympie dans l'embarras & dans la douleur; ainſi, au quatrième Acte, Olympie aux pieds d'un Autel, déſeſpérée de ſa faibleſſe, & repouſſant Caſſan-

dre qui ſe jette à ſes genoux ; ainſi, au cinquième, la même Olympie s'élançant dans le bûcher aux yeux de ſes amans épouvantés & des Prêtres, qui, tous enſemble, ſont dans cette attitude douloureuſe, empreſſée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus & prêts à courir au ſecours : toutes ces peintures vivantes, formées par des Acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner, au moins, quelque idée de l'excès où peuvent être pouſſées la terreur & la pitié, qui ſont le ſeul but, la ſeule conſtitution de la Tragédie ; mais il faudrait un Ouvrage dramatique, qui, étant ſuſceptible de toutes ces hardieſſes, eût auſſi les beautés qui rendent ces hardieſſes reſpectables.

Si le cœur n'eſt pas ému par la beauté des vers, par la vérité des ſentimens, les yeux ne ſeront pas contens de ces Spectacles prodigués ; &, loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains ſupplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la Poëſie.

Il eſt à croire que c'eſt cette crainte du ridicule qui a preſque toujours reſſerré la Scène Françaiſe dans le petit cercle des Dialogues, des Monologues & des Récits. Il nous a manqué de l'action ; c'eſt un défaut que les Étrangers nous reprochent, & dont nous oſons à peine nous corriger. On ne préſente cette Tragédie aux Amateurs, que comme une exquiſſe légère & imparfaite d'un genre abſolument néceſſaire.

ACTE II.

SCENE II.

Elle (*Statira.*) vous parle ainſi ; ne l'interrogez plus.

NON-SEULEMENT les défauts de cette Tragédie ont empêché l'Auteur d'oſer la faire jouer ſur le Théâtre de Paris ; mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être ne fût expoſé à la raillerie, a retenu l'Auteur encore plus que ſes défauts. La même légereté qui fit condam-

ner Athalie pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudiſſait à la Judith de Boyer, les mêmes prétextes qui ſervaient à jetter du ridicule ſur un Prêtre & ſur un enfant, peuvent ſubſiſter aujourd'hui. Il eſt à croire qu'on dirait: voilà une Tragédie jouée dans un Couvent; *Statira* eſt Religieuſe, *Caſſandre* a fait une Confeſſion générale, *l'Hiérophante* eſt un Directeur, &c.

Mais auſſi, il ſe trouvera des Lecteurs éclairés & ſenſibles, qui pourront être attendris de cette même reſſemblance, dans leſquelles d'autres ne trouveront que des ſujets de plaiſanterie. Il n'y a point de Royaume en Europe, qui n'ait vu des Reines s'enſevelir les derniers jours de leur vie dans des Monaſtères, après les plus horribles cataſtrophes. Il y avait de ces aſyles chez les Anciens, comme parmi nous. La Calprenède fait retrouver Statira dans un puits: ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un Temple?

Quant à la Confeſſion de ſes fautes dans les Cérémonies de la Religion, elle

eſt de la plus haute antiquité, & eſt expreſſément ordonnée par les Loix de Zoroaſtre, qu'on trouve dans le Sadder. Les Initiés n'étaient point admis aux Myſtères ſans avoir expoſé le ſecret de leurs cœurs en préſence de l'Etre ſuprême. S'il y a quelque choſe qui conſole les hommes ſur la Terre, c'eſt de pouvoir être réconciliés avec le Ciel & avec ſoi-même. En un mot, on a tâché de repréſenter ici ce que les malheurs des Grands de la Terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la Religion ancienne a jamais eu de plus conſolant & de plus auguſte. Si ces mœurs, ces uſages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le Cloître je ne ſais quoi d'attendriſſant & d'auguſte. La comparaiſon que fait ſecrettement le Lecteur entre le ſilence de ces retraites, & le tumulte du monde, entre la piété paiſible qu'on ſuppoſe y régner, & les diſcordes ſanglantes qui déſolent la Terre, émeut & tranſporte une ame vertueuſe & ſenſible.

ACTE III.

SCENE II.

Les intrigues des Cours, les cris des factions,
N'ont point encor troublé nos retraites obſcures.
(*C'eſt l'Hiérophante qui parle.*)

CET exemple d'un Prêtre qui ſe renferme dans les bornes de ſon miniſtère de paix, nous a paru d'une très-grande utilité ; & il ſerait à ſouhaiter qu'on ne les repréſentât jamais autrement ſur un Théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il eſt vrai qu'un perſonnage qui ſe borne à prier le Ciel & à enſeigner la vertu, n'eſt pas aſſez agiſſant pour la Scène ; mais auſſi il ne doit pas être au nombre des perſonnages dont les paſſions font mouvoir la Piece. Les Héros emportés par leurs paſſions agiſſent, & un Grand-Prêtre inſtruit : ce mélange, heureuſement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet ſur le Théâtre.

On oſe dire que le Grand-Prêtre Joad, dans la Tragédie d'Athalie, ſemble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité, qui doit faire l'eſſence de ſon miniſtère. On pourrait l'accuſer d'un fanatiſme trop féroce, lorſque rencontrant Mathan en conférence avec Joſabeth, au lieu de s'adreſſer à Mathan avec la bienſéance convenable, il s'écrie:

» Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
» Vous ſouffrez qu'il vous parle! & vous ne craignez pas
» Que du fond de l'abyme, entr'ouvert ſous ſes pas,
» Il en ſorte à l'inſtant des feux qui vous embrâſent;
» Ou qu'en tombant ſur lui, ces murs ne vous écraſent!
» Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
» Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu? «

Mathan ſemble lui répondre très-parfaitement, en diſant:

» On reconnoit Joad à cette violence:
» Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
» Reſpecter une Reine, &c.

ACTE IV.

SCENE V.

Profânes, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle & les ſolemnités.

IL ſerait à ſouhaiter que cette ſcène pût être repréſentée dans la place qui conduit au périſtyle du Temple. Mais alors, cette place occupant un grand eſpace, le veſtibule un autre, & l'intérieur du Temple ayant une aſſez grande profondeur, les perſonnages qui paraiſſent dans ce Temple ne pourraient être entendus; il faut donc que le Spectateur ſupplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-tems ſi on laiſſerait l'idée de ce combat ſubſiſter, ou ſi on la retrancherait. On s'eſt déterminé à la conſerver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des perſonnages, à la Piece qui eſt toute en ſpectacles, & que l'Hiérophante ſemble y ſoutenir la dignité de ſon caractère. Les duels ſont plus fré-

quens dans l'Antiquité qu'on ne penſe. Le premier combat, dans Homere, eſt un duel à la tête des deux Armées qui le regardent, & qui ſont oiſives ; & c'eſt préciſément ce que propoſe Caſſandre.

ACTE V.

SCENE DERNIERE.

Apprends que je t'adore, & que je m'en punis.
(*Olympie en ſe jettant dans le bûcher.*)

LE ſuicide eſt une choſe très-commune ſur la Scène Françaiſe. Il n'eſt pas à craindre que ces exemples ſoient imités par les Spectateurs. Cependant, ſi on mettait ſur un Théâtre un homme, tel que Caton d'Adiſſon, Philoſophe & Citoyen, qui, ayant dans une main le Traité de l'Immortalité de l'ame, de Platon, & une épée dans l'autre, prouve par les raiſonnemens les plus forts, qu'il eſt des conjonctures où un homme de courage doit finir ſa vie ; il eſt à croire

que les grands noms de Platon & de Caton réunis, la force des raiſonnemens & la beauté des vers, pourraient faire un aſſez puiſſant effet ſur des ames vigoureuſes & ſenſibles, pour les porter à l'imitation, dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le ſuicide n'eſt pas permis parmi nous. Il n'était autoriſé chez les Grecs ni chez les Romains par aucune Loi ; mais auſſi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui ſe ſont donnés la mort, comme Hercule, Cléomène, Brutus, Caſſius, Arie, Pétus, Caton, l'Empereur Othon, &c. ont tous été regardés comme de grands hommes, & comme des demi-Dieux.

Que penſent ceux qui, parmi nous, périſſent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes Villes. J'en ai connu une petite, où il y avait une douzaine de ſuicides par an. Ceux qui ſortent ainſi de la vie, penſent-ils avoir une ame immortelle ? Eſperent-

ils que cette ame ſera plus heureuſe dans une autre vie? Croient-ils que notre entendement ſe réunit après notre mort à l'ame générale du Monde? Imaginent-ils que l'entendement eſt une faculté, un réſultat des organes, qui périt avec les organes mêmes; comme la végétation dans les plantes eſt détruite, quand les plantes ſont arrachées; comme la ſenſibilité dans les animaux, lorſqu'ils ne reſpirent plus; comme la force, cet être métaphyſique, ceſſe d'exiſter dans un reſſort qui a perdu ſon élaſticité?

Il ſerait à deſirer que tous ceux qui prennent le parti de ſortir de la vie, laiſſaſſent par écrit leurs raiſons, avec un petit mot de leur philoſophie: ce ne ſerait pas inutile aux vivans, & à l'Hiſtoire de l'eſprit humain.

FIN.

Voltaire, François Marie Arouet de

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois à Paris, le 20 Août 1755.

ACTEURS.

GENGIS-KAN, empereur Tartare.

OCTAR, } guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La Scène eſt dans un palais des Mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

A MONSEIGNEUR
LE MARECHAL
DUC DE RICHELIEU,
PAIR DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.

JE voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette piéce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une république prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais

oublié ; cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette piéce chinoise fut composée au quatorziéme siécle, sous la dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siécle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vain-

eus : & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes loix du monde : évenement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise qui porte le nom de l'*Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des piéces de théâtre de cette nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-tems en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cens années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siécles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art Dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de-là, que les Chinois,

les Grecs & les Romains ſont les ſeuls peuples anciens qui ayent connu le véritable eſprit de la ſociété. Rien, en effet, ne rend les hommes plus ſociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raiſon, que de les raſſembler, pour leur faire goûter enſemble les plaiſirs purs de l'eſprit. Auſſi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Ruſſie, & bâti Petersbourg, que les théâtres s'y ſont établis. Plus l'Allemagne s'eſt perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos ſpectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le ſiécle paſſé n'étaient pas mis au rang des pays civiliſés.

L'*Orphelin de Tchao* eſt un monument précieux, qui ſert plus à faire connaître l'eſprit de la Chine, que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on la compare à nos pièces du quatorziéme ſiécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la ſociété des *Enfans ſans ſouci*, & de la *Mére-ſotte*, n'approchaient pas de l'auteur Chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies anglaises & espagnoles du dix-septiéme siécle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pirénées & de la mer. L'action de la piéce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespéar* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé tragédies ; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels ; comme *Jacques Aimar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, & envoye à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard ; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge ; en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la maison de *Tchao*. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en scènes : mais malgré l'incroyable, il y regne de l'intérêt ; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les nations ; & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il est vrai que la piéce chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de tems & d'action, développement de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque ; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme siécle, & si long-tems auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans *, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins & de tems notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la poësie, &

* Le père *du Halde*, tous les tous les voyageurs, ont tou que depuis quelques ann ropéens.

de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs ; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, & ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi ; c'est-à dire, un Orphelin échappé au carnage de sa maison, & il a puisé cette aventure dans une Dynastie qui regnait neuf cens ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-*

Kan, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui eſt un des grands ſecrets de l'art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire, que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zaïre*, & juſqu'à cette piéce chinoiſe, bonne, ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV.* j'ai célebré mon roi & ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en eſpagnol par le célèbre *Navarette.*

» Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le » montre qu'à tes amis ; crains le public ; & » tes confrères ; car on falſifiera, on empoiſonnera ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, les fera » ſonner pour te perdre, tandis que la vérité qui eſt muette reſtera auprès de toi. Le » célèbre *Ming* fut accuſé d'avoir mal penſé » du *Tien* & du *Li*, & de l'empereur *Vang*. » On trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang*, & un hymne » au *Tien*, & au *Li*, &c.

L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAME'.

SE peut-il qu'en ce tems de déſolation,
En ce jour de carnage & de deſtruction,
Quand ce palais ſanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers ſous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il ſoit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les triſtes ſentimens de ſa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père ou d'un fils?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprètes des loix, miniſtres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAME'.

O fortune! ô pouvoir au-deſſus de l'humain!
Chère & triſte Aſſéli, ſais-tu quelle eſt la main
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte empire,
Et qui s'appeſantit ſur tout ce qui reſpire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'eſt ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar ſon lieutenant, déja dans ſa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois ſouveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,
Ont appris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

IDAME.

IDAME.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un azile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSELI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui, qui traîne après lui tant de rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAME.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur brillaient sur son visage.
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître,
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être;
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la terre.

De nos peuples jaloux tu connais la fierté,
De nos arts, de nos loix l'auguſte antiquité,
Une religion de tout tems épurée,
De cent ſiécles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſait dans nos préventions
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſerait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me déſeſpére;
J'ai refuſé ſa main; je ſuis épouſe & mère:
Il ne pardonne pas; il ſe vit outrager,
Et l'univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable!
Eſt-il poſſible, ô dieu! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas!

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAME'.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos miſères;
Si l'empereur encore au palais de ſes pères
A trouvé quelque azile, ou quelque défenſeur;
Si la reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire.
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint miniſtère

Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conſervé quelque idée ;
Tant la nature même en toute nation
Grava l'être ſuprême & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les touche.
La crainte eſt dans mon cœur, & l'eſpoir dans ma bouche.
Je me meurs ....

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAME'.

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble ; il n'eſt plus, cet empire,
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu !
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos loix l'univers fut inſtruit ;
La ſageſſe n'eſt rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant par tout le glaive & les feux dévorans.

Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas;
La reine évanouie était entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleſſe & des pleurs pour défenſe.
On les voyait encore autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux qu'ils tenaient embraſſés,
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémiſſant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monſtres des déſerts,
A notre auguſte maître oſant donner des fers,
Traîner dans ſon palais d'une main ſanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAME'.

C'eſt donc là leur deſtin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue ſacrée,
Du conquérant Tartare & du peuple ignorée;
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proye,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un miniſtre des cieux,
Ce ſymbole ſacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore;

Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds deſ-
seins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains;
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAME'.

Seigneur, il ſerait tems encor de le ſauver;
Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Eran ait la conduite:
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'océan ceint ce triſte univers;
La terre a des déſerts & des antres ſauvages,
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles ſacrés,
Eloignés des vainqueurs, & peut-être ignorés.
Allons, le tems eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un azile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſûreté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ÉTAN.

ZAMTI.

ETan, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAME'

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes observés, la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus ;

IDAME'.

O cieux !

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image,
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés . . . .
O famille de dieux sur la terre adorés !

Que vous dirai-je ? hélas ! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées ;
Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
Ces vainqueurs fatigués dans nos murs asservis ;
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor ;
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls Lieutenans oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné ;
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colère, & venger son injure.
Sa Nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars ;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos loix la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-tems admira l'univers.

IDAME.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance ;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairés la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels incomus à leur maître !

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.

Que nous veut ce Tartare ?

IDAME'.

O ciel ! prends ma défense !

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', ASSELI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez ; que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encore un fils du dernier de vos rois ;
C'eſt vous qui l'élevez : votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on m'obéiſſe.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits ? ô monſtres ! ô terreur !
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos ſoupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie !

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours ?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes ?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes ?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah ! ciel ! & quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours ſacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes ;
Et ſi je n'étais mère, & ſi dans mes allarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encore à des larmes nouvelles?

ZAMTI.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer.

ETAN.

On preſſe, & cet enfant qui vous eſt étranger....

ZAMTI.

Etranger! lui, mon roi!

ETAN.

Notre roi fut ſon père;
Je le ſai, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'azile;
Tu n'es point obſervé; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon roi. Je prends ſur moi le reſte.

ETAN.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte?

Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

ETAN.

Vous, ſeigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique.

ETAN.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conſerver.
Prends mon fils .... que ſon ſang.... je ne puis achever.

ETAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe ;
Reſpecte mon malheur, & ſur-tout ma faibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré ;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire ?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux ;
Mais ſi mon amitié ....

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le ſang ; fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI *ſeul.*

J'Ai fait taire le ſang, ah, trop malheureux père!
J'entends trop cette voix ſi fatale & ſi chère.
Ciel, impoſe ſilence aux cris de ma douleur!
Mon épouſe, mon fils, me déchirent le cœur,
De ce cœur effrayé cache-moi la bleſſure!
L'homme eſt trop faible, hélas, pour dompter la nature!
Que peut-il par lui-même? Acheves, ſoutiens-moi,
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETan, auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils, mon cher fils! as-tu perdu le jour?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
En ai-je encore assez pour cacher mes allarmes?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

Viens, ami.... je t'entends.... je sai tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête; parle-moi
De l'espoir de l'empire, & du fils de mon roi:
Est-il en sureté?

ETAN.

Les tombeaux de ſes pères
Cachent à nos tyrans ſa vie & ſes misères.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés,
Préſent fatal peut-être.

ZAMTI.

Il vit : c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rends ces ſervices fidelles !
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles !

ETAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment déſormais ſoutenir les approches,
Le déſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur !

ETAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence :
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance ;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au fatal Orphelin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, ſi tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté.
Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime & les humains ſont malheureux par elle !
Allons... ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAME'

QU'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé, ce ſacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; & le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté;
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAME'.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre miſère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAME'.

Quoi, ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop; mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAME'.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos rois les disgraces affreuses ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands & petits, & sujets, & monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté ;
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée !
La victime aux bourreaux allait être livrée ;
Je cessais d'être mère ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiette, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappellée ;
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant !

IDAME'.

Oui, rends graces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieux des cieux, pardonnez cette joye,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noye!
O ma chère Idamé, ces momens seront courts!
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'azile:
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAME'.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas! ... il faut qu'il meure.

IDAME'.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez de vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.

C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides.
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Rendez vains mes ſermens, ſacrifiez nos loix,
Immolez votre époux & le ſang de vos rois.

IDAME'.

De mes rois! va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre.
Va; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous,
Que ces noms ſi ſacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les loix premières,
Les devoirs, les liens des nations entières!
Ces loix viennent des dieux; le reſte eſt des humains.
Ne me fais point haïr le ſang des ſouverains:
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide:
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achetent point ſes jours.
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours.
Je prens pitié de lui; prens pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mère qui t'aime.
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc:
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre
Qu'à tes ſens deſolés l'amour a fait entendre!

ZAMTI.

Ah! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouſe, hélas! ſi vous pouviez connaître..

IDAME.

Je ſuis faible, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à ſouffrir,
Quand il faudra te ſuivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, ſi tu peux au vainqueur ſanguinaire
A la place du fils ſacrifier la mère,
Je ſuis prête : Idamé ne ſe plaindra de rien :
Et mon cœur eſt encore auſſi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi vous oſez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux :
Saiſiſſez ces enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez ſur eux.

ZAMTI.

Je ſuis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis ſouffrir.

Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur : ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

ON a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent deſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance :
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rébellions
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.
Sa famille eſt éteinte, il vit ; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois, mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems,
Reſpectez-les : ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux

Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

A un de ses suivans.

Vous dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète ;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! pouvais-tu croire,
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône ; & je regne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un azile,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.

Des affronts attachés à mon humble fortune ;
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faibleſſe & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne :
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût ſon roi.
Que ſon œil entrevît, du ſein de la baſſeſſe,
De qui ſon imprudence outragea la tendreſſe ;
Qu'à l'aſpect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son deſeſpoir ſecret ſervît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, ſeigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renverſés ſous vos pas ;
Et non à ces diſcours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue ;
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,
Mon cœur s'eſt deſormais défendu ſans retour
Tous ces vils ſentiment qu'ici l'on nomme amour ;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux :
La tranquille Idamé le portait dans ſes yeux :
Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire :
Je rends grace au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable & ſouverain du cœur.

Mon

Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurais ſoupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier : je ne veux point la voir,
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, ſeigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déja rangée.
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & ſuſpend ſon trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous ſurprenant tous par ſes cris forcenés,
Arrêtez, c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez.
C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux, qui parle & qui l'anime,

Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes cla-
meurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux devant nous appellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte;
Frappez; voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Long-tems ſans mouvement, ſans couleur & ſans
vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pu tromper eſt sûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le ſang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui trop énorgueillis du faſte de leurs loix,
Sur leur vain tribunal oſaient braver cent rois.
Leur foule eſt innombrable ; ils ſont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des loix plus ſouveraines.
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers ſur-tout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de ſurpriſe ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe :
Vers les rives du fleuve on a vu des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas ;
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OSMAN.
troupe de guerriers.

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'impoſture?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure?
Le reſte de leurs rois, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens ce Mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié, malgré nous, nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jetter.
Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ſes cruautés j'eſpère en ſa clémence;
Puiſqu'il eſt tout-puiſſant il ſera généreux;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?

C'eſt ainſi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daigneriez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être eclairci.

A ſa ſuite.

Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amene ici.
Qu'elle ne penſe pas que par de vaines plaintes,
Des ſoupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-tems s'eſt affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort,
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ! eſt-il poſſible ? ô ciel ! ô deſtinée !
Ne me trompai-je point ; eſt-ce un ſonge, une erreur ?
C'eſt Idamé ; c'eſt elle, & mes ſens.....

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

AH! ſeigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais, ſeigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous; ſortez de cet effroi preſſant...
Ma ſurpriſe, madame, eſt égale à la vôtre...
Le deſtin qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems ſont bien changés: mais ſi l'ordre des cieux,
D'un habitant du Nord mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant, ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deſtin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'état me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prends ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'inſtruire.

Quel indigne artifice oſe-t-on m'oppoſer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer ;

IDAME'

Ah ! des infortunés épargnez la misère !

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAME'.

Vous, ſeigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux

IDAME'.

Ah, rendez-moi, ſeigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains : ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi ;
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande,
Vous êtes dès long-tems inſtruite à m'outrager ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! . . . ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, madame, a pu vous captiver ?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAME'.

Mon époux vertueux & fidelle ;
Objet infortuné de ma douleur mortelle,

Servit ſon Dieu, ſon roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ? ... lui ? ... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends, depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN *d'un côté*, IDAMÉ, ZAMTI *de l'autre*, GARDES.

GENGIS.

Parle ; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur.

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en eſt fait ; oui, ſeigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence ;
Tu ſais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que ſi le fils des rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé,

Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſupplice.

A ſes gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe
L'enfant que cet eſclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAME'.

Arrêtez, inhumains.
Ah, ſeigneur, eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe?
Eſt-ce ainſi qu'un vainqueur ſait tenir ſa promeſſe?

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer;
C'en eſt trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous ſur l'heure.
Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAME'.

Eh bien, mon fils l'emporte; & ſi dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encore à vos yeux une offenſe nouvelle;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frappez ce triſte cœur qui céde à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eut point ceſſé de l'être,
A remis en mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre victoire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & ſa femme, & cinq fils égorgés,

Le fer de tous côtés dévaſtant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous ſuffire.
Un barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique eſpérance,
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point hésité.
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévère.
Je devais l'imiter; mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence,
Et l'autre eſt reſpectable alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendreſſe!
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe;
Mon ſort ſuivra le tien, je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
Pour le ſang de mon roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon roi.
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidèle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAME'.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAME'.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAME'.

Ah! je l'avais prévu; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, ſi jamais la clémence

Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer.
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe ?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler ;
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe ſans intervalle un coup ſûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems ramène l'ordre & la tranquillité ;
Le peuple ſe façonne à la docilité :
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goutte on fait couler le ſang ;
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,

Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi! c'eſt cette Idamé! quoi! c'eſt-là cette eſclave!
Quoi! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux:
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi, laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte ciel! à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!
Moi, rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux!
Je ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime;
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même;

Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime ? Eſt-ce moi qui ſoupire ?
Qu'eſt-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos loix.
Mes chars & mes courſiers, mes fléches, mon carquois,
Voilà mes paſſions, & ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais ſeulement la victoire & nos mœurs ;
Les captives toujours ont ſuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateſſe importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une eſclave de plus
Attende en gémiſſant vos ordres abſolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance!
Je puis, je le ſai trop, uſer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux, dont on ſent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne poſſéder dans ſa funeſte ardeur
Qu'une eſclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monſtres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus ſereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit ſur moi
Un ſecret aſcendant, qui m'impoſait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en ſouvienne.
J'en étais indigné ; ſon ame eut ſur la mienne,
Et ſur mon caractère, & ſur ma volonté,
Un empire plus ſûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire.

Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que réſoud-t-elle ? & que m'apprenez-vous ?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux,
Plutôt que découvrir l'aſile impénétrable
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable ;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras.
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ces rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive, ordonne tout le reſte.
Va la trouver; mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.
C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute, oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel eſt votre eſpoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir; tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de guerriers Tartares.

Ainſi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! d'aujourd'hui je commence
A ſentir tout le poids de ma triſte puiſſance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.

A ſa ſuite.

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'inſolent Coréen ne pourra nous ſurprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux :
Et ſa tête à la main je marcherai contr'eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiſſe ;
J'ai trop de cet enfant différé le ſupplice.

Il reſte ſeul.

Allez. Ces ſoins cruels à mon ſort attachés
Gênent trop mes eſprits d'un autre ſoin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire,
Que tout péſe à mon cœur en ſecret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obſcurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, avez vous vû ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.
Seigneur ; en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vû le ſupplice ;
Il répéte les noms de devoir, de juſtice ;
Il brave la victoire : on dirait que ſa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui ſon épouſe rebelle.
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe ?
Quels ſont ces ſentimens qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne ſoupçonnions pas ?
A ſon roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte & ſans murmure ;
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? ſi j'arrête une vue attentive
Sur cette nation déſolée & captive,

Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe ;
Ses rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance ;
De leurs voiſins ſoumis heureux Légiſlateurs,
Gouvernant ſans conquête, & regnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts ſont les combats, détruire eſt notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont ſervi tant de ſuccès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougiſſons de ſang le char de la victoire ;
Peut-être qu'en effet il eſt une autre gloire.
Mon cœur eſt en ſecret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faibleſſe ?
Quel mérite ont des arts enfans de la molleſſe,
Qui n'ont pû les ſauver des fers & de la mort ?
Le faible eſt deſtiné pour ſervir le plus fort.
Tout céde ſur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'eſt vous qui cédez, qui ſouffrez un outrage ;
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne ſais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous expoſez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paſſés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiſſent.
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix retentiſſent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'état.
Excuſez un Tartare, excuſez un ſoldat
Blanchi ſous le harnois & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi reprime la rudeſſe ;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCENE III.

GENGIS ſeul.

A Mon ſort à la fin je ne puis réſiſter :
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée ?
Tant d'états ſubjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,
Et qui me conſolât ſur le trône du monde.
Par ſes triſtes conſeils Octar ma révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas enſanglanté
De monſtres affamés & d'aſſaſſins ſauvages,
Diſciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour ;
Je les prens en horreur, en connaiſſant l'amour.

Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite,
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'eſt elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QUoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! Seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déja ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeul a connu la clémence.
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des cieux,
Que mes proſpérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le deſtin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cet âpte dureté
Des climats où mon ſort en naiſſant m'a jetté.
Vous m'entendez; je regne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix eſt permis;
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut eſſuyer des larmes.
L'intérêt de l'état & de vos citoyens
Vous preſſe autant que moi de former ces liens.

Ce langage ſans doute a de quoi vous ſurprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le deſtructeur des rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour ſe voir à vos pieds.
Mais ſachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée,
Par un rival indigne elle fut uſurpée,
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAME'.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits;
Et quand je répondrai, vous ſerez plus ſurpris.
Il vous ſouvient du tems & de la vie obſcure,
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, ſeigneur, en votre main:
Elle était pure alors, & me fut préſentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit! ô ciel! vous m'aimeriez?
Vous!

IDAME'.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auraient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir:
Du Dieu que nous ſervons ils ſont la vive image;
Nous leur obéiſſons en tout tems, à tout âge.

Cet empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il périsse;
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais!
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAME'.

C'est à vous de connaître;
Que ce serait encore une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même?
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens; madame, il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

IDAME'.

Il en eſt incapable ; & ſi dans les tourmens
La douleur égarait ſes nobles ſentimens,
Si ſon ame vaincue avait quelque molleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendraient ſa faibleſſe;
De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds deshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux! eſt-il croyable!
Quoi! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAME'.

Il eût une vertu, ſeigneur, que je révère;
Il penſait en héros, je n'agiſſais qu'en mère.
Et ſi j'étais injuſte aſſez pour le haïr,
Je me reſpecte aſſez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auſſi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage,
Je vous aime encor plus quand vous me réſiſtez,
Vous ſubjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; ſachez que malgré ma faibleſſe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreſſe.

IDAME'.

Je ſais qu'ici tout tremble, ou périt ſous vos coups.
Les loix vivent encore, & l'emportent ſur vous.

GENGIS.

Les loix! il n'en eſt plus: quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée?

Il n'eſt ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un ſouverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les loix que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos loix, que je déteſte,
Ordonnèrent ma honte & votre hymen funeſte.
Je les anéantis; je parle, c'eſt aſſez;
Imitez l'univers, madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtères,
Sont un crime à mes yeux quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAME'.

IL me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSE'LI.

Ah! reprenez plutôt cet empire ſuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le ciel même;

Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux ;
Un ſeul mot quelquefois déſarme la colère.
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire ?

IDAME'.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSE'LI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.
Vous avez vû tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé ;
A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé ;
On vous reſpecte en lui ; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire ;
Enfin ſouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAME'.

Arrête ; il ne l'eſt plus ; y penſer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

AH ! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel eſt l'ordre funeſte ;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune :
Il doit s'anéantir. Idamé, ſouviens-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon roi ;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon maître ;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aziles ſombres,
Où des rois ſes ayeux on révère les ombres ;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle ;
Etan de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,

Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'Univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAME'.

Ordonne, que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier.
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
Ma mort en éteignant les flambeaux d'hymenée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres loix pour nous.
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne ſaurait balancer une gloire plus belle,
C'eſt au prince, à l'état qu'il faut être fidèle.
Rempliſſons de nos rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce tartare ;
Eteins ſur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie,
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie ;
Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux.
Regne, que ton roi vive, & que ton époux meure.
Regne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux...

IDAME'.

Demeure.
Me connais-tu ? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang ?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère ?
Tu t'abuſes, cruel, & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.

Barbare envers ton fils & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi : dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés,
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſai tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le ſais; mais tout couverts de gloire.
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire,
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juges ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand dieu; que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton prince & ton pays.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

Quoi! rien n'a réſiſté! tout a fui ſans retour!
Quoi, je vous vois deux fois ſa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce conquérant ſauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû;
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'Empereur à l'armée.
Son aſpect a d'abord animé les ſoldats,
Mais Gengis a marché, la mort ſuivait ſes pas;
Et des enfans du Nord la horde enſanglantée,
Aux fers, dont je ſortais, ſoudain m'a rejettée.
C'en eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains; & meurt preſque en naiſſant:
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAME'.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jettée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée,
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnat un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAME.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs!

Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAME'.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt tems d'achever
Des jours que ſans horreur je ne puis conſerver.

ASSELI.

Ah! que réſolvez-vous?

IDAME'.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il perſécute a comblé la misère,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon ſort eſt dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous?

IDAME'.

Tu me rends ma faibleſſe,
Tu me perces le cœur. Ah! ſacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la pouſſière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.

A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend :
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils ?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

IDamé, demeurez ;
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.

A ſa ſuite.

Veillez ſur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne ſorte.

A Aſſeli.

Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir.
J'obéis, il le faut, je céde à ſon pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir mon maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les eſprits ramenés
Rendraient enfin juſtice à deux infortunés.
Je ſens que je haſarde une prière vaine.
La victoire eſt chez vous implacable, inhumaine.
Mais enfin la pitié, ſeigneur, en vos climats,
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt eſt porté, qui conſeille eſt coupable.
Vous n'êtes plus ici ſous vos antiques rois,
Qui laiſſaient déſarmer la rigueur de leurs loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici regnent les armes ;
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes,
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAME' *ſeule.*

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrêmités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

GENGIS.

NOn, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahissiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grace dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle:
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle:
Les miens sont plus affreux: je les veux terminer.
Je viens pour vous punir; je puis tout pardonner.
Moi pardonner?... à vous!.... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des rois, le vôtre en ma puissance.

De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle ;
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devrais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de regner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejetton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déja mon courroux reproche à ma tendreſſe ;
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.

Pardonnez: je menace encore en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire:
Mais ce mot important, madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAME'.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable;
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi;
Vous me devez juſtice; & ſi vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même;
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême;
Je la rappelle en vous lorſque vous l'oubliez:
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez; vous choiſiſſez ma haine:
Vous l'aurez; & déja je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus; & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAME'.

Barbare!

GENGIS.

Je le ſuis; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître sévère.
Le ciel l'a fait mon roi : seigneur, je le révère ;
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous : parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! sa grace est encore accordée ;
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive son sort :
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.

Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte!
Faut-il encore aimer? est-ce là mon destin?

Il sort.

IDAME' *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAME'.

IDAME'.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux:
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sai.

IDAME'.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
Mes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.

Je

Je mourrai consolé.

IDAME.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :
Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAME.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute : & j'attendais les ordres du barbare.
Ils ont tardé long-tems.

IDAME.

Eh bien, écoute-moi !
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur sort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort.
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voisins altiers imitons la constance.
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie ;
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.

Nous avons enſeigné ces braves inſulaires :
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve ; & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des loix.
J'avais déja conçu tes deſſeins magnanimes ;
Mais ſeuls & déſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAME' *en tirant un poignard.*

Tiens, ſois libre avec moi ; frappe, & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAME'.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on deshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouſe fidelle ;
Tout couvert de mon ſang, tombe, & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraſſe mon époux ;
Que le tyran le voye, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grace au ciel juſqu'au bout ta vertu perſévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAME' *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi : tu le dois, tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses,
Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je....

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS *accompagné de ses gardes, & désarmant Zamti.*

ARrêtez.
Arrêtez, malheureux! ô ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misere,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui.... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits!
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAME.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAME.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le trône, où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler:
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même:
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême.

Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer :
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

A Zamti.

Soyez ici des loix l'interprète suprême ;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même ;
Enseignez la raison, la justice & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse regne & préside au courage.
Triomphez de la force ; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAME.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire ?
Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAME.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LETTRE
A M. J. J. R C. D. G.

J'Ai reçû, monſieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plaîrez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre ; & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premier[illegible] parce que les maladies dont [illegible] me retiennent auprès d[illegible] cin de l'Europe, & [illegible] les mêmes ſecou[illegible] condement, [illegible] dans ces pa[illegible]

nos nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant desiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs, ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se retracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Enciclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre, beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siécle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures : un autre qui vend à un

Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Hiſtoire univerſelle* ſous mon nom, le Libraire aſſez avide pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dattes, de faits & de noms eſtropiés; & enfin des hommes aſſez injuſtes pour m'imputer la publication de cette rapſodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie faite il y a près de trente ans, ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bétiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſiertés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de ſottiſe que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent par tout en manuſcrit, ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741. lorſque j'étais Hiſtorio-

graphe

graphe de France qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail ; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frélons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*,

Destouches, Philippe Néricault

L'OBSTACLE IMPRÉVU,

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

COMÉDIE,

Repréſentée pour la première fois en 1717 ;

Conforme à la Repréſentation.

A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,
RÉGENT DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Les Épîtres Dédicatoires ſont auſſi embarraſſantes pour V. A. R. que pour les Auteurs qui vous adreſſent leurs hommages. Vous y craignez les louanges que la vérité demande pour vos vertus, & qu'ils ont tant de peine à aſſaiſonner de la délicateſſe qui pourrait vous

les rendre ſupportables. Mais malgré ces réflexions, MONSEIGNEUR, je ne puis réſiſter davantage à la vive reconnaiſſance que j'ai de vos bontés.

Je n'ai qu'une Comédie à vous offrir, & je vous la préſente avec ce zèle qui met toujours quelque prix aux moindres offrandes. Je ne fais point d'excuſe à V. A. R. pour le genre de l'Ouvrage que j'ôſe mettre ſous vos auſpices. Quelque diſproportion qui paraiſſe d'abord entre un grand Prince, tout occupé du Gouvernement des Peuples, & une Comédie qui ne ſemble être faite que pour amuſer l'oiſiveté, il n'eſt pas difficile de rapprocher ces deux idées. Les Princes comme vous, MONSEIGNEUR, font leur félicité de répandre la joie dans les États qu'ils gouvernent; & les Auteurs comiques, Miniſtres en cela des intentions d'un bon Prince, tâchent à nourrir cette joie innocente; ils travaillent même à la rendre utile, par une peinture des mœurs également fine & naïve, & plus propre peut-être à les corriger, que les leçons ſévères des Philoſophes.

Je ne demande donc d'indulgence à V. A. R. que pour les défauts particuliers de mon Ouvrage. Vos bontés, MONSEIGNEUR, m'animeront ſans doute à quelque progrès, & elles échaufferont du moins d'autres génies plus capables que le mien de les mériter. Et de quel Prince les Arts eſpéreront-ils jamais une pro-

tection plus ſignalée, que d'un Prince, dont le goût & le génie les embraſſent tous, qui en diſcerne ſi ſurement les beautés; & qui connaiſſant également ce qu'ils ont d'utile, les regarde comme une des ſources de la grandeur & de la félicité des États? Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
NÉRICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

LISIMON, Vieillard.

LICANDRE, autre Vieillard.

LÉANDRE, Amant de Julie.

VALÈRE, Fils de Lisimon, Petit-Maître.

CRISPIN, Valet de Léandre.

PASQUIN, Valet de Valère.

JASMIN, Laquais.

JULIE, crue Nièce de Licandre.

LA COMTESSE DE LA PÉPINIÈRE.

ANGÉLIQUE, Fille de la Comtesse.

NÉRINE, Suivante de Julie.

La Scène est dans la maison de Lisimon.

L'OBSTACLE IMPRÉVU,

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, PASQUIN.

[*Ils entrent par deux différens côtés du Théâtre.*]

VALÈRE, *du côté par où il entre.*

MORBLEU ! vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN, *à lui-même.*

Ah ! voici mon étourdi de Maître.

VALÈRE.

La peſte ſoit de l'homme !

PASQUIN.

Il eſt en colère.

VALÈRE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, & il faut que nous rompions enſemble.

PASQUIN *à Valère.*

De qui parlez-vous-là ?

VALÈRE, *à Paſquin.*

Je parle de mon père.

PASQUIN.

Mais vraiment cela eſt fort honnête. S'il vous avait entendu ? . . .

VALÈRE.

Je voudrais qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde ; vous ſeriez perdu.

VALÈRE, *enfonçant ſon chapeau.*

Moi ? Ah ! ventrebleu ! je lui ferais voir. . .

PASQUIN.

Paix, Monſieur, le voilà qui vient.

VALÈRE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez; ce n'eſt pas lui.

VALÈRE.

Te moques-tu de moi, de me faire une peur ſemblable?

PASQUIN.

Moi, je vous ai fait peur? Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALÈRE.

J'ai encore quelque foible pour lui : mais je m'en déferai. Me voila remis. Préſentement je ſerais homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils. Vous êtes braves juſqu'au déguaîner. Croyez-moi, changez de conduite, & vous ne craindrez plus votre père.

VALÈRE.

Dis-moi, faquin, combien le bon-homme te donne-t-il pour me prêcher?

PASQUIN.

Bon! il croit que c'eſt moi qui vous gâte; &, franchement, j'ai trop de bonté pour vous.

VALÈRE.

Inſolent!...

PASQUIN.

Allons, Monſieur, il faut tâcher déſormais de le contenter.

VALÈRE.

Sachons un peu ce qu'il faut que je faſſe pour celà?

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait juſqu'à préſent.

VALÈRE.

Quels crimes ai-je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes; vous n'en êtes qu'aux ſottiſes. Par exemple, n'ai-je pas été témoin de la converſation que vous avez eue ce matin avec Monſieur votre père? Il vous diſait d'excellentes choſes, & vous lui répondiez tout de travers.

VALÈRE.

Moi?

PASQUIN.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous faſſe le récit de la converſation? Je m'en ſouviens mot pour mot.

VALÈRE.

Voyons; je ſuis bien aiſe de juger de ſang-froid, ſi j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans ſa chambre de la manière que je vais vous dépeindre.

[*Il fait l'action d'un Petit-Maître qui entre dans une chambre en étourdi; enſuite il prend l'air ſérieux du père.*]

Bon jour, Monſieur, bon jour. — *Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.* — Où avez-vous paſſé la nuit, pendant

que vous êtes? — *Parbleu! j'ai soupé au cabaret avec mes amis, & de-là nous avons couru le bal.* — Vous en avez menti. Je sais à quel bal vous avez été, & si vous ne changez bientôt de conduite, je vous enverrai danser à Saint-Lazare. — *Je crois, Dieu me damne! que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale.* — Et croyez-vous, Monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépinière de fous, que l'on appelle Petits-Maîtres, espèce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles : que je n'entre pas en fureur depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil, & qui ne laisse voir que la moitié de l'autre; depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture; que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs & de tabac; & que vous affectez cet air fanfaron qui impose au Bourgeois, & fait rire l'honnête-homme? — *Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon père; il faut suivre la mode.* — Parbleu! je vous la ferai bien quitter. — *Nous verrons.* — Comment, nous verrons! Oh! voici qui vous corrigera. [*Il prend un bâton.*]

VALÈRE.

Que vas-tu faire?

PASQUIN.

Vous rosser.

VALÈRE.

Quoi! coquin, tu aurais la hardiesse?...

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrais si vivement dans la passion, que je croyais être Monsieur

votre père. Vous ſavez bien que, ſi vous n'euſſiez décampé, la converſation aurait fini de la ſorte. Après tout, il eſt temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mère eſt arrivée de Province, avec la jeune perſonne que vous êtes ſur le point d'épouſer. Votre père les loge ici l'une & l'autre. Elles ſont témoins de la plupart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une femme?

VALÈRE.

Le fat! Eſt-ce qu'on ſe marie pour ſe corriger de ſes défauts? je voudrais bien, parbleu! qu'une femme s'aviſât de me contraindre! D'ailleurs, veux-tu que je te parle net? je ne me ſens plus qu'un foible penchant pour Angélique; je crois même qu'avant qu'il ſoit peu, je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

VALÈRE.

Premièrement, elle a trop d'eſprit.

PASQUIN.

Trop d'eſprit! Cela eſt inſupportable.

VALÈRE.

Elle lit depuis le matin juſqu'au ſoir, & ſe pique de ſavoir tout.

PASQUIN.

C'eſt un reſte de Province. Le grand monde la correra.

VALÈRE.

Elle m'aime comme une héroïne de roman ; &, dès qu'elle me voit, c'eſt un étalage de beaux ſentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux ſentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'eſt leur parler Grec & Latin ; ils entendent auſſi bien l'un que l'autre.

VALÈRE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune perſonne, dont la mère vient de mourir, & que mon père a retirée du couvent, eſt beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles ſont d'une humeur différente. Angélique eſt languiſſante & ſérieuſe ; Julie eſt vive & enjouée. Angélique a quelque choſe d'affecté dans ſes manières ; Julie a cet air libre que donne le grand monde. Je choiſirais Julie pour ma maîtreſſe ; j'aimerais mieux Angélique pour ma femme.

VALÈRE.

Nérine eſt femme-de-chambre & confidente de Julie ; je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui ! Oh ! je ſuis mari de Nérine, moi, & je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALÈRE.

Le benêt !

PASQUIN.

Je ne suis point un mari du bel air. J'aime ma femme.

VALÈRE.

Est-ce une raison pour que je ne lui parle pas ?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira ; mais en particulier, je vous le défends.

VALÈRE.

Mais songez-vous, faquin, à qui vous parlez ?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de maître ; &, moi, j'ai les miens en qualité de mari.

VALÈRE.

Je men moque, & je prétends... Mais morbleu! voici Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE, *sans les voir, à elle-même.*

VALÈRE ne vient point ; je ne le vois presque plus. Son indifférence m'étonne, & commence à m'inquiéter.

PASQUIN, *bas à Valère.*

Entendez-vous ?

VALÈRE, *bas à Pasquin.*

Il faut avouer qu'elle est fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderais fort.

ANGÉLIQUE *à Valère.*

Ah ! c'est vous, Monsieur ! Que faites-vous-là ?

VALÈRE *à Angélique.*

Je sors d'avec mon père ; il m'a mis de mauvaise humeur, & j'en portais mes plaintes à Pasquin.

ANGÉLIQUE.

Il me semble que c'est à moi que vous devriez confier vos chagrins : on se console avec les personnes qu'on aime. Mais, depuis quelque tems, vous ne me cherchez plus : je m'apperçois même que vous m'évitez.

VALÈRE.

Moi, vous éviter ! que vous êtes injuste ! Demandez à Pasquin, si...

PASQUIN.

A moi ?

VALÈRE.

Si je ne lui disais pas, encore dans le moment, que je vous trouvais fort aimable.

ANGÉLIQUE.

Eſt-ce à lui qu'il faut le dire ? M'enviez-vous le plaiſir de vous entendre parler de la ſorte ſur mon ſujet ?

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiſelle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuſes.

PASQUIN.

Vous connaiſſez bien peu les femmes ; eſt-ce qu'elles ſe laſſent de s'entendre dire des douceurs ?

ANGÉLIQUE.

Paſquin a raiſon. Sur-tout, ces éloges nous flattent, quand ils viennent de perſonnes que nous aimons.

VALÈRE.

Chacun a ſa méthode en aimant. Pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je ſuis perſuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant ; & je ne trouve rien de plus fade, ni de plus ennuyeux, que ces ſoupirans qui ſont toujours aux pieds de leurs maîtreſſes, & qui leur parlent tout un jour, ſans leur dire autre choſe que ce qu'ils leur ont dit mille fois : — Que vous êtes belle ! Que je vous aime ! Je mourrais plutôt que de vous être infidèle. Promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toujours. — La Belle répond ſur le même ton, & c'eſt toujours à recommencer. A force de ſe ſervir de ces tendres expreſſions, on les rend inſipides ; & , à la fin, on eſt tout étonné qu'on ſe parle d'amour ; & que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas mieux juſtifier l'indifférence : vous

donnez des couleurs qui la rendraient aimable, ſi j'étais perſonne à prendre le change : mais Valère, croyez-moi, vous n'avez que de l'eſprit, & je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALÈRE.

Je n'ai point d'amour ! Je ne vous aime pas, moi ! [*A Paſquin.*] Tu vois comme on me traite. Qui a tort de nous deux, Paſquin ?

PASQUIN.

C'eſt celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

VALÈRE, *à Angélique.*

Ce garçon connaît mes plus ſecrettes penſées ; il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN, *à Angélique.*

Ah ! je vous en réponds. Mon maître eſt l'homme de France qui aime le plus : il n'a qu'un défaut, c'eſt qu'il aime trop.

VALÈRE.

Aſſurément.

PASQUIN.

C'eſt ce que je lui reprochais encore tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en apperçois pas ; &, quoique vous faſſiez la ſatyre des amans empreſſés, je vous ſoutiens que l'amour ne ſe fait connaître que par les aſſiduités, par les proteſtations, les ſervices. Il vaut mieux dire cent fois les mêmes choſes, que de ne pas parler de ſa tendreſſe. Non, Valère, vous ne m'aimez point.

VALÈRE.

Oh ! palſanbleu ! Mademoiſelle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des ſermens.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime aſſez pour un homme qui doit vous épouſer.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que c'eſt. Je vous ſuis deſtinée pour femme : ce titre vous déplaît d'avance. Que je penſe différemment ! Plus je ſonge que vous ſerez mon époux, & plus mon cœur s'attache à vous ſincèrement. Dans les cœurs tendres & vertueux, il ſe forme les paſſions les plus violentes, quand le devoir autoriſe l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, Mademoiſelle, voilà les plus belles choſes du monde ; mais je vous jure en conſcience que mon maître n'entend point cela. Ce n'eſt point-là le jargon qu'on parle aujourd'hui, & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendiſſent. Vous êtes toute fraîche émoulue de la province ; il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce pays-ci. On entre dans une aſſemblée ou dans une compagnie : on regarde, on choiſit entre toutes les Dames, celle qui revient davantage : on lui jette de tendres œillades, on lui fait des mines, on cherche à lui parler, on lui parle. La déclaration ſe fait dès le premier abord ; ſi la Belle s'en ſcandaliſe, ce qui n'arrive guère, on s'en moque, & on n'y revient pas : ſi elle prend la choſe de bonne grâce, on lui fait des proteſtations ; elle y répond, voilà qui eſt

fait : enſuite on court enſemble au bal, aux ſpectacles ; on médit du prochain, on boit du vin mouſſeux, on avale des liqueurs, on paſſe les nuits aux Boulevards : on ne ſonge qu'au plaiſir, on le cherche enſemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennui ſe met de la partie, Monſieur tire d'un côté, Madame tire de l'autre, & on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle manière naiſſent, s'entretiennent & finiſſent les belles paſſions d'aujourd'hui.

ANGÉLIQUE, *à Paſquin.*

Je ne m'étonne pas ſi les hommes ſont ſi polis préſentement, & ſi la galanterie eſt ſur un ſi bon pied.

PASQUIN.

C'eſt la guerre qui cauſe ce dérangement là. Les jeunes gens étaient accoutumés à bruſquer des places ; ils ont voulu bruſquer les femmes.

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valère, & que vous vous diſtinguiez des perſonnes de votre âge ; qu'enfin vous rameniez la mode des beaux ſentimens.

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiſelle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il eſt de bonne foi.

ANGÉLIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer votre cœur, &

le rendre capable d'une paſſion auſſi délicate que la mienne Il faut que nous liſions enſemble tous les Romans, j'en ai une ample bibliothéque : c'eſt-là que vous apprendrez que les plus belles paſſions ne tendent qu'au mariage, & ne ſont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALÈRE.

Ma foi, cela n'eſt vrai que dans les Romans. Moi, lire ces fadaiſes-là ! J'aimerais autant lire des Opéra.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, ſi vous voulez me faire croire que vous m'aimez. Mais voici ma mère.

VALÈRE, *à part.*

Surcroit d'embarras.

SCÈNE III.

LA COMTESE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE, *à Valère.*

BON jour, mon gendre.

VALÈRE, *à part.*

Mon gendre ! Peſte de la provinciale.

LA COMTESSE.

De quoi parliez-vous ? Que je ne vous interrompe point.

ANGÉLIQUE, *à la Comteſſe.*

Nous parlions de lecture; & je conſeillais à Monſieur...

LA COMTESSE.

Ah! vraiment, j'en ſuis ravie. Il n'y a rien de ſi utile que la lecture, & celle des Romans ſur-tout. On apprend tout dans ces livres-là. Feu Monſieur le Comte de la Pépinière, mon très-honoré mari & moi, nous les liſions jour & nuit, & nous nous attendriſſions, nous nous attendriſſions!...

VALÈRE, *à part.*

Ah! voilà Monſieur de la Pépinière revenu. Je m'étonnais bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez-vous que feu Monſieur de la Pépinière & moi...

VALÈRE, *à part.*

Encore!

LA COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours? cela nous mettait dans le cœur un fond de tendreſſe inépuiſable.

PASQUIN, *à la Comteſſe.*

Et ces lectures avaient d'agréables ſuites, apparemment?

LA COMTESSE.

Cela eſt cauſe que Monſieur le Comte & moi nous nous ſommes aimés juſqu'au moment de la ſéparation. Mais, qu'avez-vous, Valère? Vous ne dites mot.

VALÈRE, *à la Comteſſe.*

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'eſt plutôt ma fille que vous admirez.

ANGELIQUE.

Ne lui dites rien, Madame; il eſt de fort mauvaiſe humeur.

LA COMTESSE.

Avouez qu'Angélique a bien de l'eſprit, & qu'il eſt rare de trouver une jeune & belle perſonne qui ait autant de lecture que ma fille.

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? La lecture ne convient point à une femme, & je voudrais que la mienne fût fort ignorante.

LA COMTESSE.

Ah! ah! vous êtes bien dégoûté! aimeriez-vous mieux ces folles qui ne ſavent que ſe parer & jouer. Ce ſont-là les ſavantes qu'il vous faut, apparemment?

VALÈRE.

Je vous avoue qu'elles m'amuſent davantage que celles qui citent les auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous ſavoir la raiſon? C'eſt que les ſavantes que vous eſtimez, ſont pour les anciens; & celles qui amuſent Monſieur ſont pour les modernes. (*Appercevant Liſimon.*) Mais voici le patron. Je me retire. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

LISIMON, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

LISIMON, *à la Comteſſe.*

ON m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler.

LA COMTESSE, *à Liſimon.*

On vous a dit vrai.

LISIMON.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bientôt?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LISIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous. J'ai une affaire en tête qui ne me permet guère de penſer à celles des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours bruſque, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous. Or çà, écoutez-moi, je viens au fait?

LISIMON.

Dieu le veuille!

LA COMTESSE.

Vous ſavez que mon procès eſt en état d'être jugé.

LA COMTESSE.

Et quelle eſt la perſonne que vous épouſez ?

LISIMON, *à la Comteſſe.*

Madame, c'eſt-là mon affaire, & non pas celle des autres. A demain les deux mariages : n'y conſentez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LISIMON, *à Angélique.*

Et vous, la Belle ?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LISIMON.

Quelle réſignation ! (*à la Comteſſe.*) Oh çà, nous n'avons plus rien à nous dire ?

LA COMTESSE.

Je vous donne le bon jour. (*Elle ſort avec Angélique.*)

SCÈNE V.

LISIMON, VALÈRE.

LISIMON, *à Valère.*

COMMENT ! vous voilà encore ?

VALÈRE.

Oui, mon père, il faut que vous me permettiez...

LISIMON, *le pouſſant.*

Je vous permets de vous retirer, & tout au plus vîte.

SCÈNE VI.

LISIMON, *ſeul.*

VOILA mon mariage déclaré : il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là, c'eſt que je ne ſais ſi j'aurai le conſentement de la perſonne que je veux épouſer. Elle eſt ſous mes ordres en quelque façon ; &, au défaut de la jeuneſſe & des belles manières, j'ai pour moi le pouvoir & l'autorité. Cependant je veux gagner la ſuivante ; elle a du crédit ſur l'eſprit de ſa maîtreſſe. Bon, le haſard la conduit ici fort à propos.

SCÈNE VII.

LISIMON, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

VOICI notre bourru qui bruſque tout le monde ; mais à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bon jour, Nérine.

NÉRINE, *haut.*

Bon jour, Monſieur.

LISIMON.

Tu me parais de mauvaiſe humeur.

NÉRINE.

A peu-près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

NÉRINE.

Et vous, comment vous parlez, Monſieur.

LISIMON.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui ôſes me répondre ici comme tu fais.

NÉRINE.

C'eſt qu'il n'y a que moi qui aie du courage & de la fermeté.

LISIMON.

Nérine !

NÉRINE.

Monſieur !

LISIMON.

Ces petites manières-là ne me conviennent point.

NÉRINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LISIMON.

Tu ſais la conſidération que je témoigne à Julie, & les bontés que j'ai pour toi.

NÉRINE.

Oui. Vous venez de faire ſortir ma maitreſſe du Couvent pour la retirer chez vous. Vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds juſqu'à la tête, parce que ſa mère vient de mourir. Mais, au retour de notre oncle qui eſt aux Indes, vous ſerez bien payé de vos avances ; & vous ſavez que qui s'acquitte ne doit rien.

LISIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie ? Je veux qu'elle ait de la reconnaiſſance, & qu'elle m'en donne des témoignages.

NÉRINE.

Que faut-il pour cela ?

LISIMON.

M'aimer.

NÉRINE.

Oh ! c'eſt trop : vous demandez une choſe impoſſible.

LISIMON.

Comment, impertinente !

NÉRINE.

Mettez la main ſur la conſcience. Eſt-il poſſible d'aimer un homme bilieux & colère, qu'une vétille met en fureur, qui rompt en viſière à tout le monde, & qui querelle depuis le matin juſqu'au ſoir ? Tout ce qu'on peut faire pour votre ſervice ; c'eſt de vous craindre, & de vous haïr.

LISIMON, *à part.*

Elle a raiſon. D'ailleurs il faut filer doux, j'ai beſoin d'elle. [*Haut.*] Oh ! çà, revenons à notre affaire. La mère de Julie étant morte, tu ſais qu'elle n'a plus de parens ni d'appui, qu'un oncle qui eſt aux Indes, & qui m'a prié de la retirer chez moi juſqu'à ſon retour.

NÉRINE.

Je ſais tout cela.

LISIMON.

Mais ce que tu ne ſais pas, c'eſt que, par un vaiſſeau qui arriva dernièrement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NÉRINE.

Le bon oncle ! il ſonge à tout. Il n'eſt pas content d'avoir fait tenir cent mille écus à ſa niéce, il prétend qu'elle en jouïſſe avec un aimable aſſocié.

LISIMON.

Oh ! çà, parle ſincèrement. Julie n'a-t-elle point quelque inclination ?

NÉRINE.

Vraiment, eſt-ce qu'une fille peut vivre ſans cela ? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au couvent où était ma maitreſſe.

LISIMON.

Ces enragés-là ſe fourent par-tout.

NÉRINE.

Il s'appellait Léandre.

LISIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NÉRINE.

Dès qu'ils ſe virent, ils s'aimèrent éperdument.

LISIMON.

Tant pis.

NÉRINE.

Ils firent plus.

LISIMON.

Comment diable ! Et quoi donc ?

NÉRINE.

Ils voulurent s'épouſer ; mais, quand il fallut venir au fait, Léandre apprit que Julie n'avait point de bien, & qu'elle ne ſubſiſtait que d'une penſion que lui faiſait ſon oncle, depuis que ſa mère l'avait laiſſée à Paris, ſans dire à perſonne où elle était allée.

LISIMON.

Et le jeune homme était-il riche ?

NÉRINE.

Pour tous biens préſens & à venir, il avait un grand fond de tendreſſe & de beaux ſentimens.

LISIMON.

Belle proviſion pour le ménage!

NÉRINE.

Cela les fit réſoudre à ſe ſéparer. Léandre partit dans le deſſein de mourir, ou de revenir aſſez riche pour épouſer Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ſes nouvelles.

LISIMON.

Je m'en réjouïs. C'eſt quelque jeune fripon qui voulait l'attraper.

NÉRINE.

Il avait un valet, nommé Criſpin, qui était un aimable garçon.

LISIMON.

Il te plut?

NÉRINE.

Faut-il le demander? Une ſuivante aime toujours le valet de celui qui ſoupire pour ſa maitreſſe. C'eſt la règle.

LISIMON.

Et dis-moi. Ta maitreſſe a-t-elle toujours de l'inclination pour ce Léandre?

NÉRINE.

Miracle! C'eſt une fille conſtante. Pour moi, je n'ai

pas fait de même. Paſquin s'eſt mis ſur les rangs, & je l'ai bravement épouſé.

LISIMON.

Tu as bien fait. Ta maitreſſe n'aura pas moins de courage.

NÉRINE.

C'eſt ſelon. Quel eſt le parti que vous lui deſtinez ?

LISIMON.

Premièrement, celui que je lui deſtine, n'eſt pas un jeune homme.

NÉRINE.

Premièrement, elle n'en voudra point.

LISIMON.

Nous verrons. C'eſt un homme entre deux âges, qui eſt encore en état de la rendre heureuſe.

NÉRINE.

Ah ! Monſieur, je tremble.

LISIMON.

Qu'as-tu ?

NÉRINE.

Je crois que j'ai deviné.

LISIMON.

Et cela te fait trembler ?

NÉRINE.

Oui ; je meurs de peur que ce ne ſoit vous qui vouliez épouſer ma maitreſſe.

LISIMON.

Il eſt vrai, c'eſt moi-même.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus ſi j'étais de ſi mauvaiſe humeur. J'ai eu tout le jour un preſſentiment de ce malheur-là.

LISIMON.

Impudente! je me laſſerai...

NÉRINE.

Tenez, voici ma maîtreſſe; expliquez-vous avec elle.

SCÈNE VIII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON, *à Julie.*

OH! çà, je n'ai pas de longs diſcours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots: Je vous aime.

JULIE, *à Liſimon.*

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, ſuis je bien coiffée.

NÉRINE, *à Julie.*

A merveille.

LISIMON.

Voilà les femmes; elles ne ſont occupées que de

leurs ajuſtemens. Trève de coiffure, il s'agit d'affaire ſérieuſe.

JULIE, *à Liſimon.*

Oh ! point de ſérieux, je vous prie. Je veux me diſtraire de mes chagrins, & je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Écoutez-moi, de grâce.

JULIE, *à Nérine.*

Le deuil me va-t-il bien ?

NÉRINE.

Il vous pare tout-à-fait. Et moi, comment me trouvez vous ?

LISIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vu ſi jolie.

NÉRINE.

Cela doit être ; car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point, je ſuis ravie que votre mère ſoit défunte. La vieille folle ! vous abandonner à l'âge de dix ans, & cacher le lieu de ſa retraite ! Se marier en ſecondes noces, ſans en avertir perſonne ! S'enrichir puiſſamment avec ce ſecond mariage ; &, au lieu de vous faire part du bien qu'elle avait acquis, s'amouracher d'un jeune godeſureau, le faire en mourant ſon légataire univerſel, & vous déshériter par ſon teſtament ! Oh ! ſi le diable ne l'a pas emporté, c'eſt

qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatrièmes noces.

JULIE.

Finissons, Nérine, & ne traitons jamais cette matière.

LISIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avais proposé; cela vaudra mieux.

NÉRINE.

Écoutez, écoutez. Monsieur va vous dire de belles choses. Il veut vous marier.

JULIE, *à Lisimon.*

Me marier? Oh! vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

NÉRINE.

Point, point. Vous allez vous réjouir, sauter, danser, quand vous saurez le parti qu'on vous propose.

JULIE, *à Nérine.*

Il faudrait que ce fût l'Amour même, pour me faire oublier Léandre; encore ne sais-je s'il en viendrait à bout.

NÉRINE.

Oh! si celui qu'on vous destine est l'Amour, il faut qu'il soit le père de tous les autres.

LISIMON.

Il est bien question d'amour, ma foi, quand il s'agit de se marier. Il ne faut songer qu'à la raison.

JULIE, *à Lisimon.*

Eh ! Monsieur, si on ne songeait qu'à la raison, on se marierait jamais.

LISIMON.

Corbleu ! vous plaît-il de m'entendre ?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre proposition, afin que je me dépêche de vous refuser.

LISIMON.

Oui ! Oh bien ! puisque vous le prenez sur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que votre oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en servir que pour moi; & c'est moi, s'il vous plaît, que vous épouserez.

JULIE.

Et moi, je vous réponds, en vertu d'un pouvoir en bonne forme que la nature & la raison m'ont donné, & je vous déclare que j'aimerais mieux mourir que de vous épouser.

LISIMON.

Vous retournerez donc dès ce soir au couvent. Il n'y a point de milieu. Prenez votre parti. Serviteur.

SCÈNE IX.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

VOILA un petit amant bien poli!

JULIE.

Mais parle-t-il ſérieuſement?

NÉRINE.

Très-ſérieuſement. Il m'avait déja ſondée ſur cela. Quel parti prenez-vous?

JULIE.

Belle demande! celui de retourner au couvent. Il y a long-temps que mon oncle a mandé qu'il reviendrait bientôt. Il me tirera d'eſclavage.

NÉRINE.

Il faudrait trouver les moyens de reſter ici, & de n'épouſer point le bon-homme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paraît plaiſant; mais il eſt ſcabreux.

NÉRINE.

Quel eſt-il?

JULIE.

Dès le moment que je ſuis venue céans, jai remarqué que Valère avait de l'inclination pour moi.

NÉRINE.

Ah ! petite coquette!

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le ſuis point; mais je ſuis un peu maligne. Pour me venger de l'impertinente propoſition du père, j'ai envie de le mettre aux priſes avec ſon fils. C'eſt un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choſes demeureront ſuſpendues, & nous gagnerons du temps.

NÉRINE.

C'eſt bien dit. Il faut que je faſſe entendre à Paſquin que vous avez de l'inclination pour ſon maître.

JULIE.

Ne lui confie pas que ceci n'eſt qu'une feinte.

NÉRINE.

Je m'en garderai bien : Paſquin n'eſt pas diſcret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y réſoudre?

NÉRINE.

Voyez le grand malheur ! Il n'y a rien de ſi naturel à une femme, que de tromper ſon mari. Retournez à votre appartement. Je vais trouver Paſquin, pour le preſſer de faire agir ſon maître; & je ſuſciterai tant d'affaires au bon-homme, que je lui ferai lâcher priſe.

JULIE.

Mais, nous allons mettre ici tout en confuſion.

NÉRINE.

Tant mieux, j'aime le désordre. Rien n'eſt ſi triſte qu'une maiſon où tout eſt d'accord, & il faut un peu de tracaſſerie pour égayer le commerce & ranimer la converſation. Rentrez, Madame, & me laiſſez faire.

JULIE *ſort.*

SCÈNE X.

NÉRINE, *ſeule.*

CELA ſera plaiſant. Un bon-homme amoureux comme un fou; un fils rival de ſon père; le père brutal, le fils étourdi; une maîtreſſe qui n'aime ni l'un ni l'autre, & qui les amuſe pour gagner du temps. Que je vais me réjouir! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, & je n'ai jamais rien entrepris de ſi bon courage.

Fin du premier Acte.

VALÈRE.

Je l'en défie ; je connais ſon faible pour moi. Lorſqu'une femme s'aviſe de m'aimer, cela tient furieuſement. En tout cas, le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver, c'eſt de n'être point marié. Tant mieux, j'en ſerai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin. Car ce n'eſt que dans l'eſpoir de vous rendre moins fou, que votre père veut vous donner une femme.

VALÈRE.

Vingt femmes à la fois ne me feraient pas changer de méthode. Il n'y a rien de ſi doux, rien de ſi agréable, que de ne faire que ce que l'on veut, & de ſe moquer du qu'en dira-t-on ; & rien de ſi ſot & de ſi ennuyeux, que d'être eſclâve de ſa réputation. Vas, j'ai de bons amis qui me forment l'eſprit.

PASQUIN.

Vraiment ! ils ont fait un fort joli garçon, & vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais, ſi vous perſiſtez dans le deſſein d'épouſer Julie, je vous avertis que votre père n'eſt pas le ſeul que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALÈRE.

Qu'eſt-il.

PASQUIN.

C'eſt Madame la Comteſſe. La chronique ſcandaleuſe du pays d'Anjou nous aſſure qu'elle a eu l'hon-

neur plus de vingt fois en ſa vie, de roſſer vigoureuſement Monſieur de la Pépinière, ſon très-honoré mari.

VALÈRE.

Je ne ferai pas ſi patient que lui, & je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh! çà vous voila donc entré en lice. Tenez-vous ferme ſur vos étriers; car voici Madame la Comteſſe qui vient jouter contre vous: apparemment qu'elle ſait déja de vos nouvelles.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE, *à Valère.*

QUE faites vous là, Monſieur? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma fille? faut-il qu'elle vienne vous chercher?

VALÈRE, *à la Comteſſe.*

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver tête-à-tête avec elle.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je la quitte jamais?

VALÈRE.

Je craignais que vous ne fuſſiez en ville.

LA COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonſpect. Je ne m'étonne plus ſi ma fille ſe déſole. Je ne voulais pas appuyer ſes ſoupçons : mais je vois qu'ils ne ſont que très-bien fondés.

VALÈRE.

Comment donc, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle ; apparemment que vous avez oublié de quel ſang elle eſt née ? Merci de moi ! ſi Bertrand de la Pepinière, grand-père de ſon triſaïeul, était encore en vie, il vous apprendrait le reſpect que vous devez aux perſonnes de ſa race.

VALÈRE.

Eh, Madame ! il n'eſt point queſtion ici de généalogie ; &, s'il s'agiſſait de diſputer d'ancêtres...

PASQUIN *à la Comteſſe.*

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume qui vaut bien votre Bertrand, ſur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaiſante nobleſſe que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plupart des mariages !

PASQUIN.

Il eſt vrai que depuis l'alliage des Traitans, nous avons du côté de nos mères, moins de Guillaumes & de Bertrands, que de Champagnes & de Poitevins.

LA COMTESSE.

Et, parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de cour, vous prétendez, mes petits Meſſieurs...

VALÈRE.

Eh, palſanbleu, Madame! pour qui me prenez-vous donc? pour un Céladon? Il me ſemble qu'Angélique n'a pas lieu de ſe plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois! ce ſont deux ſiècles pour des amans comme mon maître.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet; vous vous laſſez d'être heureux, & de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

VALÈRE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerai toute ma vie, & tous les égards du monde ne me feraient pas ſoupirer malgré moi.

PASQUIN.

Quand il y aurait vingt Bertrands dans votre famille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer.

VALÈRE.

Je n'en ſais rien. Cela reviendra peut-être. Mais, pour aujourd'hui, je ne m'y ſens pas de diſpoſition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

LA COMTESSE.

Voilà un discours bien impertinent ! Vous n'épouserez donc point Angélique ?

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

LA COMTESSE, *à Pasquin.*

Cela n'empêche pas ?

PASQUIN.

Eh ! non. Est-ce l'amour qui fait les mariages ? Au contraire, on ne doit épouser que les personnes qu'on n'aime point.

LA COMTESSE.

La maxime me paraît nouvelle. Oh ! bien, dans nos familles nobles de Province, le mariage & l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux siècles, qu'ils ne se sont trouvés ensemble dans la famille de Monsieur.

LA COMTESSE.

Jour de Dieu ! quand il sera mon gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma fille ait un mari qui l'adore.

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, Madame ? S'il se présente quelqu'autre parti que moi pour Angélique, je vous conseille, en ami, de lui donner la préférence.

VALÈRE.

Eh, palsanbleu, Madame! pour qui me vous donc? pour un Céladon? Il me semble fique n'a pas lieu de se plaindre. Il y a deu mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois! ce sont deux siècles pour de comme mon maître.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet; vous vo d'être heureux, & de l'être cent fois plus que le méritez.

VALÈRE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l toute ma vie, & tous les égards du monde ne raient pas soupirer malgré moi.

PASQUIN.

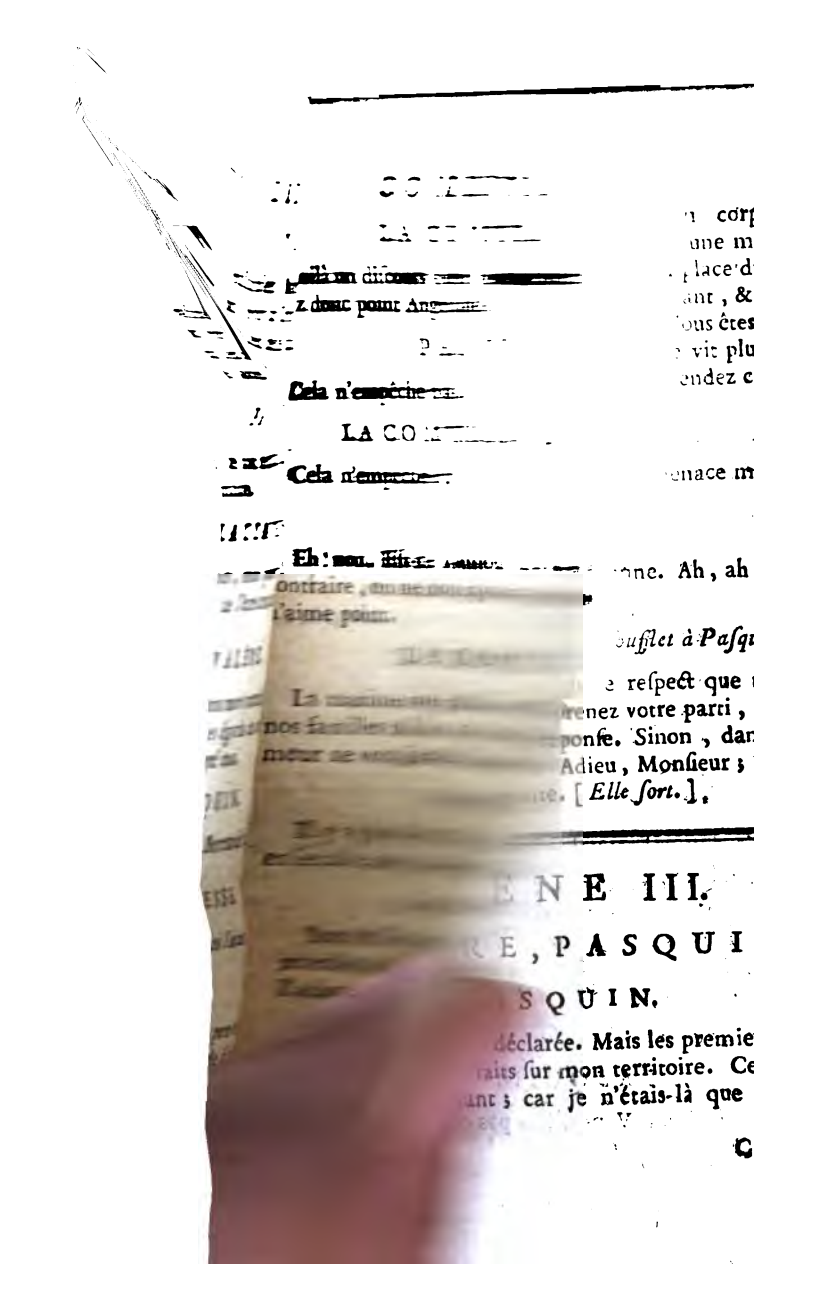
Quand il y aurait vingt Bertrands dans vo mille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer.

VALÈ

Je n'en fais rien pour aujourd'hui



PASQUIN.

Tenez, voilà le meilleur conseil qu'il donnera peut-être de sa vie.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Fort bien. C'est-à-dire, que vous manquez à votre parole quand il vous plaît. Apparemment, c'est-là encore une coutume que vous avez héritée de vos ancêtres.

PASQUIN.

N'en doutez pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre! Pour moi, je suivrai la coutume des miens en pareille occasion.

VALERE.

Quelle est elle?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une fille de ma race, & que la chose a fait du bruit dans le monde, nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant nous ne prenons point les gens à la gorge. Nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire, s'ils sont assez hardis pour retirer leur parole. Nous observons seulement une petite formalité.

PASQUIN.

Une petite formalité?

LA COMTESSE.

Oui. Si la fille qui reçoit un affront a son père vivant,

vivant, il passe son épée au travers du corps de celui qui veut se dégager. S'il ne reste qu'une mère à la fille, son plus proche parent prend la place du défunt ; il va trouver Monsieur l'inconstant, & il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet. Vous êtes l'inconstant, Monsieur de la Pépinière ne vit plus, le cousin d'Angélique est céans ; vous entendez ce que cela veut dire.

VALÈRE.

Dieu me damne ! Madame, votre menace me fait rire.

PASQUIN.

Et moi aussi. Je la trouve bouffonne. Ah, ah, ah, ah.

LA COMTESSE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Tiens, maraud, apprends le respect que tu me dois. [*A Valère.*] Vous, prenez votre parti, & que je sache au plutôt votre réponse. Sinon, dans une heure vous serez expédié. Adieu, Monsieur ; je suis votre très-humble servante. [*Elle sort.*],

SCÈNE III.

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOILA la guerre déclarée. Mais les premiers actes d'hostilité ont été faits sur mon territoire. Cela n'est pas juste, pourtant ; car je n'étais-là que comme auxiliaire.

VALÈRE.

Elle eſt vive, au moins !

PASQUIN.

Parbleu ! je le ſens bien. Mais je ſerais conſolé de ma diſgrâce, ſi elle vous avait un peu houſpillé.

VALÈRE.

A dire vrai, je n'ai pas été ſans appréhenſion.

PASQUIN.

Voilà un caractère de femme bien ſingulier !

VALÈRE.

J'avoue que ſa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur auſſi, je gage ?

VALÈRE.

Oh ! pour celui-là, non. C'eſt l'aſſaut qu'il faut que je livre à mon père.

PASQUIN.

Il va faire le démon, quand il ſaura que vous rompez avec Angélique, & que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela ? Ma foi, l'action ſera périlleuſe.

VALÈRE.

Si tu voulais, Paſquin, eſſuyer la premiere bordée.

PASQUIN.

Belle propoſition ! Vous n'êtes pas content du ſuc-

flet que j'ai reçu de la Comteſſe. Vous voulez attaquer votre père à l'abri de mes épaules, & que j'aille devant vous, comme un enfant perdu. Ah! le voici lui-même.

VALÈRE.

Je me retire, & je reviendrai quand il aura jeté ſon feu.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, PASQUIN.

LISIMON, *à Valère.*

AH! c'eſt vous que je cherche, Monſieur. Demeurez.

PASQUIN, *à Liſimon.*

M'en-irai-je, Monſieur?

LISIMON, *à Paſquin.*

Non, coquin.

PASQUIN, *à part.*

Où me ſuis-je fourré?

VALÈRE.

Que ſouhaitez-vous, mon père?

LISIMON, *à Valère.*

Je viens d'apprendre de jolies choſes. C'eſt donc ainſi que vous avez profité de l'éducation que je vous

ai donnée ? Il faudra qu'incessamment votre conduite me fasse rougir ? Vas, malheureux, je ne te reconnais plus pour mon fils.

PASQUIN, *à part.*

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALÈRE.

Pour moi, mon père, je vous reconnais toujours.

PASQUIN, *bas à Valère.*

Brave ! allons, animez vous. Ne vous défaites point.

LISIMON, *à Pasquin.*

Que lui dis-tu ?

PASQUIN, *à Lisimon.*

Je lui dis qu'il a grand tort.

LISIMON.

Passe de ce côté-ci. [*A Valère.*] C'est donc pour me déshonorer que vous manquez à votre parole, & que vous faussez vos sermens ?

VALÈRE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle ! car je vois que c'est la Comtesse qui vous a parlé.

LISIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi indigne que le vôtre ? Corbleu ! de mon temps, un homme qui aurait fait ce que vous faites, aurait été obligé de se cacher pour toujours.

PASQUIN.

La mode a bien changé.

VALÈRE.

Assurément.

LISIMON.

Un mot, Monsieur Pasquin.

PASQUIN, *reculant, au-lieu d'approcher.*

Monsieur.

LISIMON, *le saisissant.*

Approchez, vous dis-je. Ah! vraiment, Monsieur, je suis bien-aise que vous approuviez la conduite de mon fils, & que ses raisons soient honorées de vos suffrages. Je m'en étais douté. Cela mérite récompense, vous serez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monsieur, je ne suis pas intéressé. J'aime mieux me retirer que de vous causer de la dépense.

LISIMON.

Je puis faire celle-ci sans m'incommoder; & vingt coups d'étrivières que je vais vous faire donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valère, appellez mes gens.

PASQUIN, *à Valère.*

N'en faites rien.

LISIMON *à Valère.*

M'obéirez-vous?

VALÈRE.

Comment donc ! J'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'eſt coupable auprès de vous, que parce qu'il ſoutient mes intérêts ?

LISIMON.

C'eſt pour cela qu'il mérite d'être aſſommé. Je vois bien que c'eſt ce coquin qui vous gâte.

PASQUIN, *à Liſimon.*

Moi, Monſieur ? Vous me l'avez remis tout gâté, & je vous le rends tel que je l'ai reçu.

LISIMON, *à Paſquin.*

Je crois que tu plaiſantes ?

PASQUIN.

Dieu m'en garde. Je ne plaiſante plus depuis que que je ſuis marié. Mais, morbleu ! je ſuis las d'être la victime des folies d'autrui ; &, ſi vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cauſe des mauvais procédés de Monſieur votre fils.

VALÈRE, *à part.*

Ah, le ſcélérat ! [*Haut.*] Que vas-tu dire ?

PASQUIN, *haut.*

Toutes vos ſottiſes. [*Bas.*] Laiſſez-moi faire.

VALÈRE, *à part.*

Que lui va-t-il conter

LISIMON.

Voyons, Monsieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaires ?

PASQUIN.

Premièrement, je lui dis tous les jours : « Prenez » garde à ce que vous faites ; vous allez mettre Mon» sieur votre père au désespoir. — Bon ! me répond» il, je serais bien sot de me contraindre. Mon père » était plus fou que moi dans sa jeunesse. Des égril» lards de son temps m'ont conté ses fredaines. Il » faut bien qu'il me passe tout ce que je fais, puisque » je lui pardonne tout ce ce qu'il a fait.

LISIMON, *à Valère.*

Vous avez dit cela ?

VALÈRE.

Moi ? Si je sais...

PASQUIN.

Ce n'est rien que ceci. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre.

VALÈRE, *bas.*

Le bourreau ! [*Haut.*] Monsieur ne l'écoutez pas.

PASQUIN, *à Valère.*

Vous êtes bien hardi, de m'interrompre devant votre père. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractère.

VALÈRE, *bas.*

Quelle trahison ! [*Haut.*] Mon père, je vais appeller vos gens.

PASQUIN.

Demandez-lui le reste, il vous le dira mieux que moi.

LISIMON, *à Valère.*

Voulez-vous prendre la parole ?

PASQUIN, *faisant des signes à Valère.*

Parlez, Monsieur, parlez.

VALÈRE.

Oh, parbleu ! parle toi-même. (*A part.*) Je commence à démêler son adresse. Le tour est bon.

LISIMON, *à Pasquin.*

Il n'est est pas demeuré-là, sans doute?

PASQUIN, *à Lisimon.*

Oh ! vraiment non : mais je l'ai bien chapitré ; &, malgré quelque coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous même : car tel que vous me voyez, Monsieur, j'étais né pour être père, & pour avoir des enfans libertins à morigéner. Que je les aurais écrivés !

VALÈRE, *à part.*

Le maître fourbe que voilà !

LISIMON.

Mais enfin, qu'a-t-il donc ajouté sur ce mariage ?

PASQUIN.

Rien ; mais j'ai deviné le motif qui l'anime si vivement.

différence qu'il y avait entre vous deux, c'est qu'il laissait bonnement éclater ses folies, & que, vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de sagesse & de gravité.

LISIMON, *à Valère.*

Comment, insolent!...

VALÈRE.

Quoi! vous croyez que j'ai pu?...

LISIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, Monsieur le coquin. (*A Pasquin.*) Mais sachons un peu en quoi il fait consister mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'est. « Mon père n'a-t-il point de » honte.... (Ce sont ces propres termes, que je vous rapporte en fidele historien) « de me reprocher de » petites saillies de jeunesse, lui que je vois sur le » point de se déshonorer par un mariage qui va le » tourner en ridicule, & désabuser tout le monde de » l'opinion que l'on avait de sa prudence? Il y a dix » ans qu'il est veuf. Il n'y a pas six mois qu'il pleurait » encore ma mère; & qu'il nous disait, d'un ton » plein d'emphase, si jamais je suis assez fot pour » prendre une seconde femme, je vous permets de » dire que la tête m'a tourné. » Est-il possible que vous ayez dit celà, Monsieur?

LISIMON.

Ce ne sont pas-là tes affaires; poursuis seulement.

PASQUIN, *bas à Valère.*

Taisez-vous, étourdi.

LISIMON.

Que te dit-il ?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite proposition de sa part.

LISIMON.

Quelle est elle ?

PASQUIN.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous cède Angélique, à condition que vous lui cèderez Julie.

LISIMON.

Ah ! je vous entends ; Messieurs les fripons : vous êtes tous deux d'intelligence.

VALÈRE.

Hé bien ! oui, mon père, nous sommes d'accord l'un & l'autre ; & j'ai voulu, par respect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'osais vous déclarer.

LISIMON, *à Valère.*

Oh, parbleu ! vous irez à Saint Lazare. (*A Pasquin.*) Et toi, coquin... où vas-tu ?

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Je m'en vais retenir sa chambre.

LISIMON.

Quel eſt-il ?

VALÈRE, *à part.*

Il vient au fait. Je tremble.

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il eſt amoureux de Julie.

LISIMON.

De Julie ? (*à Valère.*) Quoi ! pendard, fripon que vous êtes ! . . .

PASQUIN.

Oh ! doucement, s'il vous plaît ; s'il aime Julie, c'eſt un peu votre faute.

LISIMON.

Comment ?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air provinciale ; cela lui a paru de même ; qu'elle a les manières précieuſes & affectées ; il lui trouve ces défauts. Julie vous paraît toute charmante ; ſes attraits frappent ſes yeux : ſans ceſſe vous louez ſon enjouement, ſa vivacité ; il ne parle que de ſon eſprit agréable, & de ſa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur ; il perce auſſi-tôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouſer ; il la demande en mariage : & vous voyez bien que, s'il fait un ſottiſe, ce n'eſt que parce qu'il vous imite de trop près.

VALÈRE, *bas à Pasquin, lui ſerrant la main.*

Que ne te dois-je point, mon cher Pasquin ?

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monsieur, tant que vous parlerez de lui en ces termes. Vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse, & jamais un galant-homme comme vous êtes...

LISIMON.

A l'autre avec son phébus! Ventrebleu! je vous dis...

ANGÉLIQUE.

Ah! quel emportement! quelle fureur! En vérité, cela ne vous sied point. Un père de famille doit mesurer ses discours, & conserver toujours son caractère.

LISIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher si mal-à-propos. Voulez-vous m'écouter, ou non?

ANGÉLIQUE.

Oui, pourvu que vous parliez de Monsieur en termes honnêtes.

LISIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

ANGÉLIQUE.

C'est encore pis.

VALÈRE, à *Angélique.*

Voici le fait en deux mots. Mon père veut épouser Julie. Dois je souffrir cela! Qu'en dites-vous, Mademoiselle?

VALÈRE.

Parsanbleu ! nous verrons si vous épouserez Julie.

LISIMON, *à Valère.*

Attends, impudent ! attends que je t'assomme.

SCÈNE V.

LISIMON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel ! que vois-je ?

LISIMON.

Apprenez, Mademoiselle, apprenez que mon coquin de fils...

ANGÉLIQUE.

Ah ! Monsieur, je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

LISIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet insolent...

ANGÉLIQUE.

Vous m'offensez, en lui donnant de pareilles épithètes.

LISIMON.

Si vous saviez à quel point d'effronterie...

VALÈRE.

Moi, mon père ! avec votre permission, je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le savais bien.

LISIMON.

Tu ne l'as pas dit, scélérat !

VALÈRE.

J'ai dit que, puisque vous étiez dans le dessein de vous remarier, je croyais que Mademoiselle vous conviendrait mieux que Julie.

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Moi ! je conviens à Monsieur !

VALÈRE, *à Angélique.*

Oui. Vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut....

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Cela suffit, je t'entends. (*A Lisimon.*) Je vois bien que ce que l'on m'a dit, Monsieur, n'est que trop véritable. Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime ; mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidelle. Je le dégage de ses sermens ; & je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

ANGÉLIQUE.

Julie ! En vérité, Monsieur, je vous croyais plus sage : Il faut que je vous dise, en qualité de votre très-humble servante, que voilà une éclipse totale de bon-sens & de raison.

LISIMON.

Et il faut que je vous réponde, en qualité de votre très humble serviteur, que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage ! pour un de ses amis, apparemment.

LISIMON.

Pour lui-même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort. Je ne le crois pas capable de manquer à sa foi.

LISIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien.

LISIMON.

Oh, je brûle que vif ! [*à Valère.*] Parlez, n'est-il pas vrai que vous n'aimez plus Mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, & que vous voulez l'épouser ?

pour peu que vous daigniez ſeconder le deſir qu'elle a de me rendre heureux, elle conſentira volontiers à m'épouſer.

LISIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, & vous verrez que vous n'êtes qu'un ſot.

SCÈNE VII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE, VALÈRE.

LISIMON, *à Julie.*

VOus venez à propos, Mademoiſelle.

JULIE.

Qu'avez vous, Meſſieurs, vous me paraiſſez agités l'un & l'autre ?

LISIMON.

Le moyen d'être tranquile dans une maiſon où vous êtes ! Une jolie femme met le déſordre par-tout. Vous êtes cauſe que mon fils me manque de reſpect.

VALÈRE.

Si j'ai pu vous offenſer, mon père, la cauſe en eſt trop belle, pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE, *bas à Nérine.*

Ils ſont brouillés, Nérine ; nous gagnerons du temps.

LISIMON.

Vous savez que je suis dans le dessein de vous épouser, & que je vous ai proposé cette affaire.

JULIE, *à Lisimon.*

Oui, Monsieur, vous m'avez fait beaucoup d'honneur, & fort peu de plaisir.

VALÈRE, *à part.*

Bien répondu.

LISIMON.

Vous pourriez, ce me semble, parler plus honnêtement.

NÉRINE, *à Lisimon.*

Voulez-vous que Mademoiselle vous dise qu'elle vous aime? Cela serait obligeant; mais cela ne serait pas véritable.

LISIMON, *à Nérine.*

De quoi te mêles-tu? C'est toi qui lui inspires l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh non! Monsieur; cela m'est venu tout naturellement.

VALÈRE, *à part.*

Fort bien.

NÉRINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce discours. Mademoiselle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir son cœur & sa main, plus vous lui paraîtrez ridicule

& désagréable ; que si vous la forcez à vous épouser, d'une très-honnête fille, vous en ferez une très-malhonnête femme. Est-ce moi qui lui inspire tout cela?

LISIMON.

Et qui donc?

NÉRINE.

C'est la nature. Mademoiselle jette les yeux sur vous & sur Monsieur votre fils : elle voit que vous avez l'air d'un père de famille, que Monsieur a l'air d'un homme qui doit songer à le devenir ; que votre temps est passé, qu'il entre dans le sien; qu'elle ne peut avoir que de tristes momens avec vous, Monsieur peut lui en faire passer de fort agéables. Est-ce moi qui lui fais sentir tout cela?

LISIMON.

La coquine va dire encore que c'est la nature.

NÉRINE.

Elle-même : quand elle parle, il faut obéir! Oh! elle a de grandes influences sur les filles de son âge. Je sais ce que c'est, j'y ai passé.

LISIMON, *à Julie.*

Mais si je crois tout ce que l'on me dit, Mademoiselle, mon fils ne m'a point imposé du tout, & vous êtes assez folle pour l'aimer.

JULIE.

Je ne dis pas cela. Mais si les grands biens que je dois avoir de mon oncle, vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien ! tenez c'eſt encore la nature qui parle. Direz-vous qu'elle a tort ?

LISIMON.

Oui ! Oh, palſembleu ! Mademoiſelle, je ſais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, & de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'impoſer ?

LISIMON.

Elle ſera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la femme de ce gentilhomme-là, [*montrant Valère.*] & à l'épouſer dès demain. C'eſt à lui que votre oncle vous deſtinait, ſi je le jugeais à propos.

JULIE, *bas à Nérine.*

Ah ! me voilà perdue.

VALÈRE.

Je triomphe !

NÉRINE.

Bon ! ne voyez-vous pas que Monſieur ſe moque de nous ?

JULIE, *haut.*

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas homme à me témoigner tant de complaiſance.

LISIMON.

Cela eſt très-ſérieux. Je vous devine mieux que

vous ne penſez : vous voulez gagner du temps, en nous amuſant l'un & l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma femme, ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bon jour. (*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

JULIE, VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE, *à Julie.*

POUR le coup, me voilà sûr de vous épouſer ; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon père & moi. Je ne l'aurais jamais ſoupçonné d'être ſi raiſonnable.

JULIE, *bas à Nérine.*

Ah, Nérine ! dans quel embarras me ſuis-je jetée moi-même ?

NÉRINE, *bas à Julie.*

Ma foi, Mademoiſelle, puiſque la faute eſt faite, il faut la boire de bonne grâce.

JULIE.

Je ſuis, par mon imprudence, dans la néceſſité d'épouſer Valère, ou...

NÉRINE.

Voyez le grand malheur ! Je voudrais bien être dans cette néceſſité-là, moi.

JULIE.

Je n'en ferai rien cependant.

VALÈRE.

Vous consultez long-temps ensemble ? Parbleu ! ce serait quelque chose de nouveau, de voir une personne de votre âge mettre en comparaison le père avec le fils : Je vous crois trop délicate & trop sensée pour me faire une pareille injure.

JULIE, *à Valère.*

Eh bien ! Monsieur, je vous épouserai, si vous portez la Comtesse & Angélique à vous rendre votre parole, & à venir me dire elles-mêmes qu'elles consentent à notre mariage ; sans cela, n'espérez rien. J'aime mieux souffrir toutes sortes de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, & qui a d'autres engagemens. Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Morbleu ! je n'en veux pas avoir le démenti. Je l'épouserai, pour la faire enrager, aussi-bien que mon père. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point ?

NÉRINE.

C'est qu'elle en aime un autre.

VALÈRE.

Qui eſt-il ?

NÉRINE.

Je vous ferai ſon portrait en deux mots : c'eſt le plus joli homme du monde.

VALÈRE.

Ne ſais-tu point où il eſt ?

NÉRINE.

Et non, de par tous les diantres ! Nous ne ſavons ce qu'il eſt devenu. Le ſcélérat ! Nous abandonner de la ſorte ! Mais cela doit-il m'étonner ? tous les jolis hommes ſont des fripons.

VALÈRE.

Oh ! çà, ma chere Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts & que tu engages ta maîtreſſe à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique & de ſa mère, qu'elles conſentent à notre mariage.

NÉRINE.

Julie ne fera rien ſans cela ; d'ailleurs, je ſuis dans les intérêts de ſon amant, moi qui vous parle.

SCENE X.

SCÈNE X.

PASQUIN, *dans le fond*; VALÈRE, NÉRINE.

VALÉRE, *donnant une bourſe à Nérine.*

TIENS, Nérine, prends ces trente piſtoles, & ne me refuſe point la faveur que je te demande.

NÉRINE.

Monſieur, vous me faites rougir; mais vous m'ébranlez terriblement.

VALÈRE.

Si cela ne ſuffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien, que tu ſeras au comble de tes vœux. [*Il l'embraſſe.*] Allons, ma chère enfant, il faut ſe rendre.

PASQUIN, *ſe mettant entre deux.*

Ah! je vous y attrappe, Monſieur mon maître!

NÉRINE, *à Paſquin.*

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double ſcélérate? Je ne ſais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas ſur le point de vous rendre, & je n'ai pas entendu les articles de la capitulation? Ah, coquine! défendre ſi mal une place où réſide mon honneur?

SCENE XI.

PASQUIN *seul.*

ET moi, je m'en vais les ſuivre tout doucement; pour voir s'ils ne me dreſſent point quelqu'embuſcade.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

JE vous ſoutiens que j'ai raiſon, & que vous ne ſauriez mieux faire que de ſuivre mes conſeils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Perſonne ne me parlait plus vivement que toi contre Valère, & tu veux préſentement que je l'épouſe.

NÉRINE.

C'eſt que je ſuis laſſe de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidelle. Il n'y a rien de plus triſte que l'état d'une fille : vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, & il y en a plus de ſix que vous enragez de l'être. De vingt-cinq à trente, l'intervalle eſt court ; inſenſiblement une fille arrivé à quarante : la ſolitude où elle commence à ſe trouver alors, lui fait connaître que le temps paſſé ne revient plus ; elle enrage de n'en avoir pas profité. Tout l'avertit qu'elle eſt dans ſon automne : triſte automne qui ne porte point de fruits, & la menace d'un hiver prochain qui n'en produira jamais.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue ſi éloquente ; & l'exhortation que tu viens de me faire, eſt une oraiſon dans toutes les formes.

NÉRINE.

Prenez garde que ce ne ſoit l'oraiſon funèbre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, & je ſens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps ; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvue, que d'épouſer un homme que je n'aime pas.

NÉRINE.

Ah ! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que d'être fille toute ſa vie !

JULIE.

Le grand malheur ! Ne ſemble-t-il pas qu'un mari ſoit quelque choſe de bien précieux ? Je ſais ce qui ſe paſſe dans le monde. Qu'eſt-ce qu'un mari ? C'eſt un homme qui vous a aimée, tout au plus, lorſque vous n'étiez pas ſous ſes loix, & qui vous honore de ſon indifférence du moment que vous y êtes. Si, par un miracle qui ne ſe voit guère, il vous aime encore après le mariage, c'eſt le cenſeur de tous vos diſcours, c'eſt le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaiſir de ſe marier pour être mépriſée, ou pour eſſuyer d'éternelles perſécutions !

NÉRINE.

Fort bien. Vous déclamez contre le mariage, & vous voudriez en courir les riſques avec Léandre.

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, & qu'il faut qu'une fille se marie. D'ailleurs, je suis fortement persuadée que j'aurais moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

NÉRINE.

Mort de ma vie! ne vous y fiez pas; il n'y a qu'une âme pour tous les maris. Mais supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur. Léandre ne revient point; selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimères, vous mourrez fille; c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien! je mourrai ma maitresse.

NÉRINE.

Cependant vous avez donné votre parole à Valère.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connais, elle ne le donnera jamais; & Léandre aura le temps d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NÉRINE.

Le faux-fuyant est admirable; mais Dieu sait si Lisimon l'approuvera. Il fulminera contre vous. Le voici. Vous allez voir beau jeu.

SCÈNE II.

LISIMON, JULIE, NÉRINE,

LISIMON, *à Julie.*

JE viens vous remercier, Mademoiſelle.

NÉRINE, *à part.*

Oh, oh! le voilà bien radouci!

JULIE, *à Liſimon.*

Et de quoi, s'il vous plaît?

LISIMON.

De ce que vous ne voulez point épouſer mon fils, qu'il n'ait le conſentement de la Comteſſe. Cela me conſole du mépris que vous avez pour moi; car je ſais que la Comteſſe ſe croirait déshonorée, ſi Valère n'épouſait pas ſa fille; &, quelques ſujets qu'elle ait de ſe plaindre de lui, elle ne ſortira point d'ici qu'il ne ſoit ſon gendre. Au fond, elle a quelque raiſon; car l'affaire a éclaté dans le monde, & toute ſa Province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela, je conclus que vous ſerez charmé que je n'épouſe point Monſieur votre fils.

LISIMON.

Vous n'en devez pas douter; & c'eſt vous qui, en feignant de le ſouhaiter, m'avez mis dans la néceſ-

sité d'y consentir par dépit. L'obstacle que vous avez fait naître fort à propos, nous tirera d'affaire vous & moi. Voici la Comtesse qui vient se plaindre, sans doute, de ce que je donne les mains aux desseins que mon fils a sur vous. Plus elle fera de bruit & d'éclat, plus j'aurai de raisons pour me dédire, & pour obliger Valère à retourner du côté d'Angélique.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGÉLIQUE, LISIMON, NÉRINE.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

VENEZ, ma fille; il faut faire voir à ces gens-là qui nous sommes.

ANGÉLIQUE, *à la Comtesse.*

Faites-leur bien entendre....

LA COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. (*A Nérine.*) Que faites-vous-là, ma mie? Sortez, s'il vous plaît, & tout au plus vîte.

JULIE, *à la Comtesse.*

Et de quel droit la chassez-vous, Madame?

LA COMTESSE, *à Julie.*

De quel droit, ma petite mignonne? Par le droit

qu'ont les femmes de ma condition de commander par-tout où elles ſont.

LISIMON, *à la Comteſſe.*

Madame, vous êtes dans ma maiſon. Je prétends que Nérine demeure ici. Qu'avez-vous à dire à cela ?

LA COMTESSE, *à Liſimon.*

Rien, ſinon que vous êtes un pauvre homme, & que vous vous laiſſez mener comme un oiſon.

ANGÉLIQUE.

De grâce, ne vous emportez point, & venez au fait.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

J'y viens, ma fille; mais vous êtes une ſotte, une imbécille.

JULIE.

Ah, Madame! pouvez-vous traiter de la ſorte une fille auſſi aimable ?

LA COMTESSE, *à Julie.*

Ce ne ſont pas-là vos affaires. Si elle vous reſſemblait, je lui tordrais le cou.

JULIE.

Comment donc, Madame! prenez garde à ce que vous dites.

LISIMON.

Madame la Comteſſe, je perdrai patience, à la fin.

LA COMTESSE, *à Lisimon.*

Perdez là, Monsieur, perdez-là ; c'est ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Est-ce que je ne me modère pas ? J'admire mon sang-froid. Si je faisais mon devoir, je mettrais ici tout sens-dessus-dessous. Mais vous le voulez, ma fille ; il faut être sage & prudente. Je n'ai de volontés que les vôtres. (*Elle pleure.*) Je vous aime trop ; c'est mon désespoir !

LISIMON.

Aurez vous bientôt fini votre préambule ? De quoi s'agit il ?

LA COMTESSE, *à Lisimon.*

De vous taire & de m'écouter. J'ai souffert vos brusqueries pour l'amour de ma fille, & de mon procès. Il faut que vous souffriez les miennes à votre tour. Vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre fils, & de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux ?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, & vous me ferez raison de ces discours offensans.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Comment ! une personne comme vous, moitié

noble, moitié bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une femme de ma qualité ; à moi, qui sors d'une race plus ancienne que notre province! Allez, ma mie, apprenez à vous connaître.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Madame, vous me désespérez.

LISIMON.

Oh! çà, finissons, s'il vous plaît. Ce n'est point à Mademoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils. Bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouserait point qu'il n'eût votre consentement & celui d'Angélique. Ce n'est que sur ce pied-là que j'ai donné le mien. Ainsi vous êtes toujours la maîtresse, & les choses ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE, *à Lisimon.*

Oh! vraiment, non, je ne suis pas la maîtresse. Si je l'étais, je ferais beau bruit! Mais voilà ma fille qui me gouverne ; car chacun est gouverné dans ce monde. Elle tient de son père, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de consentir que Valère épouse Mademoiselle ; mais il aura affaire à moi, & je prétends qu'il l'épouse mort ou vif.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par lâcheté, Madame, que je permets à Valère de me trahir. Il a jeté les yeux sur une autre : il n'est plus digne de moi.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Mais vraiment, ma fille, je crois que tu as raison. Oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGÉLIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

LA COMTESSE.

Je l'avais oublié.

ANGÉLIQUE.

Finissons honnêtement, & nous retirons au plus vîte.

LA COMTESSE.

Honnêtement, c'est bien dit. (*A Lisimon.*) Monsieur, votre fils est un fat : il est tout fait pour Mademoiselle, vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y opposons point, & nous n'en voulons plus. Aussi bien, je viens d'apprendre que mon procès est gagné. (*A sa fille.*) Allons, Mademoiselle, retirons-nous ; & gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

SCÈNE IV.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

VOILA toutes mes mesures déconcertées.

JULIE, *à Lisimon.*

Je suis au désespoir ! Je souffrais patiemment toutes ses injures, dans l'espérance qu'elles se termineraient par une sommation en bonne forme de lui restituer

votre fils ; mais le présent qu'elle s'est résolue de m'en faire, me jette dans le dernier embarras.

LISIMON, *à Julie.*

Je ne suis pas moins embarrassé que vous. J'ai eu la fausse finesse de donner ma parole à mon fils, persuadé que la Comtesse ne vous le céderait jamais ; si je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant de sottises & d'extravagances, que je serai obligé de le déshériter. Un éclat de la sorte achevera de le perdre dans le monde ; &, quoiqu'il ne mérite plus ma tendresse, je ne laisserai pas d'en être affligé. Oh ! çà, ma chère Julie, je triomphe de la faiblesse que j'avais pour vous, dans l'espérance de prévenir la perte de mon fils. Daignez me seconder, je vous en conjure. Consentez à l'épouser ; je suis sûr que vos charmes, votre bon esprit, votre vertu, le retireront de tous ses égaremens.

NÉRINE.

Allons, Mademoiselle, il faut vous rendre de bonne grâce. Je vous seconderai, laissez-moi faire ; & je vous donnerai de si bons avis, quand vous l'aurez épousé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpisse. Ce ne sera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura rédmit ; en tout cas, nous serons deux ; & il sera bien diable, s'il l'est plus que nous.

JULIE, *à Nérine.*

Tu te trompes, & tu veux me tromper moi-même. Je ne puis envisager qu'avec frayeur les suites d'une pareille union. (*A Lisimon.*) Cependant, pour vous

marquer ma reconnaiſſance, Monſieur, je ferai mon poſſible afin de m'y réſoudre. Mais je vous demande encore quelque temps, & je vous prie de me laiſſer ici pour rêver à cette affaire.

LISIMON.

Volontiers: mais j'attendrai votre réponſe avec impatience. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

EH bien, Mademoiſelle?

JULIE.

Eh bien, Nerine?

NÉRINE.

Serez-vous ſage à la fin?

JULIE.

Si je l'étais moins, je ſuivrais tes conſeils! Quoi! tu veux que j'épouſe un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconſtant par habitude, débauché par tempérament? Un fou rempli d'imperfections & de vices; & qui, bien loin de faire ſes efforts pour les cacher, a la ſotte vanité de s'en glorifier, & de vouloir même qu'on les croye plus grands qu'ils ne ſont?

NÉRINE.

Ce sont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la plupart des femmes.

JULIE.

Ah, Léandre! est-il donc possible que vous m'abandonniez! C'est vous qui avez causé ma première passion; elle est plus forte que jamais, malgré votre absence; & vous me mettez dans la nécessité d'y renoncer.

NÉRINE.

Comment! vous donnez aussi dans le phébus? Eh, mort de ma vie! laissez-là votre Léandre: il est mort ou infidelle. Mais, que vois-je?

JULIE.

Qu'as tu donc?

NÉRINE.

Madame, c'est Crispin!

JULIE.

Le valet de Léandre?

NÉRINE.

Justement. Soutenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O Ciel! je ne sais si je dois m'affliger ou me réjouir.

SCÈNE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

HOLA, hoi laquais, valets, ſervances! Quelle diable de maiſon eſt ceci! je n'y vois perſonne, & je crois que je la viſiterais du haut en bas, ſans trouver à qui m'adreſſer. Mais voici deux femelles,... Eh! parbleu, c'eſt Julie! J'apperçois auſſi ma chère Nérine. Qu'avez-vous donc, mes adorables? Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un homme de ma ſorte? Et ſongez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir?

JULIE, *à Criſpin.*

C'eſt ton arrivée qui nous rend immobiles. Je ſuis ſi ſaiſie, que je ne puis dire un mot.

NÉRINE, *à Criſpin.*

Ouf! ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler! Voilà un prodigieux ſaiſiſſement. Eſt-ce la joie, ou la douleur de me voir, qui vous coupe la parole?

JULIE.

Où eſt ton maître? Que fait-il? Se porte-t-il bien? M'aime-t-il toujours? Parle donc.

CRISPIN, *à Julie.*

Je n'ai pas la force de répondre. Il faut que j'embraſſe Nérine, & puis je parlerai comme un livre. (*A Nérine.*) Allons, mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras votre futur époux.

NÉRINE.

Ah! mon pauvre Criſpin, que je ſuis aiſe de te revoir! Mais.....

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN, *à Julie.*

Cela eſt juſte; mais je voudrais ſavoir pourquoi Nérine....

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout-à l'heure. Je vous dirai donc.... Attendez, il faut que j'embraſſe encore Nérine.

JULIE, *retenant Criſpin.*

Je me fâcherai à la fin. Où eſt ton maître?

CRISPIN.

A Paris. Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris! Quel comble de joie! Que fait-il? D'où vient qu'il n'eſt pas ici?

CRISPIN.

Mademoiselle, il se fait habilliler, pour paraître plus décemment devant vous. Pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, & qui mourais d'envie de voir cette friponne-là, je suis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaisir. Voilà vingt pistoles que je te donne pour ta bien-venue.

CRISPIN.

Grand-merci. [*A Nérine.*] Garde cela, mon enfant, pour ton habit de noces.

NÉRINE, *prend l'argent en pleurant.*

Ah, ah!

CRISPIN, *à Nérine.*

Quelle diable de note! Tu me reçois froidement, & mon argent te fait pleurer!

JULIE.

Léandre se porte-t-il bien?

CRISPIN, *à Julie.*

Il crève de santé. Vous l'allez voir tout-à-l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ses nouvelles depuis si long-temps?

CRISPIN.

Il avait juré que vous n'entendriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en état de vous épouser.

JULIE.

Ah ! tu me rends la vie. Qu'a-t-il fait pendant son absence ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pu pour faire fortune. Vous savez que nous n'étions partis que dans ce dessein-là ; lui, pour vous mériter, Mademoiselle ; & moi, pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réussi ?

CRISPIN.

Vous l'allez apprendre, Madame. Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fûmes sortis de Paris.... Nous fûmes tout étonnés de n'y être plus.

NÉRINE.

Cela est admirable !

CRISPIN, *à Nérine.*

La parole te revient donc pour te moquer de moi ?

NÉRINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN, *à Julie, & à Nérine.*

Me voilà parti. De Paris, nous allâmes droit à

Rouen. Tètebleu ! qu'il y a de Normands dans cette ville-là !

NÉRINE.

Vas ; vas, il n'y en a guère moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, que nous ne sûmes de quel bois faire flèche.

JULIE.

Comment ! ton maître avait cent pistoles.

CRISPIN.

Il vrai ; mais à peine fut-il débotté, qu'impatient de gagner une grosse somme, chemin faisant, il alla risquer la sienne sur deux ou trois carres. Il fut sec en moins de temps que je ne vous en parle.

JULIE.

Et que fites-vous donc dans une pareille extrémité ?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeâmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeâtes vos chevaux ?

NÉRINE.

Quel appétit !

CRISPIN.

Je veux dire que nous fûmes obligés de les vendre pour souper. Après cela, vous jugez bien que nous

CRISPIN.

Oui, sur mes crochets.

NÉRINE.

C'est-à-dire, aux dépens de ta caisse à toi?

CRISPIN.

Justement. Nous volâmes à Bourdeaux pour chercher notre homme; il était de cette ville-là: nous crûmes l'y trouver, mais il n'y était point. Mon maître, pour se venger, du moins en le déshonorant, publia le tour qu'il nous avait joué. Un égrefin, parent de l'associé, voulut prendre son parti, & chercha querelle à Léandre. Léandre était de mauvaise humeur; il régala le parent d'un soufflet. Le parent mit l'épée à la main; il paya pour notre associé.

JULIE.

Comment donc?

CRISPIN.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde, pour avoir si son parent ne s'y était point caché.

JULIE.

Juste ciel?

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vîte, &, pour nous sauver, nous changeâmes d'habit & de nom. Enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un séjour heureux, où, sous nos noms empruntés, nous nous sommes enrichis considérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reste.

SCÈNE

SCÈNE VII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point ? Eſt-ce vous que je vois, mon adorable Julie ?

JULIE.

Eſt-ce vous que je revois, mon cher Léandre ?

LÉANDRE.

Oui, c'eſt Léandre qui ne reſpire que pour vous ; & qui même n'eſtime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuſe.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai ſouffert de perſécutions ! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre : on voulait me forcer d'en épouſer un autre ; une eſpèce de tuteur autoriſé par mon oncle.....

LÉANDRE.

Ah ! j'en ſerais mort de déſeſpoir. Il n'y a point d'extrémités où je ne me fuſſe porté, pour vous venger de la violence qu'on vous aurait faite ; mais, grâce au ciel, vous êtes libre encore. Je reviens plus paſſionné que jamais ; & ce qui met le comble à mon

bonheur, j'ai le plaiſir de vous retrouver fidelle. Tous mes vœux ſont accomplis.

JULIE.

Et les miens auſſi.

CRISPIN.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à Mademoiſelle, & je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NÉRINE, *à part.*

Que je ſuis malheureuſe!

JULIE.

J'ai ſu vos aventures, elles ſont ſingulières. La meilleure, c'eſt que vous avez fait fortune.

LÉANDRE.

Pouvais-je y manquer? L'amour me guidait, & l'on vient toujours à bout de ce que l'on entreprend ſous ſes auſpices. Mais, belle Julie, votre oncle ſerait-il mort? Eſt-ce de lui que vous portez le deuil?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma mère; elle eſt morte depuis un mois.

LÉANDRE.

J'oſe vous en féliciter, car, ſelon ce que vous m'avez toujours dit, c'était la plus mauvaiſe mère du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé. Mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous auſſi le deuil ?

LÉANDRE, *montrant Criſpin.*

Ne vous l'a-t-il pas dit ?

CRISPIN, *à Léandre.*

Non. J'ai conté toutes vos aventures, hors la dernière. Je l'ai laiſſée pour la bonne bouche.

JULIE.

Etes-vous en deuil, encore une fois ?...

LÉANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De ma femme !

JULIE.

De votre femme ? Ah ! infidelle, vous êtes veuf ?

CRISPIN, *à Julie.*

Oui, Dieu merci : mais ne vous fâchez point ; ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité. N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

LÉANDRE.

Oh ! je vous en réponds.

JULIE.

Vous vous êtes marié ?

LÉANDRE.

Que vouliez-vous que je fisse ? J'arrive dans une ville de province, sous un nom supposé : je m'y trouve sans un sou, je n'ai pas la moindre ressource.

CRISPIN.

Une jeune & tendre poulette, âgé de soixante & dix ans, devient subitement amoureuse de lui....

LÉANDRE.

Elle était puissamment riche : elle me donne tout son bien, si je veux l'épouser ; je l'épouse, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre....

CRISPIN, *à Julie.*

Pour vous rejoindre plutôt, au bout de six mois, nous la ruinons, & nous l'enterrons, qui plus est.

LÉANDRE.

J'arrive ici chargé de ses dépouilles....

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parenthèse.

LÉANDRE.

Je viens vous en faire hommage ; & vous me blâmez de ce que j'ai fait ?

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de justice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure ; & je la trouve tout-à-fait plaisante.

NÉRINE, *à Julie.*

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne aussi du meilleur de mon cœur. Mais voici le maître de la maison.

SCÈNE VIII.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON, *à Julie.*

JE viens vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra.

JULIE.

Quoi donc, Monsieur ?

LISIMON.

Votre oncle vient d'arriver ; il a profité de l'occasion d'un vaisseau qui l'a fait partir plutôt qu'il ne pensait.

JULIE, *avec joie.*

Mon oncle est ici ? Ah, ciel !

LISIMON.

Il vous attend dans mon appartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bien heureux pour moi !

LISIMON.

Oui, ſi vous vous faites un plaiſir d'épouſer mon fils ; car il le ſouhaite paſſionnément, & c'eſt la première choſe qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jeter à ſes pieds.

LÉANDRE.

Voilà un obſtacle que je n'attendais pas. Que je ſuis malheureux !

LISIMON, *à Nérine.*

Qui eſt ce jeune homme-là ?

NÉRINE, *à Julie.*

Le dirai-je, Mademoiſelle ?

JULIE, *à Nérine.*

Je ne ſais. Je crains. Ah ! cruelle extrémité !

LISIMON, *à Léandre.*

Qui êtes-vous, Monſieur ? Que cherchez-vous dans ma maiſon ?

LÉANDRE, *à Liſimon.*

Monſieur, j'y viens....

LISIMON, *appercevant Crispin qui lui fait des révérences.*

Oh! oh! qui est encore ce visage-là?

CRISPIN, *à Lisimon.*

Monsieur, ce visage-là est votre serviteur.

LISIMON.

Mon serviteur a l'air d'un grand fripon.

LÉANDRE.

Je réponds de lui.

LISIMON, *à Léandre.*

Et qui êtes-vous, pour en répondre?

LÉANDRE.

Je suis un homme qui viens voir céans si Monsieur votre fils sera assez hardi pour épouser Julie, malgré moi.

LISIMON.

Malgré vous? Et qui vous autorise à parler de la sorte.

LÉANDRE.

Tout: mon amour pour Julie; la tendresse qu'elle a pour moi; la foi que nous nous sommes donnée; & par-dessus tout cela, Monsieur, la résolution où je suis de mourir, plutôt que de la céder à qui que ce soit.

LISIMON, *à Julie.*

Mais, de la manière dont il parle, il faut que ce soit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

LÉANDRE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LISIMON, *à Léandre.*

Parbleu! je ſuis charmé de votre retour. Je crains, autant que vous, que mon fils n'épouſe Mademoiſelle. J'aime mieux que vous l'ayez que lui. Allez ſur le champ trouver Licandre; priez, preſſez, intéreſſez-le en votre faveur. Je vous donne ma parole que je ne ferai aucune démarche pour Valère.

JULIE, *à Liſimon.*

Ah! Monſieur, que je vous ſuis redevable! Léandre, donnez-moi la main.

LÉANDRE, *à Liſimon.*

Soyez sûr, Monſieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait ſi précieux.

LISIMON.

Adieu. Je ſors pour une affaire preſſée, qui intéreſſe mon ami. Entrez, ne perdez pas un inſtant.

SCÈNE IX.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN, *retenant Nérine.*

DOUCEMENT, ma Belle. Expliquons-nous préſentement.

NÉRINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'oncle de ma maîtreſſe.

CRISPIN.

Ton premier devoir eſt de me parler. C'eſt donc ainſi, ma princeſſe, que tu me reçois après trois ans d'abſence ? Eſt ce que tu ne me reconnais pas ? Je n'ai pourtant pas changé, ſi ce n'eſt que tu me trouves embelli depuis notre départ.

NÉRINE, *pleurant.*

Adieu, Criſpin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette friponne-là m'ait joué quelque mauvais tour.

NÉRINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous ſurprenne enſemble.

CRISPIN.

Ah ! je vois ce que c'eſt. Le patron du logis t'a lorgnée ; & il te donne des gages, apparemment ?

NÉRINE.

Non, ce n'eſt point cela, mais c'eſt pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable! As-tu fait quelque folie pendant mon absence?

NÉRINE.

Hélas! oui. J'ai fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ai rien à me reprocher; mais cela n'empêche pas que je ne sois fort coupable. Crois-moi, Crispin, laisse-moi là, & ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je te revoye plus? Il faut donc que je m'aille pendre.

NÉRINE.

Ah! mon enfant, il vaudrait autant que tu fusses pendu, que d'apprendre ce que tu veux savoir.

CRISPIN.

Eh! je suis votre valet. Allons, sans façon, m'as-tu fait quelqu'infidélité.

NÉRINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui?

NÉRINE.

J'étais fille, cela me sert d'excuse.

CRISPIN.

Quoi! après m'avoir aimé, quelqu'un a pu te paraître aimable?

NÉRINE.

Pas tout-à-fait, mais je n'ai pas laiſſé de me tendre.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, qu'en m'attendant.....

NÉRINE.

Tu ne devines pas? Je ſuis....Je n'ai pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NÉRINE.

Je ſuis.....

CRISPIN.

Quoi?

NÉRINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée! tout de bon?

NÉRINE.

Tout de bon.

CRISPIN, *s'appuyant ſur elle.*

Soutiens-moi, ce coup de foudre eſt grand;
Il frappe d'autant plus, que plus il me ſurprend.

NÉRINE.

Ôte-toi de là, je crains que mon mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton mari ? Tu as un mari ? Et qui eſt ce fot-là qui a pris ma place ?

NÉRINE.

C'eſt un nommé Paſquin, le valet du fils de la maiſon.

CRISPIN.

Fût-il le valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles. Eſt-il jaloux ?

NÉRINE.

Comme un tigre.

CRISPIN.

Tant mieux ; je veux le brûler à petit feu juſqu'à ce que je l'aſſomme.

NÉRINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis-moi, mon adorable, avais-tu le diable au corps pour te preſſer ſi fort ?

NÉRINE.

Tu ne me donnais point de tes nouvelles ; c'eſt ta faute.

CRISPIN.

Mon maître me l'avait défendu. Il craignait qu'on ne découvrit ſon mariage, ſi on pouvait ſavoir où nous étions.

NÉRINE.

Que veux-tu? La faute en eſt faite. Ton abſence me déſeſpérait. Je ſéchais ſur pied ; je te croyais perdu ; & il ne me fallait pas moins qu'un mari pour me conſoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille! Tu me perces l'âme. O ſort cruel!

NÉRINE.

O fortune traîtreſſe!

CRISPIN.

Fallait-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un marouſle?

NÉRINE.

Fallait-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de ſi bon cœur? Vas-t-en ; je ne puis plus ſoutenir tes plaintes, ni tes reproches.

CRISPIN.

Adieu ; je vais traîner une mourante vie.... juſqu'à ce que je puiſſe t'épouſer en ſecondes noces.

NÉRINE.

Vas, je te donne ma foi que ce ſera le plutôt que je pourrai. Touche-là.

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NÉRINE.

Es-tu bien las de me chercher, toi ?

PASQUIN.

As-tu la hardieſſe de me regarder en face, après m'avoir fait une offenſe qui détruit les liens de l'union conjugale ?

NÉRINE.

Les beaux liens ! Le grand malheur quand ils ſeraient détruits !

PASQUIN.

Sais-tu bien que je ſuis ton mari ?

NÉRINE.

Oui vraiment, je le ſais, c'eſt ce qui me déſole.

PASQUIN.

Mais, ſais-tu ce que c'eſt qu'un mari.

NÉRINE.

Oh que oui ! Un mari, quand il te reſſemble, eſt un perſonnage jaloux & bourru. C'eſt un eſpion perpétuel, un tyran qui ſe fait craindre, & qui ne ſe fait point aimer ; un eſprit de travers, qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes ; une taupe pour ſes défauts, un Argus pour ceux de ſa femme ; un homme qui renonce à la complaiſance, qui ne cherche que ſoi dans ſes plaiſirs, qui veut être libre, & qui veut rendre eſclave ; un animal qui careſſe par caprice, & qui mord par habitude ; & pour achever ſon portrait en deux mots, un mari de ta trempe eſt juſtement ce qu'on appelle le chien du Jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue ! J'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raiſon avec cette coquine-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, Madame la friponne. Quand j'aurais tous les torts du monde à votre égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant ?

NÉRINE.

Voyez le grand crime ! ce n'eſt qu'une petite précaution que j'ai priſe, & qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort ! N'eſt-ce pas m'enterrer tout vif ?

NÉRINE.

L'imbécille ! Quand je me promettrais cent fois, en mourras-tu plutôt ? Tu n'as pas tant de complaiſance.

PASQUIN.

Non, morbleu ! & je vivrai pour te faire enrager.

NÉRINE.

Et moi, pour te déſeſpérer. Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NÉRINE.

Tu te déſeſpéreras.

PASQUIN.

Je ſerai veuf.

NÉRINE.

Je serai veuve. Ne suis-je pas plus jeune que toi, & ne dois-je pas durer plus long-temps ?

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre. J'ai des bras qui hâteront ton départ.

NÉRINE.

Tu crois cela ?

PASQUIN.

J'y compte si bien, que je vais retenir ma seconde femme.

NÉRINE.

Ah ! si l'on pouvait se démarier, que j'aurais de plaisir ! Tiens, je voudrais être la première qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah ! si l'on était veuf du moment qu'on le désire, je l'aurais été dès le lendemain de notre mariage.

NÉRINE.

Laisse-moi en repos, ivrogne, & va chercher ta seconde femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, scélérate, & cours à ton second mari.

NÉRINE.

Que ne l'est-il déja.

PASQUIN.

Que n'en ſuis-je à mes ſixièmes noces ! Tu cherches des yeux ton prétendu ; mais voilà une épée qui m'en délivrera.

SCÈNE III.

VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

VALÈRE.

HÉ bien ! Paſquin, j'ai réuſſi. Je vais épouſer Julie & mon père eſt au déſeſpoir.

PASQUIN.

Ah ! vraiment, Monſieur, nous ſommes bien chanceux vous & moi ; j'ai de belles nouvelles à vous apprendre !

VALÈRE.

Quelles nouvelles ?

PASQUIN.

Pendant votre abſence, il s'eſt paſſé bien des choſes Ma femme s'eſt aſſuré d'un ſecond mari, & Julie a retrouvé ſon premier amant.

VALÈRE.

Son premier amant ?

PASQUIN.

Lui-même. Il eſt de retour depuis deux ou trois

heures ; & c'eſt Monſieur ſon valet qui eſt l'Adonis de ma femme. Allez, ce ſont des drôles qui font bien de la beſogne en peu de temps.

VALÈRE.

Parbleu ! nous allons voir beau jeu ! Voilà une occaſion digne de moi. Je prétends triompher de mon père, de mon rival, & du cœur de Julie. Oh, palſembleu ! Monſieur le ſoupirant, je vous envoie faire vos doléances aux échos & aux rochers d'alentour. Où eſt il, ce petit Médor ? Je vais le faire chanter ſur le bon ton.

NÉRINE, *à Valère.*

Prenez garde qu'il ne vous faſſe chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plutôt à gagner l'oncle de ma maîtreſſe ; il vient d'arriver preſqu'en même temps que votre rival, & j'ai ſu qu'il vous deſtinoit ſa nièce.

VALÈRE, *à Nérine.*

Tour de bon ?

NÉRINE.

Rien n'eſt plus ſûr. Voici l'amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon ſubſtitut avec lui.

NÉRINE.

Je me retire.

PASQUIN.

Et moi auſſi.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Léandre.*

QUOI! Monſieur, ce bourreau d'oncle n'eſt arrivé que pour vous faire faire naufrage au port?

LÉANDRE, *à Criſpin.*

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu à ſa nièce de lui parler de moi. Il croit que la reconnaiſſance l'oblige à donner Julie au fils de Liſimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

VALÈRE, *à part.*

Sa vue pique mon amour-propre, & j'ai peine à me retenir.

LÉANDRE.

Qu'eſt ce jeune homme-là, Criſpin?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'être votre rival.

LÉANDRE.

Je le reconnais à l'émotion qu'il m'inſpire.

VALÈRE, *à Léandre.*

Peut-on ſavoir, Monſieur, ce qui vous amène ici?

LÉANDRE, *à Valère.*

D'où vous vient cette curiosité?

VALÈRE.

Vous ne me connaissez pas apparemment?

LÉANDRE.

Non. Mais je soupçonne que vous êtes le fils de Lisimon.

VALÈRE.

Vous l'avez dit; vous êtes dans la maison de mon père. Apparemment que vous ignorez mes desseins.

LÉANDRE.

Pourquoi?

VALÈRE.

C'est que je m'imagine que, si vous les saviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer long-temps, ni de nous honorer souvent de vos visites.

LÉANDRE.

J'ai déjà ouï dire, depuis que je suis de retour que vous aviez des engagemens avec une fort aimable personne, fille de mérite & de condition; que cette fille se nomme Angélique; & que, selon toutes les règles des procédés, vous ne pouvez vous dispenser de l'épouser.

VALÈRE.

Que je m'en dispense ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LÉANDRE.

Il eſt vrai que je prends peu d'intérêt à ce qui vous regarde. Épouſez Angélique, manquez-lui de parole, cela me ſera fort indifférent; mais ſi vous ne rompiez vos engagemens que par de certains motifs que je ſoupçonne, je ne me contenterais pas de plaindre Angélique, & je m'intéreſſerais vivement à vos actions.

VALÈRE.

Vous?

LÉANDRE.

Moi-même.

VALÈRE.

Et de quel droit, je vous prie?

LÉANDRE.

Le voici. Je m'appelle Léandre; j'adore Julie; je me flatte d'en être aimé; je reviens pour l'épouſer. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous bleſſe, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis; ſinon, je ſais les moyens dont je dois me ſervir pour délivrer Julie de vos pourſuites.

VALÈRE.

Voici ma réponſe en deux mots. Mon père voulait me donner Angélique. Julie me paraît plus aimable, il conſent que je l'épouſe; je l'épouſerai: & je m'embarraſſe ſi peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie, pour lui demander ſa parole.

LÉANDRE.

Et moi je vous ſuis, pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez ſur moi, vous ne jouirez pas long-temps de votre bonheur.

SCÈNE V.

CRISPIN, *ſeul.*

AH! palſembleu, non, vous n'en jouirez pas. Ce petit Monſieur Valère croit nous paſſer la plume par le bec : mais il ne connaît pas mon maître. Rien de ſi bon que lui, quand on ne l'attaque que d'honnêtetés; mais rien de ſi violent, quand, non content d'aller ſur ſes briſées, on veut encore lui en impoſer par des airs fanfarons, & que....

SCÈNE VI.

LISIMON, LICANDRE, CRISPIN.

LISIMON, *à Licandre.*

QU'AVEZ-vous, mon cher Licandre? vous me paraiſſez inquiet, & vous n'en avez pas ſujet : votre affaire eſt terminée, &.... [*A Criſpin.*] Que veux-tu?

CRISPIN, *à Liſimon.*

Rien, Monſieur..... j'attendais....

LISIMON.

Laiſſe-nous.

CRISPIN.

Monſieur.... Je ſuis votre ſerviteur. [*Il ſort.*]

SCÈNE

SCÈNE VII.

LISIMON, LICANDRE.

LISIMON.

PARLEZ donc, mon cher ami.

LICANDRE.

Hé bien, Lisimon, je vais vous ouvrir mon cœur. J'avais conçu le dessein de marier ma nièce à Valère; c'était, j'ôse le dire, le prix des soins que vous avez eus pour Julie & des services que vous m'avez rendus. Mais ce que je viens d'apprendre, détruit mon projet. Votre fils aime depuis long-temps Angélique, une fille estimable, recommandable par sa naissance & sa fortune; il a des engagemens avec elle; il est sur le point de l'épouser; & cependant, tout-à-coup, il l'abandonne pour Julie. Une ardeur si subite n'est point l'effet du sentiment, c'est celui du caprice & de la légèreté. Voila l'objet de mon inquiétude. Ma nièce m'est bien chère..... & plus encore que vous ne pensez: je veux la rendre heureuse, & elle ne pourrait l'être avec votre fils. Que feriez-vous à ma place? Parlez-moi franchement: ce n'est point au père de Valère que je m'adresse, c'est à mon ami.

LISIMON.

Ma réponse est toute prête, mon cher Licandre. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée pour Valère: il n'est point digne de Julie; sa conduite est

inexcusable, & je rougis de ne vous l'avoir pas avoué plutôt.

LICANDRE.

Votre franchise me charme, & je reconnais mon ami. Puisque notre projet ne peut plus avoir lieu, il me vient une idée. Vous vous rappellez peut-être Oronte, je vous en ai cent fois entretenu; c'est le plus ancien de mes amis, je lui ai des obligations essentielles. Il avait un fils fort jeune, lorsque je partis pour les Indes: si ce fils est vertueux, s'il est honnête homme, je lui donnerai ma nièce, & je satisferai à la fois mon cœur & ma reconnaissance. Oronte doit être à Paris; aidez-moi à le découvrir, je vous prie.

LISIMON.

Nous ne tarderons pas à en être informés, j'ai des moyens sûrs pour cela.

LICANDRE.

Parlons à présent de ma belle-sœur. Mais son troisième mariage est un chef-d'œuvre d'extravagance.

LISIMON.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, & qu'elle est morte de même. Ce qui m'étonne, c'est que Julie, qui est fort sage, soit sortie d'une mère qui l'était si peu.

LICANDRE.

Il y aurait bien des choses à dire sur ce sujet, qui vous convaincraient qu'il n'est pas étonnant que Julie tienne si peu de ma belle-sœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curiosité.

LICANDRE.

L'histoire est longue, singulière, & demande encore du secret. Mais, dites-moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le Duc de Sorriento ?

LISIMON.

Ce grand seigneur Sicilien, dont vous étiez l'écuyer lorsque vous nous quittâtes pour aller aux Indes ?

LICANDRE.

Lui-même.

LISIMON.

Je me souviens de l'avoir vu plusieurs fois.

LICANDRE.

Savez vous si ce seigneur est encore vivant ?

LISIMON.

Il est mort depuis quelques années.

LICANDRE.

Et son fils ?

LISIMON.

Il fut tué à la dernière campagne d'Italie.

LICANDRE.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles. La mort m'a défait de deux hommes qui m'étaient bien redoutables.

LILIMON.

Pourquoi donc cela ?

LICANDRE.

Vous le ſaurez quand je vous aurai conté mon hiſtoire.

LISIMON.

Enfin, de toute cette famille, il ne reſte qu'une fille du Duc, qui eſt veuve, & qui n'a point d'enfans.

LICANDRE.

Surcroît de bonheur pour moi ! Il faut que j'aille trouver cette Dame, ſans perdre un moment.

SCÈNE VIII.

LISIMON, LICANDRE, VALÉRE, LÉANDRE, CRISPIN.

VALÈRE, *à Licandre.*

ANT que de ſortir, Monſieur, il faut décider et de Julie.

LÉANDRE, *à Licandre.*

oi, Monſieur, réglez notre ſort, je vous en re.

LICANDRE, *à Valère & à Léandre.*

Cela ſera bientôt fait ; vous ne l'aurez ni l'un ni

VALÈRE.

Ah ! Monſieur, que dites-vous ?

LÉANDRE.

Il n'eſt pas poſſible que vous me refuſiez.....

LICANDRE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valère, & je n'ai garde de donner ma nièce à un homme qui a d'autres engagemens. (*A Léandre.*) Pour vous, Monſieur, je ne ſais qui vous êtes, & on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie.

LÉANDRE.

Ah! Monſieur, que n'ai-je point fait pour la mériter! Né ſans fortune, je me ſuis exilé pour elle; j'ai acquis des biens que je dois à l'amour que j'ai pour votre nièce; il lui appartiennent, je les dépoſe à ſes pieds. Voilà tous mes droits; voilà qui je ſuis. Mon père eſt un vieillard recommandable par ſes mœurs & par ſa probité: il viendra, n'en doutez point, Monſieur, vous ſupplier de ne point accabler ſa vieilleſſe, en portant ſon fils au dernier déſeſpoir.

LICANDRE.

Quel eſt il, Monſieur, votre père?

LÉANDRE.

Il ſe nomme Oronte.

LICANDRE.

Oronte!.... où a-t-il pris naiſſance?

LÉANDRE.

Il eſt de Bretagne.

LICANDRE, *à Liſimon.*

Ah! Liſimon, quel heureux incident! (*A Léandre.*) Certes, vous ne pouviez me ſurprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous; vous êtes fils d'un homme que j'aime tendrement Dès aujourd'hui nous conclurons le mariage.

LÉANDRE.

Ah! Monſieur, permettez que je vous rende grâces pour mon père & pour moi.

LICANDRE.

Je ſuis au comble de ma joie. (*Il ſort.*)

SCÈNE IX.

LISIMON, VALÈRE, LÉANDRE, CRISPIN.

LISIMON, *à Valère.*

VOUS voyez préſentement, Monſieur mon fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti de vous raccommoder avec Angélique; & ſur-tout, de ſonger à la mériter. (*Il ſort.*)

VALÉRE, *à part.*

J'enrage.

SCÈNE X.

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE, *à Valère.*

Je ne reſte ici que parce que vous y reſtez. On m'accorde Julie; vous ſentez vous d'humeur à me la diſputer?

VALÈRE, *à Léandre.*

Je vous la diſputerais, ſi elle était digne de moi; mais puiſqu'elle s'obſtine à ſe déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendreſſe. (*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Quand il ſerait Gaſcon, il ne ſe tirerait pas mieux d'affaire.

LÉANDRE.

Je ſuis charmé que cela ſe ſoit paſſé de la ſorte. J'aurais été au déſeſpoir d'en venir aux extrémités. Son père eſt galant homme, & je lui ſuis redevable de la protection qu'il m'a ſi généreuſement accordée.

CRISPIN.

Je ne ſerai pas ſi prudent que cela, moi.

LÉANDRE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Je me battrai contre mon homme.

LÉANDRE.

Contre qui ?

CRISPIN.

Contre celui qui a épousé Nérine. Je vous le bourrerai.

SCÈNE XII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE, *à Léandre.*

JE viens vous faire compliment, & recevoir le vôtre. Mon oncle consent à notre mariage.

LÉANDRE, *à Julie.*

Je le sais, belle Julie, & je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuse !

LÉANDRE.

C'est moi qui suis le plus fortuné de tous les hommes.

SCÈNE X.

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE, *à Valère.*

JE ne reſte ici que parce que vous y reſtez. On m'accorde Julie; vous ſentez vous d'humeur à me la diſputer?

VALÈRE, *à Léandre.*

Je vous la diſputerais, ſi elle était digne de moi; mais puiſqu'elle s'obſtine à ſe déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendreſſe. (*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUAND il ſerait Gaſcon, il ne ſe tirerait pas mieux d'affaire.

LÉANDRE.

Je ſuis charmé que cela ſe ſoit paſſé de la ſorte. J'aurais été au déſeſpoir d'en venir aux extrémités. Son père eſt galant homme, & je lui ſuis redevable de la protection qu'il m'a ſi généreuſement accordée.

CRISPIN.

Je ne ſerai pas ſi prudent que cela, moi.

JULIE.

Peu de temps après votre départ, j'appris où elle était ; & je fus qu'elle n'avait point de plus grande attention, que de cacher son premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle eût une fille. Comme on ne la connaissait point particulièrement à Lyon, il ne lui était pas difficile de se faire croire.

LÉANDRE.

A Lyon? C'est à Lyon qu'elle demeurait?

JULIE.

Sans doute : c'est dans cette ville qu'elle a perdu son second mari.

CRISPIN.

Parbleu ! nous devrions l'avoir connue. Apparemment qu'elle ne demeurait pas dans le voisinage de madame la baronne de Saint-Aubin.

JULIE, *à Crispin.*

Comment ! de la baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN, *à Julie.*

Oh, diable ! c'était une bonne femme, celle-là. Dieu veuille avoir son âme ; mais je lui ai bien escamoté des pistoles.

NÉRINE, *à Crispin.*

A la baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN, *à Nérine.*

A elle-même. Demandez à Monsieur, il était de moitié avec moi.

NÉRINE.

Pour le coup, voilà vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le Diable ne s'en mêle.

LÉANDRE.

Eh! qui pourrait s'opposer à notre félicité? Vous ne dépendez que de votre oncle; j'ai sa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressans. Votre mère est morte.

JULIE.

Ah! si elle vivait, qu'elle serait fâchée de me voir heureuse!

NÉRINE, *à Julie.*

Je voudrais qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fît crever une seconde fois.

LÉANDRE.

Elle vous haïssait donc furieusement?

JULIE.

Il y a paru, puisqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché son séjour pendant plus de douze ans, & qu'elle s'est remariée deux fois sans m'avertir.

NÉRINE.

La vieille dénaturée!

LÉANDRE.

Voilà un indigne caractère! Je suis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE, *à Léandre.*

Ah, malheureux qu'avez-vous fait ?

LÉANDRE.

Comment !

JULIE.

Vous avez épouſé ma mère.

LÉANDRE.

Votre mère ?

NÉRINE, *à Léandre.*

Oui, la comteſſe de la Filandière, c'était elle-même.

CRISPIN.

Ah ! c'était le diable.

JULIE.

Je ſavais, depuis quelque temps, que le jeune homme qu'elle avait épouſé à Lyon en troiſième noces, s'appellait le baron de Saint-Aubin ; mais, hélas ! je n'avais garde de m'imaginer que ce fût Léandre lui-même.

LÉANDRE.

Je ne ſais où j'en ſuis. Surpris, confus, déſeſpéré... Ciel ! puis je découvrir cet incident, ſans mourir de douleur ?

JULIE.

Quelle infortune !

LÉANDRE.

Quel funeſte revers !

JULIE.

A-t-on jamais rien vu de pareil ?

LÉANDRE.

Fut-il jamais un coup du ſort plus bizarre & plus accablant ?

NÉRINE.

Par ma foi, je tombe des nues! La maudite femme! Elle a juré de nous perſécuter, même après ſa mort.

LÉANDRE.

Ah! c'eſt le nom de ſon ſecond mari qui m'a trompé, & elle m'avait caché toutes ſes aventures.

JULIE.

Quoi! me voilà ſéparée de vous, au moment où je ne pouvais plus douter d'être unie avec vous pour jamais !

LÉANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice !

CRISPIN.

Oui, la fortune, par ſa malignité, fait voir dans cette occaſion.... qu'elle eſt femme Un maudit caprice la gouverne, & la hoirceur de ſon influence produit des évènemens bizarres, qui, joints aux aſpects d'une étoile infernale, vous font épouſer de vieilles femmes qui ſont mères de vos maîtreſſes, & vous conduiſent par-là dans un gouffre profond; qui-là Par ma foi, je m'y perds.

LISIMON, *à Léandre.*

Parbleu! si cela est, vous êtes un grand étourdi! Comment diable avez vous pu faire un coup comme celui-là?

LÉANDRE, *à Lisimon.*

C'est une suite d'aventures qu'il faudra vous conter; mais soyez sûr que tout autre que moi serait tombé dans le même inconvénient.

LISIMON.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonstances de cet évènement, il me paraît inroyable.

SCÈNE XIV.

CRISPIN, NÉRINE.

NÉRINE.

QUE je les plains! Ils me font pitié, les pauvres enfans.

CRISPIN.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre est aussi malheureux que je le suis: nous nous désespérerons de compagnie, & nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NÉRINE.

Comment! vous mourrez?

CRISPIN.

Non, nous nous conſolerons.

NÉRINE.

Ah, traître, tu m'oublieras donc?

CRISPIN.

Ma foi, veux-tu que je te diſe? J'ai peur que ton mari ne vive trop long-temps, & il faut que je faſſe une fin. Je ſuis déja ſi ſoûl d'affliction!

NÉRINE.

Oui! tu le prends ſur ce ton-là? Oh bien! puiſque tu as ſi peu de délicateſſe, je ſais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu?

NÉRINE.

J'aimerai mon mari.

CRISPIN.

Je t'en défie. Mais laiſſons tout cela: nous allons nous quitter pour long-temps, car mon maître va ſûrement partir. De quelle manière veux-tu que nous nous ſéparions? Entre gens ſenſés, qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laiſſe que d'agréables idées. Ces adieux... tu m'entends bien, te vengeraient de la jalouſie de Paſquin, & moi du chagrin que j'ai de le voir ton mari.

PASQUIN.

C'eſt lui-même, & je ne l'ai pas aſſommé !

CRISPIN.

C'eſt ſon mari, & je le laiſſe vivre !

PASQUIN.

Allons, je vais l'expédier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN, *à part.*

Commençons par l'inſulter ; il faut que tout ſe faſſe dans les formes. [*Haut.*] Voilà un viſage que je ſuis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue.

PASQUIN, *à part.*

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN, *à part.*

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN, *faiſant de même.*

Tâtons un peu ſa vigueur.

PASQUIN, *haut.*

Avance.

CRISPIN, *haut.*

Avance toi-même.

PASQUIN.

Je t'attends.

CRISPIN.

Et moi auſſi.

PASQUIN.

C'eſt à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'eſt à toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épouſé ta maîtreſſe?

CRISPIN.

Ne ſuis-je pas aimé de ta femme?

PASQUIN.

Aimé de ma femme! Oh! pour le coup je ſuis en fureur.

CRISPIN.

Il a épouſé ma maîtreſſe! Voilà ma colère au point où je la voulais.

[*Ils font mine de tirer l'épée, ils s'écartent pour dire ce qui ſuit.*]

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire toi.

CRISPIN.

Retire-toi, toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je te vais mettre sur le carreau.

PASQUIN.

Toi ? Tu n'es qu'un belître.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un misérable.

PASQUIN.

Un lâche.

CRISPIN.

Un poltron.

PASQUIN, *lui donnant un soufflet.*

Moi, poltron ?

CRISPIN, *le lui rendant.*

Moi, lâche ?

[*Ils mettent l'épée à la main, & se repoussent en reculant.*]

PASQUIN.

Vous reculez.

CRISPIN.

Et vous aussi.

PASQUIN.

C'est pour gagner du terrain.

CRISPIN.

Et moi, pour mieux sauter.

[*Ils s'avancent, & se regardent tous deux en tremblant.*]

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN, *à part.*

S'il pouvait s'enfuir!

CRISPIN, *à part.*

Si la peur le pouvait prendre!

PASQUIN, *à part.*

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN, *regardant de tous côtés.*

Ne viendra-t-il perſonne pour nous ſéparer?

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un diable.

CRISPIN & PASQUIN, *ſe pouſſant des bottes de loin.*

Point de quartier. Tue, tue, morbleu! tue.

PASQUIN, *à part.*

Il ne vient pas une âme.

CRISPIN, *à part.*

Ils nous laiſſeront égorger. (*Haut.*) Ma foi, puiſqu'on ne vient pas nous ſéparer, je ſuis d'avis que nous finiſſions le combat.

PASQUIN, *haut.*

Vous avez raiſon; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Je vous ai donné un ſoufflet, vous me l'avez rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous ſommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non, nous ſommes d'égale force: nous nous battrions deux heures, que nous ne nous tuerions pas. Voilà aſſez de ſang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panſer.

CRISPIN.

Allons plutôt boire, nous en avons beſoin; la valeur altère furieuſement. C'eſt la coutume des braves gens de boire enſemble après qu'ils ſe ſont meſurés.

PASQUIN.

Vous avez raiſon; allons, mon brave.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi ?

PASQUIN.

Mon malheur ſurpaſſe le vôtre. Ne ſuis-je pas le plus infortuné de tous les maris ?

VALÈRE.

Un obſtacle rompt les engagemens de Julie avec mon rival ; & je ne puis profiter de cet évènement !

PASQUIN.

Je veux battre ma femme ; c'était le droit du jeu, & je n'en fais rien de peur de l'éclat. Je veux tuer mon ſucceſſeur prématuré ; je me trouve plus poltron que lui.

VALÈRE, *rêvant.*

Que ferai-je ? Si je m'offre de nouveau à Julie, mon père, Angélique, la Comteſſe, vont me tomber ſur les bras.

PASQUIN, *rêvant de ſon côté.*

Si je me ſépare de ma femme, on va me rire au nez; ſi je la bats tout mon ſoûl, je la tuerai; ſi je la tue, je ſerai pendu.

VALÈRE.

Que me conſeilles-tu, Paſquin?

PASQUIN.

Que me conſeillez-vous, Monſieur?

VALÈRE.

Hem! ne m'entends-tu pas?

PASQUIN.

Non, Monſieur. De quoi parlez-vous?

VALÈRE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi, de ma femme.

VALÈRE.

Peſte ſoit du faquin!

PASQUIN.

Mon front eſt bien endommagé.

VALÈRE.

Maraud, ſi tu ne m'écoutes....

PASQUIN.

Eh! là, là, patience. Vous aurez bientôt une femme, vous ſaurez ce qu'en vaut l'aune.

VALÈRE, *fâché.*

La patience m'échappe.

PASQUIN.

Je vous écoute.

VALÈRE.

Non, je n'épouſerai point Angélique.

PASQUIN.

Vous n'aurez pas grand'-peine; car on dit que vous en êtes défait, ou plutôt qu'elle ſe défait de vous.

VALÈRE.

Le ſot! je ſais trop l'aſcendant que j'ai ſur elle.

PASQUIN.

On parle cependant d'un mariage qu'elle accepte.

VALÈRE.

Serait-il bien certain, Paſquin....

PASQUIN.

Oui, vraiment. Mais vous me ſemblez ému; &, pour une perſonne auſſi indifférente que vous.....

VALÈRE.

Il faut que je te l'avoue; j'ai beau chercher à la braver, je me ſens pour elle un ſecret penchant. Mais non, un homme du bon ton comme moi ne doit pas aimer.

PASQUIN.

Je rirais bien, ſi, à tour, elle vous faiſait enra-

ger... (*Appercevant Liſimon.*) Voulez-vous conſulter votre père?

VALÈRE.

Evitons-le. Je vais chercher Angélique, pour découvrir ſes vrais ſentimens. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE II.

LICANDRE, LISIMON; CRISPIN *qui entre peu de temps après, & écoute au fond du Théâtre.*

LISIMON.

HÉ bien! vous avez donc vu cette veuve, fille du feu Duc de Sorriento?

LICANDRE.

Je l'ai vue: nous venons d'avoir une longue converſation & j'en ſors plein de joie. Enfin, voilà Julie un riche parti, puiſqu'elle aura non-ſeulement tout ce que je poſsède, mais encore la ſucceſſion de cette veuve, dont elle eſt la plus proche héritière.

LISIMON.

Parbleu! vous vous moquez de moi. Sa plus proche héritière?

LICANDRE.

Oui, car elle eſt ſa nièce.

LISIMON.

Sa nièce!

LICANDRE.

Assurément.

LISIMON.

Mais je crois que vous perdez l'esprit, soit dit sans vous offenser.

LICANDRE.

Croyez plutôt que je suis dans mon bon-sens.

LISIMON.

Je n'y suis donc pas moi? car comment me ferez-vous comprendre que la fille de votre frère....

LICANDRE.

Eh bien! tenez, voilà ce qui vous trompe encore. Julie n'est point ma nièce.

LISIMON.

Elle n'est pas fille de la Comtesse de la Filandière, remariée en troisième noces au prétendu Baron de Saint-Aubin?

LICANDRE.

Non. Et ce qui va mettre le comble à votre étonnement; c'est que Julie est ma fille, à moi.

CRISPIN, *à part.*

Sa fille!

LISIMON.

Elle est votre fille? Et vous n'avez jamais été marié.

LICANDRE.

Désabusez-vous. J'avais épousé secrétement la fille aînée du Duc de Sorriento, dont j'étais l'écuyer.

Quoique je ſois né gentilhomme, j'avais ſi peu droit de prétendre à la fille de ce ſeigneur, que nous réſolûmes de tenir ſecret notre mariage. Mais mon bonheur ne dura que juſqu'à la naiſſance de Julie. Ma femme mourut peu de jours après l'avoir miſe au monde. La douleur que me cauſa cette perte irréparable, me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon frère & à ſa femme, & les avoir priés de ſe charger de ma fille, & de l'élever, en la faiſant paſſer pour la leur; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivaient à la campagne, & que ma belle-ſœur était ſur le point d'accoucher. Voilà tout le myſtère débrouillé.

LISIMON.

Il a tout l'air d'un roman, ce myſtère là.

LICANDRE.

Dans un moment vous verrez ici la veuve dont je vous parle. Cette dame va venir reconnaître Julie pour ſa nièce, & lui remettre en même temps ſon teſtament & ſes pierreries.

LISIMON.

Il n'y a plus moyen de douter de vos diſcours, & je veux être préſent à cette reconnaiſſance.

LICANDRE.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISIMON.

Mais, tout ceci ſuppoſé, Julie peut donc épouſer Léandre?

LICANDRE.

Elle le peut ſi bien, que l'affaire ſe conclura dès ce ſoir. Je viens d'envoyer chercher le père de ce jeune homme; & je l'attends à chaque inſtant.

LISIMON.

Il faut au plutôt déſabuſer Léandre & Julie; car ils ſont tous deux au déſeſpoir, & ſur le point de ſe ſéparer pour jamais.

LICANDRE.

Eh, pourquoi donc?

LISIMON.

C'eſt un évènement des plus ſinguliers. Il faut que je vous raconte.....

SCÈNE III.

LISIMON, LICANDRE, JASMIN, CRISPIN, *caché.*

LISIMON, *à Jaſmin.*

QUE veux-tu?

JASMIN.

Je viens dire à Monſieur qu'un de ſes anciens amis demande à lui parler.

LICANDRE.

C'eſt le père de Léandre. Venez m'aider à le recevoir. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

LISIMON, JASMIN, CRISPIN, *caché.*

LISIMON.

JASMIN, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, & que nous avons de bonnes nouvelles à lui apprendre.

JASMIN.

Il y a plus d'une heure qu'elle eſt ſortie avec ſa femme-de-chambre.

LISIMON.

Hé bien ! dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que nous l'attendons. (*Il ſort.*)

JASMIN.

Cela ſuffit. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

CRISPIN, *ſeul.*

AH! quelle heureuſe découverte ! Quel plaiſir, que de porter une bonne nouvelle ! Où peut-être mon maître à préſent ?

SCÈNE VI.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Julie.*

AH! Mademoiſelle, il ne faut plus nous déſeſpérer. Vous ſerez mariée, conſolez-vous.... Votre tante qui va venir.... Un teſtament.... Des pierreries... Une fortune.... Tout ira bien.... Je cours en avertir Léandre.

NÉRINE, *à Criſpin.*

Que veux-tu dire?

CRISPIN, *à Nérine.*

Ne me parlez pas, perfide; vous ſavez qu'entre nous deux il n'y a plus rien.... Je vais chercher mon maître.... (*A Julie.*) Adieu, Mademoiſelle: tranquiliſez-vous; conſolez-vous. (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

JULIE, NÉRINE.

JULIE.

LAISSEZ aller cet extravagant. Peut-il y avoir quelque consolation pour moi? Je perds Léandre, tout m'est indifférent, tout m'est odieux. Nérine, allez vous informer si mon oncle est de retour: je suis impatiente de lui faire part de ma résolution & d'obtenir son consentement.

NÉRINE.

De quelle résolution parlez-vous, Mademoiselle?

JULIE.

De celle que j'ai prise de retourner au couvent pour n'en plus sortir.

NÉRINE.

Au couvent? Vous n'y pensez pas, Mademoiselle; vous allez faire une folie. Léandre est bien aimable sans doute.... Votre aventure est cruelle. Mais enfin un homme est-il d'un si grand prix, qu'il faille renoncer à tout quand on le perd? Mort de ma vie! c'est tout ce que vous pourriez faire si toute l'espèce avait manqué.

JULIE.

Suis-moi; je veux parler à mon oncle, & prendre congé de lui dès ce moment.

SCÈNE VIII.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE.

JULIE.

QUE me voulez-vous, Léandre ? Ne vous avais-je pas défendu de vous préſenter devant moi ? Venez-vous renouveller mon déſeſpoir, & jouïr encore de l'excès de ma douleur ?

LÉANDRE, *à Julie.*

Non, Mademoiſelle; vous me faites injuſtice. Je viens ſeulement pour vous dire que, ſi vous m'avez aimé tendrement, il faut que vous m'en donniez la preuve que j'exige.

JULIE.

Et quelle eſt cette preuve, je vous prie ?

LÉANDRE.

De ne point aller au couvent, de m'ôter votre cœur, & de le réſerver pour un homme plus heureux que moi.

JULIE.

Vous me demandez une choſe impoſſible : & je prie le ciel de me punir ſévèrement, ſi jamais je ſuis à d'autre que vous.

SCÈNE IX.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN, *tout eſſouffle, à Léandre.*

AH! Monſieur; je vous trouve tout à propos.

LÉANDRE, *à Criſpin.*

As-tu tout diſpoſé pour mon départ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; il y a long-temps que nos chevaux ſont ſellés & bridés; mais je ne crois pas que nous devions nous preſſer de partir.

LÉANDRE.

Et ſur quoi crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une converſation que je viens d'entendre.

JULIE, *à Criſpin.*

Une converſation?

CRISPIN, *à Julie.*

Oui, Mademoiſelle, entre le patron du logis, & monſieur votre oncle, qui lui contait des choſes merveilleuſes ſur votre ſujet: je l'écoutais ſans être apperçu.

JULIE.

De quoi s'agiſſait-il donc?

CRISPIN.

Oh! cela va bien vous ſurprendre! Premièrement, monſieur votre oncle a dit... qu'il était votre oncle.

LÉANDRE.

Te moque-tu de nous?

CRISPIN, *à Léandre.*

Vous plaît-il de vous taire?

JULIE, *à Léandre.*

Laiſſez-le parler.

CRISPIN, *à Julie.*

Il eſt donc votre oncle; mais votre oncle, d'une certaine façon qui fait que, pour ainſi dire.... Vous comprenez bien, par le moyen d'un grand ſeigneur Italien qui s'était établi à Paris, & dont il était l'écuyer.... Attendez, je n'y ſuis plus. Pardonnez-moi, m'y voici. Le ſeigneur dont je vous ai parlé avait deux filles, l'une qui était mariée, l'autre qui ne l'était pas; celle qui était mariée... avait un mari, comme vous le jugez bien; mais celle qui ne l'était pas, en avait un ſans en avoir; & parce qu'elle avait ſu plaire à monſieur votre oncle, il eſt arrivé que monſieur votre oncle & monſieur votre père ont fait un certain mariage ſecret, qui fait que madame votre tante eſt devenu madame votre mère.... parce que votre première mère, qui n'était pas votre tante, eſt venue à décéder par ſon trépas; & voilà juſtement la raiſon qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

NÉRINE.

Certes, voilà un trait d'hiſtoire bien remarquable!

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait, préſentement?

LÉANDRE.

Je veux mourir, ſi je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus. Il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a penſé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces Meſſieurs qui vont vous éclaircir.

SCÈNE X.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN.

LISIMON, *à Licandre.*

RIEN ne vous empêche désormais de rendre la chose authentique.

LICANDRE, *à Julie & à Léandre.*

Ah ! je suis bien-aise de vous trouver ensemble.

JULIE, *à Licandre.*

Nous n'y serons pas long-temps. Nous nous parlons pour la dernière fois. Vous savez, sans doute, le malheur qui nous est arrivé.

LICANDRE, *à Julie.*

Oui, je le sais ; on m'a tout conté.

LÉANDRE, *à Licandre.*

Je vous attendais, Monsieur, pour prendre congé de vous.

JULIE, *se jettant aux genoux de Licandre.*

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander ; mon oncle, c'est de ne me point engager avec un autre, & de souffrir que je me retire dans un couvent.

LICANDRE.

Dans un couvent! c'eſt ce que je ne ſouffrirai point; & je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la conſolation de ma vieilleſſe.

NÉRINE, *à elle-même.*

Je reſpire.

LÉANDRE.

Je vous conjure, en partant, Monſieur, de perſiſter dans cette réſolution.

LICANDRE, *à Léandre.*

J'y perſiſterai, je vous en réponds. Je ferai bien pis, car je prétends la marier.

JULIE.

Me marier!

LICANDRE, *à Julie.*

Sans doute; & dès aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ah! de grâce, ne lui faites point de violence ſur ce ſujet. Il ſuffira....

LICANDRE, *à Léandre.*

Je vous marierai auſſi, vous qui parlez.

LÉANDRE.

Moi, Monſieur?

LISIMON.

Vous-même; c'eſt une affaire que nous venons de conclure.

NÉRINE, *haut.*

Ah! par ma foi, je devine ce que c'eſt. On va donner Angélique à Léandre, & Valère épouſera ma maitreſſe; cela n'eſt pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce ſont-là vos intentions, mon oncle, vous me mettrez dans la néceſſité d'être ingrate, & j'aurai le malheur de vous déſobéir.

LICANDRE, *à Julie.*

Vous ne ſerez point ingrate, vous obéirez, & vous ſerez ravie d'être mariée.

LÉANDRE.

Quel eſt donc celui que vous lui deſtinez?

LICANDRE, *à Léandre.*

Vous.

LÉANDRE.

Moi!

NÉRINE.

En voici bien d'un autre!

JULIE.

J'épouſerais Léandre!

LICANDRE, *à Julie.*

Aimez-vous mieux aller au couvent?

JULIE.

Non, vraiment, mon oncle. Mais puis-je devenir la femme de mon beau-père.

LICANDRE.

Allez, raſſurez-vous; il ne l'eſt point.

LÉANDRE.

Juſte ciel!

JULIE.

Quoi! la baronne de Saint-Aubin n'était point ma mère?

LICANDRE.

Non, puiſque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille?

LICANDRE.

Oui, ma chère Julie, reconnaiſſez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah! je dois vous reconnaître à la tendreſſe que j'avais pour vous, & à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN, *à Julie.*

Je vous diſais bien, moi, que monſieur votre oncle & madame votre mère avaient fait un mariage ſecret.

LÉANDRE.

Je n'ôſe croire ce que j'entends; & je crains de me tromper.

LICANDRE.

Raſſurez-vous, Léandre; ce que je dis eſt indubitable. Qu'il vous ſuffiſe préſentement de ſavoir que

Julie eſt ma fille ; que vous n'avez jamais été ſon beau-père ; & que l'obſtacle qui vous a tant affligé, n'eſt point un obſtacle à votre bonheur.

CRISPIN.

Ne voilà-t-il pas, mot pour mot, ce que je vous avais dit ?

JULIE.

O ciel ! après une ſi vive alarme, que ma joie eſt exceſſive !

LÉANDRE.

Ma ſurpriſe, mon bonheur... Je ne ſaurais parler.

LISIMON, *à Léandre.*

Allez, cela eſt plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous vous entendons de reſte.

LICANDRE.

Entrons, & envoyons chercher un Notaire.

SCÈNE XI.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN, *à Liſimon.*

JE viens vous apprendre d'étranges nouvelles, Monſieur.

LISIMON, *à Paſquin.*

Quoi donc?

PASQUIN.

Monſieur votre fils eſt parti.

LISIMON.

Il eſt parti! Où va-t-il?

PASQUIN.

Il n'en ſait rien, ni moi non plus; mais, déſeſpéré de l'indifférence d'Angélique, qui n'a point voulu recevoir ſes hommages & lui accorder ſon pardon, il vient de me dire qu'il s'en allait ſi loin, ſi loin, que vous n'entendrez jamais parler de lui.

LISIMON.

Le malheureux ! (*A Licandre.*) Je ſuis fâché que cet incident trouble votre joie ; mais, quelque triſte qu'il ſoit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les ſoins néceſſaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

LICANDRE, *à Liſimon.*

Nous vous ſommes infiniment redevables ; mais ces préparatifs n'empêcheront point auſſi que nous ne cherchions tous les moyens poſſibles de remettre Valère dans vos bonnes grâces, & dans celles d'Angélique.

LISIMON.

Entrons ; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCÈNE XII.

CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN,

CRISPIN.

VOILA donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie griſette, avec qui je puiſſe faire ſouche. Je ſerais reſponſable devant la poſtérité, ſi je laiſſais périr la race des Criſpins. Soyons amis, Paſquin; je te laiſſe en poſſeſſion, & je te promets que je ne chaſſerai plus ſur ton domaine. (*Il ſort.*)

SCÈNE XIII, & DERNIÈRE.

NÉRINE, PASQUIN.

NÉRINE.

SI tu me promettais de n'être plus jaloux, je ne te regarderais plus comme un mari, & tu en ſerais mieux traité.

PASQUIN.

Touche là, mon enfant. Je vois bien que, dans le ſiècle où nous ſommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut ſe réſoudre à devenir commode.

FIN.

Brueys, David Augustin de

L'OPINIATRE;

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

Le prix eſt de Vingt ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT, à l'entrée du Quay de Geſvres, au Paradis.

M. DCC. XXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES PERSONNAGES.

LE BARON, Pere d'Eraſte.

ERASTE, Fils du Baron.

LA MARQUISE, Mere de Doriſe.

DORISE, Fille de la Marquiſe.

LE MARQUIS, Mari de la Marquiſe, & crû Ibrahim Turc.

DAMIS, Couſin du Baron & d'Eraſte.

CLITANDRE, Amant de Doriſe.

LA RAMÉE, Hôte, autrefois Valet du Marquis.

TOINON, Fille de Chambre de Doriſe.

La Scene eſt dans une Salle baſſe, chez la Marquiſe, dans un Bourg près de Toulon.

L'OPINIATRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

VOus ſortez ?

ERASTE.

Oüi Monſieur,

LE BARON.

Mais mon fils...

ERASTE.

Oüi, mon pere,
Je ſors

LE BARON.

Après l'éclat que vous venez de faire,
Sortir ſi bruſquement, mon fils, que dira-t'on ?

ERASTE.

L'on dira... l'on dira, Monſieur, que j'ai raiſon.

LE BARON.

Mais vous ſçavez à quoi la bienſéance engage,
La Marquiſe conſent à votre mariage;
Ses Parens à Toulon ce matin avertis,
Seront ici ce ſoir, & ſont déja partis;
Chez elle vous joüez, vous paſſez la ſoirée,
Et par votre imprudence, une bague égarée,
Et que peut-être encor trouveroit-on ſur vous,
Vous fait quitter le jeu: puis, ferme contre tous,
Vous oſez ſoutenir que ſa fille Doriſe
Vouloit avoir la bague, & qu'elle vous l'a priſe.

ERASTE.

Mais, Monſieur, je le ſçai, j'en ſuis ſeur, elle l'a,
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.

DAMIS.

Oh! Monſieur le Baron, nous ſçavons bien la choſe.

LE BARON.

Mais quand cela ſeroit, eſt-il ſéant qu'il oſe
Soutenir contre tous opiniâtrément....

ERASTE.

Eh bien, Monſieur, j'ai tort, j'ai tort aſſurément;
On le veut, je me rends.

LE BARON.

Eh, je crois vous entendre,
Eraſte, & ce n'eſt pas ainſi qu'on doit ſe rendre.

ERASTE.

Mais le doit-on, Monſieur, lorſque l'on a raiſon?

LE BARON.

Raiſon! vous vous fondez ſur un ſimple ſoupçon;

Clitandre avoit donné cette bague à Doriſe,
Parce qu'en mariage elle lui fut promiſe ;
Mais aujourd'hui, ſa mere approuvant nos deſſeins,
A voulu qu'elle ait mis cette bague en vos mains ;
Et vous la ſoupçonnez d'avoir voulu reprendre,
Un preſent qui venoit de la main de Clitandre.
Voilà ſur quel prétexte, & ſur quoi ſeulement,
Rien ne peut vous tirer de votre entêtement.
Mais puiſqu'enfin demain, de l'aveu de la mere,
Vous épouſez Doriſe, ainſi que je l'eſpere ;
Lorſqu'un Hymen heureux va joindre nos Maiſons,
Devez-vous ſoutenir, ſur de ſimples ſoupçons,
Qu'elle vous a repris la bague de Clitandre ?

ERASTE.

Mais qui donc, je vous prie, eſt venu me la prendre ?

LE BARON.

Je ne ſçai ; mais enfin je connois votre eſprit.
Vous n'en démordrez point, puiſque vous l'avez dit.

DAMIS.

Mon couſin n'a pas tort : je vous en fais excuſe.

ERASTE.

Moi tort, Monſieur, moi tort ? qui faut-il que j'accuſe,
Que celle qui cherchoit ſans doute à la ravoir ?
Nous joüons, j'ai ma bague, on demande à la voir ;
Je la donne, on la voit, on la met ſur la table.
Je ne l'ai point repriſe, ou je ſois miſerable !
Et lorſque je rêvois au coup que j'ai perdu,
Vous en êtes témoin, ma bague a diſparu.
Toinon s'eſt miſe à rire en regardant Doriſe,
Monſieur, je le ſoutiens, c'eſt elle qui l'a priſe.

DAMIS.

L'on n'en ſçauroit douter.

LE BARON.

Mondieu, Monſieur Damis,
Sans lui complaire en tout, ſoyez de ſes amis;
Son ſentiment toujours eſt la regle du vôtre;
Quand il eſt d'un avis, vous n'en avez point d'autre.
A preſent qu'il eſt nuit, s'il s'aviſoit ici,
De dire qu'il eſt jour, vous le diriez auſſi.
L'on doit pour ſes amis avoir quelque indulgence:
Mais on ne porte pas ſi loin la complaiſance;
Et lorſque ſans raiſon il s'obſtine ſi fort,
Vous devez quelquefois lui dire qu'il a tort:
Mais vous n'en ferez rien, j'ai beau vous le rebattre,
Et vous mourrez flateur; & vous [*à Eraſte*] Opiniâtre.

ERASTE.

Eh! Monſieur, quand j'ai tort, je me rends ſans détours;
Mais lorſque j'ai raiſon...

LE BARON.

Vous l'avez donc toujours,
Eraſte; car jamais je ne vous ai vû rendre.
Vous ſoupçonnez Doriſe à cauſe de Clitandre,
L'apparence eſt pour vous; j'en demeure d'accord;
Mais voici ſeurement en quoi vous avez tort.
Croyez-vous que ce ſoit aſſez que l'apparence,
Pour ſoutenir un fait avec tant d'aſſurance?
Et s'il n'en étoit rien, n'enrageriez-vous pas,
D'avoir, mal à propos, fait un ſi grand fracas?
Je veux que vous ſoyez aſſuré de la choſe.
Alors que contre nous tout le monde s'oppoſe,
A la voix generale il faut s'accommoder;
Et quoiqu'on ait raiſon, il eſt mieux de ceder.
Entre nous, je crains fort que Doriſe en colere,
Contre vous n'ait aigri la Marquiſe ſa mere.

Je l'ai vûë en courroux de votre entêtement ;
Rentrons, pour l'appaiſer... je crains ſon changement:
Et la fine Toinon, qui nous eſt oppoſée,
Pour vous nuire auprès d'elle, eſt bien aſſez ruſée,
Venez, rentrons, Eraſte.

SCENE II.

TOINON, LE BARON, ERASTE, DAMIS.

TOINON.

AH! Meſſieurs, vous voici?
Vraiment je vous croyois déja bien loin d'ici;
Et j'allois vous chercher.

ERASTE.

Nous, pourquoi?

TOINON.

Pour vous dire
Que ma Maîtreſſe...

ERASTE.

Eh bien, Toinon, c'étoit pour rire
Seulement, qu'elle a pris ma bague, n'eſt-ce pas?
Eh bien, Monſieur, j'ai tort d'avoir fait du fracas;
Je ſuis Opiniâtre?

DAMIS.

Et moi flateur?

ERASTE.

Mon pere,
On ſe trompe par-fois.

DAMIS.

Monſieur, je ſuis ſincere:
Vous voyez à preſent que nous avions raiſon.

ERASTE.

Sans faire un peu de bruit, adieu, ma bague.

DAMIS.

Bon!
On auroit ri de vous.

ERASTE.

Tu viens donc me la rendre?

TOINON.

Non, Monſieur.

ERASTE.

Non; comment?

TOINON.

Non, je viens vous apprendre
Que la bague...

ERASTE.

Et tu viens de dire en ce moment,
Que ta Maîtreſſe l'a.

TOINON.

Moi? je dis ſeulement,
Qu'elle a vû que vous-même...

ERASTE.

Eh quoi, que je l'ai priſe?

TOINON.

Oüi, Monſieur.

ERASTE.

Moi?

TOINON.

Vous-même.

ERASTE.

Où donc l'aurois-je miſe ?

TOINON.

Dans votre bourſe.

ERASTE.

Bon ! dans ma bourſe.

TOINON.

Oüi vraiment.

ERASTE.

Tu te moques de moi.

TOINON.

Cherchez bien ſeulement,
Et vous l'y trouverez.

ERASTE *à part.*

Ah ! têtebleu... j'enrage:
Comment diable ai-je fait !

TOINON.

Il la touche, & je gage,
Oüi, qu'il n'avoüera pas qu'il l'a.

ERASTE.

Va, va Toinon ;
Si je l'ai ſoutenu, ce n'eſt pas ſans raiſon.

TOINON.

Mais, Monſieur, vous avez la bague ?

ERASTE.

Ta Maîtreſſe
Trouve Clitandre ſeul digne de ſa tendreſſe.

TOINON.

Mais, la bague ?

ERASTE.

Il eſt vrai que ſon pere autrefois,

Quand il étoit en vie, en avoit fait le choix.

TOINON.

Quoi... vous n'avouërez pas!

ERASTE.

Enfin, malgré ſa mere,
Elle veut s'en tenir au choix de feu ſon pere.

TOINON.

Non, il n'en ſera rien.

ERASTE.

Et ce n'eſt qu'à regret,
Qu'elle voit le deſſein que nos parens ont fait.

TOINON.

Oh!....

LE BARON.

Toinon, c'eſt aſſez.

ERASTE.

Voyez cette inſolente.

TOINON.

Oh! Monſieur, je la vois, je ſuis votre ſervante.

SCENE III.

LE BARON, DAMIS, ERASTE.

LE BARON.

EH bien, qu'en dites-vous?

DAMIS.

C'étoit diſtraction.

LE BARON.

Oüi, mais ce que je blâme en cette occaſion,
C'eſt d'avoir ſoutenu contre tous, que Doriſe...

DAMIS.

Eh, qui diantre n'eût crû qu'elle l'avoit repriſe?

LE BARON.

Excuſez-le toujours, rien ne peut vous tenir:
C'eſt votre caractere, il faut le ſoutenir. *(à Eraſte.)*
Et puis vous me direz, ſur quelque vaine excuſe,
Que d'être Opiniâtre à tort on vous accuſe?
Je vous l'ai dit ſouvent: l'opiniâtreté,
N'eſt point de diſputer contre la verité.
Sçavoir que l'on a tort, le voir & le comprendre,
Et de mauvaiſe foi, ne vouloir point ſe rendre:
C'eſt lorſque, prévenu de bonne opinion,
On croit obſtinément avoir toujours raiſon;
Et, n'aprouvant jamais les ſentimens des autres,
Sans rien examiner, ne ſuivre que les nôtres.
Le premier vice eſt bas, & ne tombe jamais,
Qu'en de lâches eſprits, & dans des cœurs mal faits;
Et ce défaut n'eſt pas, que je penſe, le vôtre;
Mais aiſément Eraſte, on y paſſe de l'autre:
On le voit tous les jours, un eſprit prévenu,
D'abord de bonne foi ſoutient ce qu'il a crû;
Mais lorſqu'à la raiſon, en vain on le rappelle;
Qu'à la prévention, la paſſion ſe mêle;
Alors, pour ſoutenir ce qu'il a d'abord dit,
Contre la verité ſouvent il ſe roidit;
Et honteux d'avoüer, qu'il ait pû ſe méprendre,
Il voit, il ſent, il touche, & ne veut pas ſe rendre.
Vous vous reconnoiſſez ſans doute à ce portrait;
Car voilà juſtement ce que vous avez fait.
Mais qu'en dit le couſin? s'il veut être ſincere,

DAMIS.

Je dis... je dis, Monſieur... que... vous êtes ſon pere.
Que... quoi que vous diſiez... on le doit reſpecter,
Et que... nous aurions tort de vous rien conteſter.

LE BARON.

Je vous entens, Damis, & vois votre défaite;
Avec ce beau reſpect, vous avoüez la dette.
(à Eraſte.)
Et vous, de tout ceci, jugez ce qu'on dira;
Mais je vois chaque jour encor pis que cela:
Quand vous vous êtes mis en tête quelque choſe;
C'eſt une affaire faite, & quoiqu'on vous oppoſe,
Jamais vous ne cedez; pas ſeulement à ceux
Qu'on conſulte en leur art, vous en ſçavez plus qu'eux;
Jamais nos Avocats n'ont pû vous faire entendre,
Qu'il faut accommoder le Procès de Clitandre;
Et que vous allez perdre un gros bien ſûrement,
S'il peut de feu Damon trouver le Teſtament.
Pour moi, quand je vous vois ſi fort Opiniâtre,
Je crains qu'on ne vous mette un jour ſur le Theâtre;
Le caractere eſt neuf, & pourroit divertir,
Sans que du naturel on cherchât à ſortir.
Mais c'eſt trop s'arrêter. Votre bruſque ſortie,
Vous a mal-à-propos fait rompre la partie;
Je vous l'ai déja dit, ce vif emportement
Ne peut ſe réparer, qu'en rentrant promptement...
De tout ce qui cauſoit votre plainte imprudente,
Vous venez de le voir, Doriſe eſt innocente.
Rentrons... vous aviez tort, le fait eſt averé,
Ce manque de reſpect doit être reparé..
Et par ce prompt retour, vous leur ferez connoître...

ERASTE.

Non, mon pere, ſi-tôt je ne dois point paroître.

DAMIS.

En effet, comme on vient, Monſieur de conteſter,
Il me ſemble, que c'eſt trop-tôt ſe preſenter.

LE BARON.

Trop-tôt, ne faut-il pas achever la repriſe ?
Je parlerai pour vous, j'appaiſerai Doriſe.
Je me charge de tout.

ERASTE.

Mais, Monſieur...

LE BARON.

Eh, rentrons...
Nous le pouvons encor; mais ſi nous differons,
Il ne ſera plus tems, Rentrons... je vous en prie.

ERASTE.

Nous finirons demain, Monſieur, notre partie.

LE BARON.

Non ! tandis que l'on a les cartes à la main,
Il eſt mieux...

DAMIS.

L'on pourroit renvoyer à demain.

LE BARON.

Eh, Monſieur... non, Eraſte, allons, rentrons, vous dis-je
La raiſon, le devoir, l'amour; Tout vous oblige
A rentrer promptement.

ERASTE.

Je ne vois pas parbleu,
Sous quel prétexte entrer.

LE BARON.

Pour reprendre le jeu ;
Déja même, déja, c'eſt trop ſe faire attendre.

DAMIS.

Il eſt pourtant bien tard, Monſieur, pour le reprendre.

ERASTE.

Aſſurément, Monſieur, tout dort dans le logis.

DAMIS.

La Marquiſe bâilloit, quand nous ſommes ſortis.

LE BARON.

Allons ! ferme tous deux ? il n'eſt plus de remede.
Je le vois bien, en tout, il faut que je vous cede ;
Mais c'eſt tant-pis pour vous, Doriſe a des appas ;
Je ſçai que vous l'aimez.

ERASTE.

Si je ne l'aimois pas,
Je ſerois trop heureux ; je ſçai que la cruelle
Me hait, & malgré moi, je ſoupire pour elle ;
Et, pour changer jamais, j'aime trop conſtamment.

LE BARON.

Vous ne changerez pas, Eraſte, aſſurément.
Pour moi j'admire en tout votre perſeverance ;
Et vous êtes ſans doute un Heros en conſtance :
Toutes vos actions ne le font que trop voir.
Mais, puiſque vous aimez, je ne peux concevoir,
que vous ne veüillez point reparer la ſotiſe,
Que vous venez de faire aux yeux de la Marquiſe.

ERASTE.

Nous calmerons demain ces petits differends :
Cependant, comme il faut inviter nos parens,
Je m'en vais à Toulon.

LE BARON.

Mais c'eſt une imprudence
Dans la nuit...

DAMIS.

Il eſt bon de faire diligence.

ERASTE.

Sans doute, & je ſerois même déja parti,
N'étoit que, ſi Toinon venoit encore ici,
Je voudrois l'engager à parler à Doriſe
En ma faveur. Après, je parts, & ſans remiſe.

LE BARON.

Attendez à demain.

ERASTE.

Eh, pourquoi pas ce ſoir?

LE BARON.

Mais quoi, mon fils de nuit?

DAMIS *regardant en l'air.*

Il ne fait pas trop noir.

LE BARON.

A Toulon, cependant, vous ne pourriez rien faire
Qu'il ne ſoit jour.

ERASTE.

Souffrez...

DAMIS.

Monſieur, quand on differe,
On peut manquer les gens.

LE BARON.

Mais grand matin ſuffit.

ERASTE.

Eh! Monſieur, permettez que je parte.

LE BARON.

Il l'a dit:
C'eſt une affaire faite; il partira ſans doute.

ERASTE.

Dans deux heures au plus, j'aurai fait cette route.

LE BARON.

Eh bien! allez, partez, Eraſte, je vois bien,
Que pour vous retenir je n'avancerois rien.

ERASTE.

Je reviendrai d'abord.

LE BARON.

Allez; je me retire:
Car auſſi-bien, il vaut autant ne vous rien dire.

SCENE IV.

TOINON, ERASTE, DAMIS.

DAMIS.

VOus demandiez Toinon, juſtement la voici.

TOINON.

Ma Maîtreſſe me ſuit, & doit ſe rendre ici;
Pour prendre mes conſeils ſur tout ce qui ſe paſſe.
Faiſons-les déloger de cette Salle-baſſe.

DAMIS.

Elle vient droit à nous.

ERASTE.

Bon ſoir. Où va Toinon?

TOINON.

TOINON *en bâillant.*

Bientôt au lit Monſieur, tout dort dans la maiſon.
Ma Maîtreſſe eſt couchée, & chacun ſe retire.
Délogeons.

DAMIS.

Le couſin a deux mots à te dire.

TOINON.

Le couſin me dira demain ce qu'il voudra ;
Mais, ma foi, pour ce ſoir, Monſieur s'en paſſera.
Délogeons.

ERASTE.

Tu veux donc perdre la récompenſe,
Que je vais te donner, ſi tu prens ma défenſe ?

TOINON.

Je dors, Monſieur, je dors.

ERASTE.

Dis, ma pauvre Toinon.
Voudrois-tu dire un mot à ta Maîtreſſe ?

TOINON.

Non
Oh, que les Provençaux ſont faits d'étrange ſorte !
Reſtez, Meſſieurs, reſtez ; je vais fermer la porte.
Voyez, ſi vous voulez coucher ici.

ERASTE.

Sortons.
Allons faire ſeller des chevaux, & partons.

SCENE V.

TOINON, DORISE.

TOINON.

VEnez ; je leur ai dit que vous étiez couchée.
Venez, ils ſont ſortis.

DORISE.

Ma mere eſt donc fâchée ?

SCENE VI.

CLITANDRE, DORISE, TOINON.

TOINON.

QUi vois-je ? les amans marchent toujours de nuit
Madame, c'eſt Clitandre... approchez-vous ſans bruit;
Vous ſerez du conſeil, Monſieur.

CLITANDRE.

Quel coup ſenſible !
Ce que je viens de voir, ô ciel ! eſt-il poſſible ?

DORISE.

Qu'a-t il donc ?

CLITANDRE.

Ce que j'ai ? faut-il tant le chercher ?
Cruelle ! n'avez-vous rien à vous reprocher ?

DORISE.

Moi ?

CLITANDRE.

Je cours à Toulon, par ſon ordre, & j'eſpere,
D'engager les parens de feu Monſieur ſon pere,
A ſoutenir ſon choix : & lorſque tout eſt prêt...

TOINON.

Il faut que je m'en mêle... Alte là, s'il vous plaît.
Voyons... ce ne ſera que pure bagatelle ;
Les amans ont toujours quelque ſotte querelle,
Et pour ſe picoter, ils choiſiſſent le tems,
Que l'on veut employer à les rendre contens.
Ça, voyons ; qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Demande-lui le gage,
Qu'elle reçut de moi, d'un amour !...

TOINON.

Oh ! j'enrage ;
Point d'exclamation ; laiſſez-là votre amour
Pour l'heure, & répondez s'il vous plaît, tour à tour.
Quel gage ?

CLITANDRE.

Elle le ſçait. Eraſte dans la ruë,
Vient de me faire voir...

DORISE.

Ma bague ?

CLITANDRE.

Oh je l'ai vûë :
Ne cherchez pas ici des détours ſuperflus,
Vous pouviez la cacher, & ne la porter plus ;
Mais la donner !

TOINON *à Doriſe.*

Suffit... qu'avez-vous à répondre?

DORISE.

Rien... fais-lui voir ceci, c'eſt de quoi le confondre:
Il la reconnoîtra.

TOINON.

Quoi! vous l'aviez auſſi?

DORISE.

Dans un tems plus heureux je vous aurois puni,
D'oſer ſur un ſoupçon offenſer ce qu'on aime;
Je vous aurois laiſſé dans l'erreur...

CLITANDRE.

C'eſt la même.

DORISE.

Mais j'ai bien d'autres ſoins en ce malheureux jour.

CLITANDRE.

Helas!

TOINON.

Oh moi, je ſuis curieuſe à mon tour;
Et je n'y comprens rien... de grace, que j'apprenne,
Comment cela ſe pût?

DORISE.

Te voilà bien en peine.

TOINON.

On le ſeroit à moins.

DORISE.

Quand ma mere voulut,
Que de mes propres mains Eraſte la reçût,
Je conteſtai deux jours; & j'en fis faire une autre.
Je la donnai, Clitandre, & je gardai la vôtre.

TOINON.

La peſte qu'elle en ſçait !... Et vous fites cela,
Sans me communiquer à moi ce ſecret là ?

DORISE.

Perſonne ne le ſçut.

CLITANDRE.

Ah ! charmante Doriſe,
Me pardonnerez-vous cette injuſte mépriſe ?

TOINON.

Allons au fait, Monſieur.

CLITANDRE.

Eh bien ! que ferons-nous ?
Pour l'empêcher d'avoir Eraſte pour Epoux ;
Di, ma pauvre Toinon, di, que nous faut-il faire ?

TOINON.

Faiſons courir le bruit, que Monſieur votre pere,
Eſt en vie, & revient.

DORISE.

Mais tu ſçais mieux que moi,
Que jamais à ce bruit on n'ajoûteroit foi :
Chacun ſait, qu'autrefois la fortune ennemie,
Sur les Mers du Levant lui fit perdre la vie,
Dans un combat naval, contre les Otthomans.

CLITANDRE.

Oüi ; mais l'on ſçait auſſi, que depuis quatorze ans,
Madame ſur ſa mort, preſque toujours en peine,
N'en a jamais reçu la nouvelle certaine.

TOINON.

Que ſçait-on après tout, s'il eſt mort comme on dit ?

DORISE.

Mais, s'il étoit vivant, n'auroit-il pas écrit ?

TOINON.

Bon ! écrit, tant de gens pris par les Infideles,
Dont on n'avoit jamais pû ſçavoir des nouvelles,
Et qu'on croyoit défunts, ſont venus à bon port.
Lorſque l'on meurt ſi loin, on n'eſt pas toujours mort.
D'ailleurs, vous le ſçavez, ſur la Côte où nous ſommes,
Tous les jours, tous les jours on voit venir des hommes
A Marſeille, à Toulon, qu'on avoit cru perdus,
Et qui chez eux pourtant ſe ſont enfin rendus.
Faiſons courir ce bruit.

DORISE.

Comment ?

TOINON.

Hier un homme,
Qui prit terre à Toulon ; & vient, dit-il, de Rome ;
Arriva dans ce Bourg : c'eſt un homme de peu,
Tres facile à gagner, & fort propre à ce jeu ;
Il eſt Turc ; ſes habits le font aſſez connoître :
Nous le ferons parler, on le croira peut-être ;
Je l'inſtruirai moi-même. Il ſuivra mes leçons.
Et quand on n'en prendroit que de ſimples ſoupçons,
Nous ferons differer du moins le mariage,
Qu'on veut faire demain : & qu'on fera je gage,
Car tout eſt arrêté. Même je vous apprens,
Qu'Eraſte, pour aller inviter ſes parens,
Eſt parti pour Toulon.

CLITANDRE.

Toinon, s'il les ameine,
Helas ! tout eſt perdu.

TOINON.

Ne ſoyez pas en peine ;
A la pointe du jour ſecrettement demain,

J'engagerai ce Turc à nous tenir la main.
Il ſe nomme Ibrahim : je m'en ſuis informée.
Il loge heureuſement chez Monſieur la Ramée
L'Hôte du Cheval blanc, jadis votre Fermier.
Il eſt de mes amis. Je veux que le premier,
Il répande le bruit que Monſieur votre pere
Eſt en vie. Auſſi-tôt, Madame votre mere
Voudra s'en informer, & le Turc parlera.
Il l'aura vû vivant, & le lui dépeindra
Tel qu'il étoit. Inſtruit par Monſieur la Ramée
Qui le ſervoit du tems qu'il partit pour l'Armée,
Et qui l'a, comme on ſçait, parfaitement connu.
Car, Madame, pour moi, je ne l'ai jamais vû.

DORISE.

A peine il m'en ſouvient.

TOINON.

Dormez en aſſurance,
Et prenez ſur mes ſoins entiere confiance.
J'irai tout diſpoſer, avant votre réveil :
Mais allons nous coucher, la nuit porte conſeil.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA RAME'E.

LE MARQUIS.

CE n'eſt pas ſans ſujet, qu'après quinze ans d'abſence,
J'étois, depuis hier, dans quelque impatience.
De revoir ma maiſon: & j'ai pris le matin,
Pour n'être rencontré de perſonne en chemin.
Je vous ai dit pourquoi je ne veux pas encore,
Annoncer mon retour: il eſt bon qu'on l'ignore.
Vous m'avez informé de ce qu'on fait ici;
Et j'en veux, par moi-même, être mieux éclairci.
Enfin je ſuis chez moi, mon pauvre La Ramée.

LA RAME'E *(à part.)*

J'ai, de ce qu'il m'a dit, l'ame encore allarmée.

LE MARQUIS.

Montes là haut ſans bruit, & tâches de ſçavoir...

LA RAME'E.

Il tombe dans la mer, bleſſé, ſans nul eſpoir.

LE MARQUIS

LE MARQUIS.

Allez voir si l'on dort là-haut.

LA RAME'E.

Ceux qui le prirent,
A d'autres maudits Tures auſſi-tôt le vendirent.

LE MARQUIS.

Allez....

LA RAME'E.

Quinze ans eſclave !

LE MARQUIS.

Oüi ; mais laiſſons cela :
Je vois que vous avez encor ce défaut là,
De réfléchir à part ſur ce qu'on vient de dire,
Sans faire attention à ce que l'on deſire.

LA RAME'E.

Pardon, Monſieur.

LE MARQUIS.

Tandis que j'obſerve ces lieux,
Vous, afin d'éviter que quelque curieux
Ne me ſurprenne ici...

LA RAME'E.

Dans le fond de l'Aſie !
Eſclave ! ſans pouvoir informer ſa Patrie
De ſon état !

LE MARQUIS.

Encore ?

LA RAME'E.

Un Marquis !

LE MARQUIS.

Je vois bien,
Qu'à moins qu'il n'ait tout dit, je n'avancerai rien :

Mais allez donc ſçavoir ſi quelqu'un va deſcendre.

LA RAME'E.

Que ce vaiſſeau Marchand vint à propos vous prendre
Sur les bords de la mer !

LE MARQUIS.

Apparemment on dort.

LA RAME'E.

Si l'on vous eût repris, Monſieur, vous êtiez mort.
Il arrive à Toulon, ſans ſe faire connoître.
De nuit, hier chez moi je vois entrer mon Maître,
Sous le nom d'Ibrahim !

LE MARQUIS.

Enfin il a tout dit.
Allez voir, ſi là-haut, on eſt encore au lit.

LA RAME'E.

Ma foi, ſans l'aller voir, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Vous pouvez obſerver ces lieux tout à votre aiſe ;
Ne craignez pas qu'on vienne, on dort.

LE MARQUIS.

Quand on viendroit,
Hors ma femme, ceans nul ne me connoîtroit.

LA RAME'E.

Mais ne voulez-vous pas vous faire reconnoître ?

LE MARQUIS.

Je le prétens, ſans doute, & dès ce ſoir peut-être :
Car c'eſt ſans nul deſſein, que ſous ces vétemens
Qui cachent qui je ſuis, je me trouve ceans :
Avant que de paroître, & que de me produire,
De ce qu'on fait chez moi, j'ai dû me faire inſtruire ;
L'ayant ſçû, je voulois auſſi-tôt me montrer ;
Mais vous ſçavez pourquoi j'ai voulu differer :

Je retrouve en ces lieux & ma femme, & ma fille ;
Et je ſuis, grace au ciel, content de ma famille ;
Vous m'en avez inſtruit ; & de plus declaré,
Ce qu'on a réſolu pour l'himen preparé ;
Mais puiſque par hazard, ſous un tel équipage,
J'arrive juſtement le jour du mariage ;
Je veux, à la faveur de ce déguiſement,
En faire, s'il ſe peut, moi ſeul le dénoument.
Vous tiendrez en ceci fort bien votre partie,
Car jadis vous avez joüé la Comedie.

LA RAME'E.

Oüi, Monſieur, j'ai couru la campagne autrefois ;
Je joüois les Valets : même, au beſoin, les Rois.

LE MARQUIS.

Je le ſçais, & j'aurai beſoin de votre adreſſe.
Comme je veux ce ſoir, que l'on me reconnoiſſe,
Il me faut des habits.

LA RAME'E.

Je vais prendre là-haut,
Pour vous bien aſſortir, Monſieur, tout ce qu'il faut ;
Car je ſçai que depuis que vous vous en allâtes,
On n'a point déplacé ce que vous y laiſſâtes.

LE MARQUIS.

Tant mieux ; portez-le donc chez vous adroitement ;
Et ſongez à garder le ſecret ſeulement :
Mais ſurtout à Toinon.

SCENE II.

TOINON, LE MARQUIS, LA RAMEE.

TOINON.

OH les voici, j'enrage,
Depuis le grand matin, je cours tout le Village,
Où diantre êtiez-vous donc ?

LA RAMEE.

Ici, comme tu vois.

TOINON.

Oh ça Signor... Ce Turc entend-il le François ?

LA RAMEE.

Lui ? non... Parles-lui Turc, si tu veux qu'il t'entende.

TOINON.

Moi, Turc ?

LA RAMEE.

Il veut sortir.

TOINON.

De grace qu'il attende.

LA RAMEE.

Oh non, il craint Madame. Il faut nous en aller.

TOINON.

Elle est encore au lit. Et moi je veux parler,
Si je peux à ce Turc, d'une affaire pressante.
Signor... si voi... voler... peste de l'ignorante !
Que n'ai-je appris le Turc ?

LA RAMÉE.

Mais que veux-tu de lui ?
Je lui ferai ſçavoir.

TOINON.

Je voudrois qu'aujourd'hui,
Pour rompre, ou differer l'hymen de ma maîtreſſe,
Pour laquelle je croi que chacun s'intereſſe ;
Comme il eſt Turc ; par lui, le bruit ſe répandît,
Que Monſieur le Marquis n'eſt point mort, comme on dit :
Qu'il l'a vû dans l'Aſie, & qu'il revient... ce drôle
Sera tres bien payé, s'il veut joüer ce rôle...
Mais il ne parle point, je n'avancerai rien.

LE MARQUIS.

Je parlerai, ma fille, & parlerai fort bien :
Mon hôte l'ignoroit, j'entens votre langage ;
Et je ſerai ravi de vous aider.

TOINON.

Courage ;
Ah ! Signor Ibrahim, ceci dépend de vous ;
Vous ſerez bien payé ; de grâce ſervez-nous.
Ah, que ſi vous ſçaviez quel homme on lui deſtine !
Et quel autre on refuſe : enfin, on l'aſſaſſine.

LE MARQUIS.

Je ſçai tout.

SCENE III.

DORISE, TOINON, LE MARQUIS, LA RAME'E.

TOINON.

LA voici.

LE MARQUIS.

Ciel !

DORISE.

Toinon, eſt-ce là
Ce Turc, dont tu parlois ?

TOINON.

Madame, le voilà;
Et tout prêt à parler, comme je le ſouhaite;
Il eſt inſtruit de tout.

LE MARQUIS.

Vous ſerez ſatisfaite.

LA RAME'E.

J'en répons corps pour corps.

LE MARQUIS.

Sans me flater, je croi
Qu'à ce que je dirai l'on ajoûtera foi.

TOINON.

Oh, Madame, le ciel ſans doute nous l'envoye !

DORISE.

A le voir, à l'entendre, une ſecrete joye
Se répand dans mon cœur, & me fait eſperer,

Que du trouble où je ſuis il pourra me tirer.
Je n'ai qu'un ſeul regret: c'eſt, Toinon, quand je ſonge
Qu il nous faut pour cela recourir au menſonge ;
Impoſer à ma mere, annoncer un bonheur,
Qui va, ſe trouvant faux, rappeller ſa douleur.
Même je ne ſçai point, lorſque je conſidere
Ce Turc, qui me paroît être honnête & ſincere,
Comment il oſe faire un récit fabuleux.

TOINON.

Oh, Madame, les Turcs ne ſont pas ſcrupuleux.

LE MARQUIS.

A faire ce récit, ſi je conſens ſans peine,
C'eſt que l'on m'a donné pour choſe très-certaine,
Qu'avant que de partir, feu Monſieur le Marquis,
Vous avoit accordée à l'un de ſes amis,
Pour ſon fils encore jeune, & qu'on nomme Clitandre:
Ainſi, quand la Marquiſe accepte un autre gendre,
Je croi, que ſans ſcrupule, on peut adroitement
Tâcher de rappeller ſon premier ſentiment.
Si pourtant à cela vous trouvez à redire,
Je n'en parlerai point.

TOINON.

Eh bon, laiſſez-la dire,
Vous voyez pour un rien ſon eſprit combattu.

LE MARQUIS.

Je vois avec plaiſir, qu'elle a de la vertu.
Vous craignez d'affliger Madame votre mere ?
Elle regrette donc feu Monſieur votre Pere ?

DORISE.

Elle ne peut encore en entendre parler,
Que ſes pleurs auſſi tôt ne ſoient prêts à couler.

TOINON.

Oh, puiſqu'il veut agir, Madame, il faut ſe rendre.

DORISE.

Ah ! Toinon, je ne ſçai quel pouvoir a ſçû prendre,
Cet homme-là ſur moi ; ſi c'eſt pour me trahir ;
Mais à tout ce qu'il veut, je ne peux qu'obéir.
Cependant ne crois pas ici que je m'abuſe ;
J'attends peu de ſecours d'une pareille ruſe ;
Mais enfin, dans l'état preſſant où je me voi,
Fais ce qu'il te plaira, je m'abandonne à toi.

TOINON.

Oh çà donc, il nous faut ſans tarder davantage,
Répandre adroitement ce bruit dans le Village.
Pour parler du Marquis, que vous n'avez pas vû ;
(Montrant la Ramée.)
Vous vous en inſtruirez de lui, qui l'a connu.

LA RAME'E.

Bien plus, je ſoutiendrai la choſe veritable ;
Même j'en jurerai, s'il le faut, comme un diable.

TOINON.

Ce que vous devez dire, il le faut inventer.
Sortez, j'entens Madame ; allez vous concerter.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE BARON, TOINON.

LA MARQUISE *à Toinon.*

Quelles gens ſont-ce là ?

TOINON.

Madame, c'eſt un homme,
Qui prit terre à Toulon hier, & vient de Rome...
C'eſt un Turc qui, dit-on, parle pertinemment
Des Guerres de Veniſe, & des Mers du Levant...
Il eſt logé, je croi, chez Monſieur la Ramée.

LA MARQUISE *(au Baron.)*

Un Turc, je le verrai... Monſieur, je ſuis charmée
Que Monſieur votre fils ait vû qu'il avoit tort.

LE BARON.

Madame, il ſe prévint; mais il revint d'abord:
Hier même, preſſé d'une ardeur vive & pure,
Il partit pour Toulon, malgré la nuit obſcure;
Et je viens de ſçavoir, que, hâté par l'amour,
Il a vû nos parens, & qu'il eſt de retour.

LA MARQUISE.

Il eſt ceans, Monſieur, Lui, Damis & Doriſe
Pour ſe raccommoder achevent leur Repriſe:
Allons les voir joüer... Vous, faites-moi venir
La Ramée: tantôt je veux l'entretenir.

SCENE V.

LA RAME'E, TOINON.

LA RAME'E *(portant un Ballot.)*

J'Ai pris ſecretement les habits de mon Maître:
Il prétend aujourd'hui ſe faire reconnoître;
Auſſi-tôt qu'il ſçaura... mais chut... voilà Toinon..
Le deſſein qu'elle avoit, ne lui paroît pas bon:

Mais cependant du nôtre, il ne lui faut rien dire...
Bon, paſſons vîtement, puiſqu'elle ſe retire.

TOINON.

Qu'emportez-vous d'ici?

LA RAMÉE.

C'eſt... c'eſt... un vieux ballot...
Que j'avois au grenier... Adieu.

TOINON *(elle l'arrête.)*

De grace un mot.
Je viens de préparer Madame à la nouvelle,
Que nous voulons répandre, & je vous répons d'elle;
Elle m'a commandé de vous faire venir:
Mais le Turc eſt-il prêt à l'en entretenir?
Parlera-t-il bien-tôt? comment va notre affaire?

LA RAMÉE.

Fort mal.

TOINON.

Pourquoi fort mal?

LA RAMÉE.

C'eſt qu'il dit que la mere,
Ne peut croire jamais qu'il ait vû ſon Epoux.

TOINON.

Mais, de notre projet comment ſortirons-nous?

LA RAMÉE.

Fort bien.

TOINON.

Fort mal, fort bien; que diantre a-t-il en tête?

LA RAMÉE.

Un grand deſſein, Toinon: va je ne ſuis pas bête;
Et ſi je ne craignois ta langue....

TOINON.

Oh, sur ma foi;
Vous pouvez sûrement vous confier à moi:
Qu'est-ce?

LA RAME'E.

C'est un dessein... un dessein... qui sans doute
Te plaira..sçaches donc.. je crains qu'on ne m'écoute.
Regarde..

TOINON.

Non, personne ici ne doit venir:
Ils sont tous occupés du jeu qui va finir.

LA RAME'E.

Oh çà, jure-moi donc...

TOINON.

Que le ciel me confonde!
Puissai-je devenir l'horreur de tout le monde.
Que la Terre, l'Enfer...

LA RAME'E.

Non, tous ces sermens-là
Ne te retiendront point. Voici qui suffira...
Pour m'assurer de toi, comme je le desire,
Il faut...

TOINON.

Eh bien, il faut?

LA RAME'E.

Il faut.. ne te rien dire,

TOINON.

Peste soit le brutal.

SCENE VI.

DORISE, ERASTE, DAMIS, LA MARQUISE, TOINON.

TOINON *(continuë.)*

Mais d'où vient ce fracas ?

DORISE.

C'eſt Monſieur, qu'on condamne, & qui ne ſe rend pas.

ERASTE.

Oh non pas, s'il vous plaît, Madame : & je parie.
J'ai vû le même coup mille fois en ma vie.
J'en ſuis ſûr, j'en ſuis ſûr, vous-même l'avouërez ;
Il n'en ſera pourtant, que ce que vous voudrez.

DORISE.

Je ne veux rien, Monſieur.

ERASTE.

Pardonnez-moi, ſi j'oſe
Vous dire, qu'il eſt bon de bien ſçavoir la choſe :
A l'Ombre quelquefois ce coup peut revenir ;
Et nous ſçaurons, Madame, à quoi nous en tenir.

LA MARQUISE.

On ne peut le juger autrement, j'en ſuis ſûre.

ERASTE.

Oh, Madame, agréez qu'ici je vous aſſûre,
Que ſi la choſe étoit douteuſe ſeulement,
Je n'appellerois pas de votre jugement ;
Mais, ſi vous le voulez, malgré mon aſſûrance,
Le reſpect & l'amour m'impoſeront ſilence.

LA MARQUISE.

)u'en croît Monſieur Damis ?

DAMIS.

Les Regles ont changé,
Iadame ; & je croirois que l'on a mal jugé :
: parle contre moi.

SCENE VII.

E BARON, CLITANDRE, ERASTE, DAMIS, LA MARQUISE, DORISE, TOINON,

LA MARQUISE.

VOici Monſieur ſon Pere,
'eſt un Juge pour l'Ombre, à qui chacun défere ;
ous ſçavez, qu'après lui, l'on n'oſe conteſter :
oici Clitandre encor, ſur qui l'on peut compter,
i ont tous deux du jeu connoiſſance parfaite.
xpoſez-leur le coup.

ERASTE.

Ils me croiroient mazette,
e mettre ſeulement la choſe en queſtion :
u moins, Meſſieurs, je fais ma proteſtation,
ue je n'en doute point, quoique je le propoſe.

LA MARQUISE.

: vais moi, ſans façon, leur expoſer la choſe.
endez-vous quand l'Arrêt en ſera prononcé.
lonſieur donne. Damis & Doriſe ont paſſé.

Eraſte dit qu'il joüe. Il écarte, & s'explique
En jettant ſon Ecart, qu'il va joüer en Pique.
Sur cela l'on n'a point de conteſtation.
Pour prendre, il ſe ſaiſit des Cartes du talon,
Il les compte, recompte. Enfin au lieu de treize,
Les tenant dans ſes mains, il en a trouvé ſeize.

ERASTE.

Eh qu'importe ?

LA MARQUISE.

Qu'importe ? il vient de l'avoüer,
Il trouve le jeu faux, & veut pourtant joüer.

ERASTE.

Sans doute. On doit du Jeu bannir toute fineſſe:
Je ne dis pas pour nous ; mais on aura l'adreſſe
De couler au talon trois Cartes, & par là,
D'un gros coup, d'un jeu ſûr, bon, on me privera?
Vous en riez. J'avois trois Matadors ſixiémes.

DORISE.

Et moi j'avois, Meſſieurs, les deux As noirs ſeptiémes.

LA MARQUISE.

Dans les Cartes de trop, il eſt aiſé de voir
Qu'avoient été laiſſés & l'un & l'autre As noir.
Il s'en eſt trouvé quatre, & partant treize Piques.

TOINON, *bas.*

O je te tiens, bien fin, ma foi, ſi tu repliques.

ERASTE.

Tout cela n'y fait rien.

LE BARON.

Mais vous n'y penſez pas.
Quatre As noirs ! Et comment joüer avec quatre As?

LA MARQUISE.

C'eſt cela : car Monſieur ne voulant rien entendre,
Et Damis ſe taiſant, il a fallu ſe rendre.
On s'eſt mis à joüer : mais ces As preſentés
L'un à l'autre, les ont ſi fort déconcertés,
Qu'ils ont quitté par force.

ERASTE.

Oüi, oüi, mais je parie
Que je gagne le coup.

CLITANDRE.

La gageure eſt hardie.

LE BARON.

Vous avez tort, Eraſte.

ERASTE.

Eh bien ſoit. Mais Monſieur
Qui m'eſt contraire en tout, & ſe croit grand Joüeur,
Voudroit-il parier cent Loüis ?

CLITANDRE.

Oh, je n'oſe
Parier contre vous étant ſûr de la choſe.

ERASTE.

Eh pariez, Monſieur.

DAMIS.

Je lui ſuis de moitié.

LE BARON.

En verité, tous deux, vous nous faites pitié ;
Qu'oſez-vous ſoûtenir ?

ERASTE.

Depuis quelques années,
Les Regles de ce Jeu, Monſieur, ſont ſurannées.

DAMIS.

C'eſt ce que je diſois.

LE BARON.

Vous rêvez, vous dit-on.

ERASTE.

Pour en être certain, envoïons à Toulon.

LE BARON.

A Toulon, l'on dira que c'eſt une folie.

DAMIS.

Permettez-nous, Monſieur, d'en douter, je vous prie.

ERASTE.

Envoïons.

CLITANDRE.

A Madrid, Monſieur, ſi vous voulez,

ERASTE.

Pariez, pariez, Monſieur, ſi vous oſez,

CLITANDRE.

Quand Monſieur votre Pere, & Madame, je penſe,
Ont jugé; le pourrois-je en bonne conſcience?

ERASTE.

Eh pariez toujours, à Toulon on ira,

LE BARON.

A Toulon, & partout, Eraſte, on en rira.

DORISE.

Qui conteſta jamais une pareille choſe?

ERASTE.

Conteſter contre vous, Madame, oh je ne l'oſe!
Quand vous vous tromperiez, & que j'aurois raiſon.
Mais que l'on joüe ainſi, ſi l'on veut à Toulon,
A Marſeille, à Madrid: pour moi je le proteſte;

Puiſque

Puiſque je ſçai le coup, & qu'on me le conteſte :
Sur mes Terres au moins, j'en fais ici ſerment,
Je ne ſouffrirai point que l'on joüe autrement.

CLITANDRE.

Oh ! là, vous le pouvez, il faudra qu'on y paſſe ;
Vous avez la Juſtice Haute, Moïenne & Baſſe.

ERASTE.

Vous riez ? nous rirons peut-être à notre tour.

TOINON *bas à Clitandre.*

Allez preſſer le Ture de ſervir votre Amour.

SCENE VIII.

LA RAME'E, TOINON LA MARQUISE, LE BARON, ERASTE, DORISE.

TOINON *à la Ramée.*

EH venez donc, Madame eſt prête à vous entendre.

LA RAME'E *bas.*

De lui venir parler, je n'ai pû me défendre :
Mais battons la campagne, & gardons le ſecret.

LA MARQUISE.

Eh bien, que dit ce Turc ? j'aurois quelque regret,
D'avoir rien negligé.

LA RAME'E.

Grande, grande nouvelle !
Du Signor Ibrahim, c'eſt ainſi qu'on appelle,

Madame, un certain Turc qui vint loger chez nous:
Il prétend vous prouver que Monſieur votre Epoux
Eſt encor plein de vie.

ERASTE.

Eh ! bon, ſur ma parole,
Ce Turc là veut avoir de vous quelque Piſtole.

TOINON.

Il ne demande rien.

LA MARQUISE.

Mais s'il veut me parler,
Lorſqu'il m'a vû tantôt, pourquoi donc s'en aller?

ERASTE.

Sur ce qu'il veut vous dire, il craint qu'on le confonde.

LA RAME'E.

Non : mais avec Madame il a vû trop de monde.
Il veut prendre ſon temps. C'eſt un homme diſcret,
Et qui ſouhaite fort de vous voir en ſecret.

LE BARON.

On le doit écouter.

LA MARQUISE.

De nouvelles pareilles,
Monſieur, l'on m'a cent fois rebattu les oreilles.

TOINON.

Ecoutez-le toujours, Madame, que ſçait-on ?

ERASTE.

Ce Turc pourroit bien être apoſté par Toinon.

LA RAME'E.

Oh non, vous vous trompez, & lui faites injure ;
D'ailleurs j'ai conſulté mon Oracle, & j'augure
Sur ce que j'y liſois, que Monſieur le Marquis,

Reviendra, ſain & ſauf, bientôt en ce Païs.
J'ai lû ces jours paſſés.....

ERASTE.

Vous nous la donnez belle !

LA RAME'E.

Morbleu ! ne traitez point ceci de bagatelle ;
Dans mon *Noſtradamus*, j'ai lû ces jours paſſés,
De loin Gens reviendront, qu'on croïoit Trépaſſés.
Madame, je ſuis ſûr de cette Centurie.
Et mon Turc m'en répond.

LA MARQUISE.

C'eſt une rêverie.
J'en reviens à Toinon, qui pourroit en effet.....
Mais nous l'allons ſçavoir, ſi ma fille le ſçait.

LA RAME'E.

L'on m'attend au Logis, Madame, & je vous quitte,
Ce Turc viendra dans peu vous faire ſa viſite.
(bas à Toinon en s'en allant.)
Je te l'avois bien dit qu'elle n'en croiroit rien.
Mais ne t'allarme point. Adieu, tout ira bien.

****

SCENE IX.

LA MARQUISE, DORISE, TOINON, ERASTE, LE BARON.

LA MARQUISE.

DE me vouloir tromper je vous crois incapable,
Ma Fille, & je vous crois auſſi trop raiſonnable,

Pour entrer dans le tour qu'elle veut me joüer ;
Seulement je vous prie ici de m'avoüer,
Si Toinon, qui s'oppoſe à votre Mariage,
N'a point gagné ce Turc, pour tenir ce langage.

DORISE.

Madame....

TOINON *bas à Doriſe.*

Chut, au moins.

LA MARQUISE.

Que dit-elle tout bas ?

DORISE.

Madame....

LA MARQUISE.

Parlez donc.

DORISE.

Madame, elle n'a pas,
Par ce qu'elle inventoit, eu deſſein de vous nuire.
Je ne le voulois point.

LA MARQUISE.

C'eſt aſſés m'en inſtruire.

DORISE.

Pardonnez-lui, Madame.

LA MARQUISE.

Oüi, ma Fille... Entre nous,
Je doute quelquefois du ſort de mon Epoux.
Pareils bruits m'ont ſouvent mis dans l'inquiétude,
Car je n'ai de ſa mort aucune certitude.
Mais il eſt tems d'aller... Faites votre devoir,
Toinon ; allez parer ma Fille pour ce ſoir.
Allons à mon Jardin y finir cette affaire.

LE BARON.

Madame, nous avons averti le Notaire ;
Et pour la Nôce, on fait préparer ce qu'il faut.

LA MARQUISE *à Doriſe.*

Mon Caroſſe viendra vous reprendre au plûtôt.
Mais hâtez-vous, Toinon, ne faites pas attendre.

SCENE X.

DORISE, TOINON.

DORISE.

EH bien, Toinon, eh bien, quel conſeil dois-je prendre ?

TOINON.

A vous parler, Madame, avec ſincerité,
De votre Mere il faut ſuivre la volonté.
L'Amour en ſouffrira, mais quoiqu'il vous en coûte,
Le parti du Devoir eſt le plus ſûr ſans doute.

DORISE.

Ah ! Toinon, j'en mourrai.

TOINON.

Non, vous n'en mourrez pas,
Bien d'autres, ſans mourir ont vû le même cas.
Au choix de nos Parens, c'eſt à nous de nous rendre :
Comme vous franchement, j'aimerois mieux Clitandre ;
Mais enfin, quelquefois l'Hymen fait de ces coups,
Ceux que l'on hait Amans, on les chérit Epoux :
Et peut-être, s'il faut qu'Eraſte ſoit le vôtre....

DORISE.

Non, Toinon, je le hai.

TOINON.

C'eſt que vous aimez l'autre.

DORISE.

Je ne m'en défends point.

TOINON.

Vous-même l'avez vû,
J'ai tenu pour Clitandre autant que je l'ai pû.

DORISE.

Pour Eraſte, à preſent, tu n'es donc declarée ?

TOINON.

Moi ? non, dans ſon parti je ne ſuis point entrée.
Je ne tiens pour perſonne ; & j'ignore aujourd'hui
Encor, qui vous aura de Clitandre ou de lui.
Clitandre, aſſurément, auroit tout l'avantage,
S'il pouvoit de Damon obtenir l'Heritage.

DORISE.

Il m'a dit très-ſouvent qu'un Teſtament pondu,
Le prive d'un gros bien qui lui ſeroit rendu.

TOINON.

Et même la Ramée, avec toute aſſûrance,
M'a dit qu'en ſa faveur il tourneroit la chance.
Et nous ne voïons point paroître votre Amant,
Parce qu'auprès du Turc il agit vivement.
Pour moi, je ne ſçai point ce qu'ils prétendent faire;
Car franchement, Madame, ils m'en font un myſtere:
Et, comme ſi Toinon n'étoit plus bonne à rien,
Tout ce que l'on me dit, c'eſt que tout ira bien.
Attendons, s'il vous plaît, que le ſort ſe déclare,
Et cependant entrons: Venez que l'on vous pare.

Votre Mere le veut. Allons.

DORISE.

Cruel devoir !
Je ne prendrois conſeil que de mon déſeſpoir

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *ſeul.*

JE les ai vû paſſer ; mais avec la Marquiſe,
Éraſte, & le Baron, je n'ai pas vû Doriſe :
Elle doit être ici. Ne pourrai-je un moment,
Preſenter à ſes yeux ſon malheureux Amant ?
Car enfin on me donne en vain quelque eſperance ;
Sur ce qu'on me promet je prends peu d'aſſûrance.
Quand ce Turc prouveroit ce qu'il a raconté,
Féra-t-il differer un Hymen arrêté ?
Je ſçai que tout eſt prêt. Que puis-je attendre encore ?
Ah ! je perds aujourd'hui la Beauté que j'adore.....

SCENE II.

DORISE, TOINON, CLITANDRE.

DORISE.

NOn, Toinon! laisse-moi. Tes soins sont superflus:
En l'état où je suis, je ne me connois plus!
Dans le cruel ennui qui déchire mon ame,
A quoi bon tous ces soins?.. Ah c'est vous?

CLITANDRE.

Oüi, Madame

Je viens... Je sens... Je sçai que l'on n'attend que vous,
Et qu'on va vous donner Eraste pour Epoux.
Vous pleurez?

DORISE.

Juste Ciel!

TOINON.

Quel dessein est le vôtre?
Pourquoi ces pleurs? Pourquoi s'affliger l'un & l'autre?
Rien n'est encore fait. La chose peut changer.

CLITANDRE.

On me le dit.

TOINON.

Eh bien, pourquoi donc s'affliger?

SCENE III.

LA RAME'E, CLITANDRE, DORISE, TOINON.

LA RAME'E.

JE viens vous avertir.... Mais, que vois-je ? on ſoupire.

TOINON *en colere.*

Laiſſez là leurs ſoupirs : qu'avez-vous à nous dire ?
Grand faiſeur de deſſeins, vous qui promettez tant :
Garderez-vous encor ce ſecret important ?

LA RAMEE.

Doucement, s'il te plaît. Je vois ce qui t'offence ?
Tu ne pouvois entrer dans notre confidence.
Aujourd'hui, franchement, tu jouës de malheur.
Je tente un grand deſſein ; mais j'en veux tout l'honneur.

TOINON.

Eh que tardez-vous donc, mordienne, le tems preſſe.
Le Notaire eſt venu. L'on attend ma Maîtreſſe.
L'on dreſſe le Contrat. Bon ! il ſera bien tems,
Quand il ſera ſigné.

LA RAME'E.

C'eſt où je les attends.

CLITANDRE.

Croïez-vous réüſſir ?

DORISE.

Que faut-il que j'eſpere ?

LA RAME'E

Attendons ſeulement Madame votre Mere.

TOINON.

Elle eſt à ſon Jardin.

LA RAME'E.

Elle doit revenir.
C'eſt ici que mon Turc la veut entretenir,
Et je viens de ſa part, vous dire de l'attendre.

TOINON.

Je vois que votre Turc joüe à ſe faire pendre;
Je ſoupçonne, à peu près, ce qu'il oſe tenter;
Les Hardes que d'ici je vous ai vû porter,
Au Portrait du Marquis certaine reſſemblance
Que je trouve en ce Turc, tout cela, que je penſe,
Vous porte à hazarder un coup des plus hardis,
Et que l'on fit, dit-on, autrefois à Paris. *

LA RAME'E.

Quel eſprit penétrant!

TOINON.

Penétrant! Prenez garde
A ce que vous ferez.

LA RAME'E.

Va, cela me regarde.
De ce que j'entreprends, je vous ſuis caution;
Et je vous prends tous deux ſous ma protection.

CLITANDRE.

Dois-je croire un bonheur dont mon ame eſt charmée?

DORISE.

Pouvons-nous eſperer, mon pauvre la Ramée!

* *L'Affaire de la Pivardiere.*

LA RAME'E.

Oüi, Madame, comptez que nous réüſſirons.
Je ſuis ſûr de mon fait, & je vous en réponds.
Après comme je ſçai qu'elle vous eſt fidelle,
Vous me remettrez bien, s'il vous plaît, avec elle;
Car nous ſommes broüillés quelque peu.

TOINON.

Bon! vraiment?
Que demandai-je mieux? ſervez-les ſeulement.

LA RAME'E.

Mais qu'as-tu contre moi?

TOINON *bruſquement.*

Rien.

LA RAME'E.

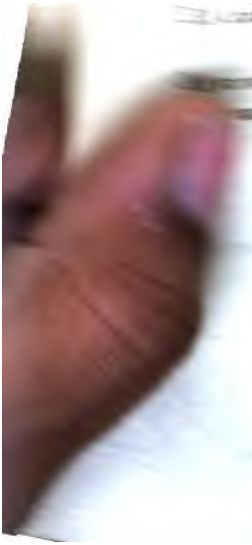
Je vois le contraire.
L'Affaire de tantôt t'aura miſe en colere;
Mais franchement Toinon, tu te piques de rien,
Car, après tout, pourvû que ceci tourne bien;
Pourquoi, mal-à-propos, te vas-tu mettre en tête
De ſçavoir ce que c'eſt?

TOINON.

Oüi, je ſuis une bête.
Je ne ſuis bonne à rien. Et, mordienne, pourquoi,
Si l'on veut les ſervir, ſe cache-t-on de moi?
Qu'ai-je fait pour cela? doit-on, mort de ma vie!
Me laiſſer ignorer comment on la marie!
Que dira-t-on? vraiment l'on m'eſtime bien peu.
Moi qui pour la ſervir, me mettrois dans le feu.

LA RAME'E.

Oüi, ton dépit eſt juſte, & je te le pardonne.
Mais mon Turc; je ne ſçai ſi ſa raiſon eſt bonne,



SCENE IV.

LA MARQUISE, DORISE, TOINON, LA RAME'E.

LA MARQUISE.

MA Fille, je reviens, mais je ne peux comprendre,
Ce que ce Turc prétend ici me faire entendre ;
Vous m'avez avoüé la ruſe de Toinon,
Et je ne compte plus ſur une fiction.
Je vai chercher là haut pour finir nos Affaires,
Des Papiers qui nous ſont encore neceſſaires.
Attendez un moment, dans peu nous ſortirons :
Cependant ſi ce Turc paroît nous l'entendrons.
Mon Caroſſe eſt ici, nous partirons enſemble.

SCENE V.

LA RAME'E, DORISE, TOINON.

TOINON.

VOtre Turc à venir, tarde bien, ce me ſemble ?

DORISE.

Pour moi j'augure mal de ce retardement.

LA RAME'E.

Il ne tardera pas, Madame, aſſurément ;
Quelqu'un dans ſon chemin l'a retenu peut-être,

Il n'eſt pas loin d'ici : vous l'allez voir paroître,
Non avec le Turban, car, à ce que je croi,
Il a de Mahomet abandonné la Loi :
Enfin vous l'allez voir ſous un autre équipage.

TOINON.

Il tarde bien pourtant à montrer ſon viſage :
Quand on fait ce qu'il oſe, on y penſe deux fois.
Il craint....

LA RAME'E.

Il ne craint rien, Toinon, & tu le vois.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, DORISE, TOINON, LA RAME'E.

TOINON.

C'Eſt cela juſtement. Voici tout le Myſtere :
Je prévoi leur deſſein, plus je le conſidere.

LE MARQUIS *bas à Clitandre.*

Si je ne vous avois rencontré ſur mes pas,
Je vous faiſois chercher.

TOINON *à part-ſoi.*

Que lui dit-il tout bas ?

LE MARQUIS *à Doriſe.*

Ce changement d'Habits, qui vous a fait attendre
Quelque temps, ne doit pas à preſent vous ſurprendre ;
Mon Hôte la Ramée, en ſçait bien la raiſon.

LA RAME'E.

Oüi, oüi, je leur ai dit votre converſion.

LE MARQUIS.

J'ai promis d'informer Madame votre Mere,
Que ſon Mari vivoit; mais je n'ai pû le faire,
Qu'après avoir connu, pour le choix d'un Epoux,
Lequel de vos Amans étoit digne de vous:
Et je viens à preſent vous tenir ma parole.

TOINON *à la Ramée.*

Juſques là votre Turc jouë aſſez bien ſon Rolle;
Mais j'ai peine à comprendre où diantre il veut aller.

DORISE.

Ma Mere va venir, il eſt tems de parler;
Si vous avez de quoi confirmer la nouvelle
Que mon Pere eſt vivant, je peux obtenir d'elle
Que l'on differera, du moins de quelques jours.

CLITANDRE.

Vous me l'avez promis, j'attens votre ſecours.
Quand nos Peres vivoient; tous deux, dès notre enfance,
Nous fûmes élevés dans la douce eſperance,
D'être unis quelque jour par les plus tendre nœuds,
Et ſa Mere aujourd'hui nous accable tous deux.

LE MARQUIS.

J'eſpere que pourvû qu'elle veüille m'entendre,
A ce que je vai dire, elle pourra ſe rendre.

TOINON.

Enfin, voici Madame: O voïons maintenant,
Comme il s'en tirera.

SCENE VII.

LA MARQUISE, CLITANDRE, DORISE, TOINON, LA RAME'E, LE MARQUIS *se cachant à la Marquise*

LA MARQUISE.

MA Fille, on nous attend.
(à la Ramée.)
Allons... Pour votre Turc, il me fait bien connoître
Ce qu'on en doit juger, puiſqu'il n'oſe paroître.
Auſſi ne veux-je plus m'arrêter à cela.
Allons, Doriſe, allons.

LA RAME'E.

Madame, le voilà :
Vous pouvez par lui-même enfin être éclaircie.

LA MARQUISE.

Je ne voi aucun Turc dans cette Compagnie ;
Mais quel eſt ce Monſieur, que je n'avois pas vû ?

LE MARQUIS *s'approchant.*

Quoi, Madame ! de vous je ne ſuis pas connu ?

LA MARQUISE.

Mon Mari !

DORISE.

Quoi, mon Pere !

CLITANDRE.

Oh, ciel !

TOINON.

Quelle ſurpriſe

LE MARQUIS.

Oüi, Madame, c'eſt moi que le Ciel favoriſe.
Vous ſçaurez par quel ſort je me voi près de vous.

LA MARQUISE.

O ciel! il eſt donc vrai, je revois mon Epoux!
Dans la joïe où je ſuis, à peine je reſpire.

TOINON.

Ma foi, je m'en doutois, & j'ai penſé le dire.

LA RAME'E.

O voilà le ſecret que tu vouloïs ſçavoïr.

LE MARQUIS.

Madame, en arrivant je courois pour vous voïr;
Mais ayant ſçû de lui, l'Hymen où l'on s'apprête,
Sous mes Habits de Turc, j'allai me mettre en tête
De connoître l'Epoux que vous vouliez choiſir.
Le ſoin que j'en ai pris m'a privé du plaiſir
De me montrer d'abord à toute la Famille,
Et j'en avois fait même un ſecret à ma Fille.

LA MARQUISE.

Vous êtes revenu, Monſieur, vous choiſirez,
Je ne peux que vouloir ce que vous deſirez;
C'eſt vous, ce n'eſt plus moi qui dois diſpoſer d'elle.

LA RAME'E.

Allons porter partout cette grande nouvelle. *(Il ſort.)*

CLITANDRE.

Permettez-moi, Monſieur, dans mon raviſſement,
De vous marquer l'excès de mon contentement.
Je prens beaucoup de part, Madame, à votre joïe,
Et rends graces au Ciel des biens qu'il nous envoïe.

DORISE.

Oüi, mes vœux les plus doux enfin ſont exaucez ;
Vous vivez, mon cher Pere, & pour moi c'eſt aſſez.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LA MARQUISE, CLITANDRE, DORISE, TOINON.

LE BARON.

MAdame, s'il eſt vrai, ce qu'on vient de m'apprendre,
Je viens vous témoigner la part que j'y dois prendre.

LA MARQUISE.

Oüi, Monſieur ; qui l'eût crû ? vous voïez mon Epoux,
Qui n'avoit pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Je ſuis ravi, Monſieur, qu'après tant de traverſes,
Qu'après un ſi long cours de fortunes diverſes,
Le Ciel ait bien voulu, pour finir vos travaux,
Vous ramener chez vous, & vous mettre en repos.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis obligé, Monſieur.

LE BARON.

Pour vous, Madame,
Je reſſens votre joïe, & de toute mon ame :
Peut-être ce retour nous prive de l'honneur
Dont je m'étois flatté ; mais un ſi grand bonheur,

Et qui vous paroiſſoit à vous-même impoſſible,
A vos ſeuls interêts trouve mon cœur ſenſible.

LE MARQUIS *au Baron.*

Permettez-moi, Monſieur, de faire mon devoir;
J'aurai, dans un moment, l'honneur de vous revoir.
(à Clitandre.)
Je vais querir, Monſieur, ce que je dois vous rendre,
Et qu'à mon grand regret, je vous ai fait attendre.

SCENE IX.

LE BARON, LA MARQUISE, CLITANDRE, DORISE, TOINON.

LE BARON.

MAdame, j'avois crû trouver ici mon Fils;
Après vous du Jardin nous ſommes reſſortis,
Et revenus ici pour avoir l'avantage
De vous donner la main: Mais le voici.

SCENE X.

ERASTE, DAMIS, LE BARON, LA MARQUISE, DORISE, CLITANDRE, LA RAME'E, TOINON.

TOINON *bas à la Ramée.*

JE gage
Qu'il ne veut pas le croire.

LA RAME'E *bas à Toinon.*

O non, assurément.

ERASTE *en riant.*

Mais de ce qu'on me dit, que croit Toinon ?

TOINON.

Vraiment
Notre Turc Ibrahim étoit le Marquis même.

ERASTE.

Bon ! l'on ajoûte encor au premier stratagême.

TOINON.

Demandez-le à Madame.

ERASTE.

Ah fort bien ; c'est cela :
Et je donnerai moi ! moi ! dans ce paneau là ?

LA RAME'E *à part-soi.*

Il n'en reviendra point.

LE BARON.

Mon Fils, la chose est sûre

ERASTE.

Ah, ah, vous y donnez, Monſieur. Je vous aſſûre
Que c'eſt un nouveau tour que Monſieur fait joüer.

CLITANDRE.

Je croi, qu'après Madame, on le doit avoüer.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur.

LE BARON.

Après cette aſſûrance,
Eraſte....

ERASTE.

Eh bon, Monſieur, ils ſont d'intelligence.

LA MARQUISE.

D'intelligence, moi? Monſieur, détrompez-vous;
Tout le monde a d'abord reconnu mon Epoux.

ERASTE.

Bagatelle!

LA RAME'E.

Eh, morbleu, perſonne ne l'ignore,
Curé, Baillif, Notaire, & cent autres encore,
De ſes anciens amis.

ERASTE.

Eh, Madame, pourquoi,
Si l'on a fait deſſein de me manquer de foi,
Pourquoi, ſi l'on me veut faire cette injuſtice,
A-t-on encor recours à ce foible artifice?

DAMIS.

Madame, en verité, mon Couſin a raiſon;
On vous l'a dit: ce Turc eſt une fiction;
Ou bien il faut depuis qu'on vous ait abuſée.

DORISE.

On vous le fera voir, la choſe eſt fort aiſée.

TOINON.

Pas tant que vous croïez.

ERASTE *à Doriſe.*

Ce tour qui m'eſt joüé,
N'avez-vous pas tantôt, moi preſent, avoüé,
Que c'étoit une feinte, à deſſein concertée?
Par cette Fille là, par Toinon inventée?
Et que même c'étoit contre vos ſentimens?

DAMIS.

Après cela, ma foi, c'eſt ſe moquer des Gens.

LA RAME'E.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Quoi, Meſſieurs, vous me croyez capable,
De pouvoir entrer, moi, dans un deſſein ſemblable?
Il eſt vrai que Toinon l'a tantôt inventé;
Mais ce qu'elle a crû feinte, eſt une verité;
Mon Epoux eſt venu par un bonheur extrême;
Vous l'allez voir bientôt paroître ici lui-même.
Peut être il ſe rendra, le voïant dans mes bras.

TOINON.

Il le verra, Madame, & ne ſe rendra pas.

ERASTE.

On ne me trompe pas aiſément.

DAMIS.

Belle ruſe!
Pour manquer de parole. Il faudroit être buze.

LA RAME'E.

Tiendra-t-il ferme encor contre lui?

SCENE XI.e & derniere.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, ERASTE, LE BARON, DAMIS, CLITANDRE, TOINON, DORISE, LA RAMÉE.

ERASTE, *après avoir regardé attentivement le Marquis.*

JUſtement :
C'eſt le Turc traveſti. Le beau déguiſement !
Eh, Madame ! peut-on m'oppoſer cet obſtacle ?

LE MARQUIS *ſurpris.*

Qu'eſt-ce ?

LA MARQUISE.

Votre retour eſt un ſi grand miracle,
Qu'il eſt ici des Gens qui l'oſent conteſter.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'on en puiſſe douter ;
Moi-même, quand je ſonge à ce long eſclavage,
Dans lequel j'ai paſſé le plus beau de mon âge ;
Et que je ſuis chez moi : je doute quelquefois
De l'état où je ſuis, & de ce que je vois.

ERASTE.

Eh, bon ! c'eſt bien à moi qu'on conte des ſornettes ;
Je voi trop les leçons qui vous ont été faites :
On ne m'impoſe point par de pareils diſcours,
Madame, encore un coup, je voi tous vos détours.

LE MARQUIS.

Que prétend donc, Monsieur ? quels détours ? qu'est-ce à dire ?

LA MARQUISE *en riant.*

Monsieur veut, & soûtient, que c'est pour me dédire,
Que je vous fais, Monsieur, passer pour mon Epoux ;
Que vous ne l'êtes point ; qu'il le sçait mieux que nous.

LE MARQUIS.

O, votre entêtement, Monsieur, fut-il extrême,
Vous n'empêcherez point que je ne sois moi-même.
Croïez-le, s'il vous plaît.

LE BARON.

Eraste, en verité,
C'est porter dans l'excès l'opiniâtreté :
Voulez-vous tenir seul, contre la voix publique ?
Contre Monsieur, Madame, & ce vieux Domestique ?
Contre tous ?

ERASTE *bas à son Pere.*

Mais, Monsieur, je sçai ce que je dis :
Cet homme-là n'est point, vous dis-je, le Marquis.

LA RAME'E.

Tout le monde, morbleu, le connoît dans les ruës.

ERASTE.

A d'autres ! on veut donc qu'il soit tombé des nuës.

DAMIS.

Sçait-on pas qu'il est mort depuis plus de quinze ans ?

ERASTE.

Ma foi, ce conte est bon à faire à des enfans,

LE MARQUIS.

LE MARQUIS *en riant.*

Ce conte !

ERASTE *en colere.*

Oüi, oüi, ce conte ; ou plûtôt cette fable.

LE BARON.

Eraste...

ERASTE.

Il ne l'eſt point, mon Pere.

LA RAMEE.

Comment diable,
Monſieur n'eſt pas mon Maître ?

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas mon Epoux ?

ERASTE.

Non, non, Madame, non.

LE BARON.

Mon Fils, que faites-vous ?

ERASTE.

Ce que je fais, Monſieur ? Quoi ! ſouffrir qu'on me joüe ?

LE BARON.

Mais enfin l'on ſe rend quand tout le monde avoüe.

ERASTE.

Moi, je ne me rends point. C'eſt une fiction.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas l'Epoux de Madame, moi ?

ERASTE.

Non.

DORISE.

Quoi, Monſieur que j'embraſſe !...

Allons, allons... Monſieur, j'approuve votre choix.

LE MARQUIS.

Quel homme donniez-vous, Madame, à notre Fille ?
Heureuſement j'en ai délivré la Famille.
Mais allons aſſembler nos Parens, nos Amis,
Et tenir à Monſieur, tout ce que j'ai promis.

Fin du troiſième & dernier Acte.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. FAGAN.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 18 Juillet 1737.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

HORTENSE.

LE MARQUIS, fils de la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

LE SÉNÉCHAL, ignorant.

LE BARON, ivre.

FROSINE, médiſante.

M. DE BRETTENVILLE, faux brave.

GELASTE, homme de plaiſir.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt dans le Château de la Marquiſe.

LES

ORIGINAUX.

(Le Théâtre repréſente une eſpece de Veſtibule, ou Salle baſſe du Château.)

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LEs meſures que j'ai priſes, Madame, ont ſi bien tourné, & le hazard m'a ſi bien ſervi, qu'aſſurément le Marquis verra ici des ORIGINAUX de toutes les eſpeces : & s'il eſt vrai que, pour bien ſentir le ridicule de nos défauts, il ſoit né-

ceſſaire de les conſidérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complettes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être auſſi complaiſant que vous l'êtes, pour vous donner tant de ſoins, & pour venir écouter ſans ceſſe, de la part d'une mere, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos converſations ont un charme qu'en vérité, Madame, je préfere ſans peine à toute autre ſorte de plaiſir; cependant il me ſemble que vous prenez la choſe un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune Marquis votre fils que quelques traits de jeuneſſe, qui ne devroient point détruire l'eſpérance que vous en aviez conçue.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à deſirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déjà dit, Chevalier. Eſclave des faux airs, adorateur des travers les plus outrés, il adopte ſi avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il ſemble que lui ſeul les auroit tous

créés, ſi, pour le malheur de la ſociété, on ne l'eût dès long-tems prévenu. Du ridicule au vice la pente eſt bien facile; & ce que vous appellez traits de jeuneſſe, n'eſt que trop ſouvent un mauvais préſage pour les mœurs. Enfin, vous ſçavez quel parti je lui deſtinois: vous ſçavez avec quelle ardeur je déſirois de le voir uni à Hortenſe. Il a d'abord paru ſenſible à ſes charmes; il a ſenti quel étoit le prix d'une union auſſi avantageuſe. Mais aux approches d'un engagement, l'eſprit de diſſipation, un faux amour de la liberté, &, pour ainſi dire, la honte de bien faire, l'ont fait frémir. La froideur, les mauvais procédés même ont ſuccédé à l'hommage qu'il lui rendoit; & il faut qu'auprès d'Hortenſe j'excuſe ſans ceſſe ſa conduite, & que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne ſçait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Des exemples ſeront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légere indiſpoſition qui le retient ici, eſt une occaſion favorable. Il verra, de ſang froid, des ridicules que tous les jours l'ivreſſe où le jettent les plaiſirs l'empêche d'appercevoir, & il ſera tran-

quille ſpectateur de ſcenes qui ſouvent ne lui ont paru aimables, que parce qu'il en étoit le principal Acteur.

LA MARQUISE.

Enfin, vous eſpérez donc?...

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions néceſſaires, & je vais ſonger à l'exécution. Le hazard a conduit ici l'ignorant Sénéchal. Froſine & Gelaſte doivent s'y rendre, & je ferai en ſorte que le Baron qui a paſſé la nuit dans le Château voiſin..... Mais j'apperçois votre fils, ayez ſeulement ſoin, Madame, de le déterminer à recevoir quelques viſites, que vous lui direz être occaſionnées par la nouvelle de ſon prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il ſuffit.

SCENE II.

LA MARQUISE, le jeune MARQUIS.

LE MARQUIS, *ſans voir ſa mere.*

IL faut ſe ſauver malgré qu'on en ait. Hortenſe me deviendra inſupportable, ſi ſon ſéjour ici dure encore quelque tems. Quoi! toujours des reproches, & exiger de ma part de la raiſon? Oh! parbleu! c'en eſt trop.

LA MARQUISE.

Vous faites, en peu de mots, votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, il n'eſt pas bien de me ſurprendre de la ſorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire, ſoit ſérieux. Vos ordres me ſont trop chers, pour que je n'aie pas pour Hortenſe & pour le mariage même un reſpect & un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien ſincere.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaiſez-vous à avilir vous-même votre ouvrage? Que vaudrai-je de plus, quand je ſerai au nombre des maris? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre perſonnage du monde; & j'ai l'honneur de vous aſſurer d'ailleurs que, de bon compte, je ſçais trente perſonnes qui ſe tiendront fort offenſées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces perſonnes-là fort délicates en ſentimens.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces perſonnes ſi délicates eſt cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts!

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir?

LE MARQUIS.

Non pas, Madame; je ſçais que communément chacun a les ſiens.

LA MARQUISE.

Ce ſeroit grand hazard que les vôtres vous euſſent échappé : car, à vous parler auſſi avec franchiſe, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu inſtruit, indiſcret, orgueilleux, volage, moqueur & médiſant.

LE MARQUIS.

La peinture eſt un peu chargée, ce me ſemble ; il y a pluſieurs de ces défauts-là que je ſerois fâché de ne point avoir ; par exemple, médiſant.

LA MARQUISE.

Eh ! bien ?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être ?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, ſi vous ne ſçavez pas médire agréablement ? Quelle reſſource aurez-vous pour plaire ? Comment faire ſa cour à quelqu'un ? Eſt-il poſſible d'élever les uns ſans rabaiſſer un peu les autres ?

La médiſance eſt une ombre au tableau ; & c'eſt elle qui fait valoir preſque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette néceſſité d'être médiſant ne peut être donnée que comme une plaiſanterie de votre part. Mais comment juſtifierez-vous ces emportemens, cette hauteur qui fait qu'un mot dit ſans deſſein, une raillerie innocente vous révolte contre vos meilleurs amis ; ce feu qui vous entraîne, & qui, dans les querelles comme dans les plaiſirs, vous porte aux dernieres extrémités ? La modération, mon fils, eſt une vertu ſi heureuſe, qu'elle nous fait paroître avoir même les vertus que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oui. Et avec ces belles maximes-là, il arrive qu'on ſe déshonore. Il faut être homme pour en ſçavoir les conſéquences. Tant de prudence dans les querelles & dans les plaiſirs eſt ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'ivreſſe ? ...

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'ivreſſe, Madame. Si elle m'avoit jamais ſurpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon deſſein. J'étudie avec trop de ſoin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien : & l'on m'a aſſuré qu'inceſſamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude !

LE MARQUIS.

Cette étude-là ? Elle eſt peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales & de tant de préceptes rebattus. Il faut connoître le monde, Madame, & ....

LA MARQUISE.

La connoiſſance du monde vous eſt ſans doute néceſſaire. Mais, Monſieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes & de lecture, l'apprentiſſage que vous y faites eſt bien dur, & ce monde vous connoît & vous juge ſouvent bien plutôt que vous ne le connoiſſez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, Madame, de m'humilier étrangement; j'oſe pourtant vous dire que ce monde penſe plus favorablement à mon égard, & que j'y ſuis aſſez aimé, que j'y ſuis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le ſouhaite: mais je crains bien que vous ne vous en rapportiez trop à quelques perſonnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh! s'il y avoit de la flatterie, je m'en appercevrois.

LA MARQUISE.

La conſéquence n'eſt pas ſûre.

LE MARQUIS.

Elle l'eſt aſſurément. Un flatteur ſe ſent d'une lieue, & ce qu'il dit ne fait aucun effet ſur un homme ſenſé.

LA MARQUISE.

Et c'eſt ce dont je ne conviens pas; il en eſt de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les ſpectacles. Quoique vous vous doutiez bien des reſ-

ſorts qui les font mouvoir, elles ne laiſſent pas que de ſéduire. Mon fils, quelque choſe que vous diſiez, j'oſe me flatter que votre mariage avec Hortenſe ſe terminera inceſſamment ; je vous prie même de ne pas refuſer les viſites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laiſſe. Voici des livres avec leſquels je voudrois bien que vous puſſiez vous entretenir.

LE MARQUIS, *lui baiſant la main.*

On feroit aſſurément, pour vous plaire, des choſes plus difficiles.

(*Il la reconduit.*)

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul, s'aſſeyant.*

MOn mariage avec Hortenſe! Je fais vœu, morbleu! de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mere, vous deviendrez un joli garçon! Ces Dames-là peuvent faire une viſite de quartier, & apprendre à une fille à ſe tenir droite; mais, ſur tout le reſte, elles n'en ſçavent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les complimens qu'on doit me faire. Des livres! De quel fatras de lectures on nous aſſomme aujourd'hui! Eh! nos premiers peres, qui valoient mieux que nous, liſoient-ils? A quoi ſervent ces volumes; à appeſantir, à retarder le génie & à nous rendre copies, d'originaux que nous ſerions. Ce que je dis-là eſt vrai, exactement vrai.

Il prend pluſieurs livres, les uns après les autres, & en lit quelques lignes.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

MOnſieur, votre très-humble ſerviteur. Vous ne me remettez peut-être pas : je viens pourtant très-ſouvent rendre mes devoirs à Madame la Marquiſe votre mere.

LE MARQUIS.

Je me ſouviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir Monſieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit ici, ſoit à la ville, vous êtes un coureur ..... qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hélas ! c'eſt ſouvent malgré moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi qu'il en ſoit, je viens vous faire compliment ſur votre mariage, ſi tant eſt qu'on en doive faire ſur une pareille matiere.

LE MARQUIS.

Cela eſt fort équivoque, entre nous.

(Il fait ſigne au Sénéchal de s'aſſeoir.)

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, s'il vous plaît. Qu'eſt-ce donc que vous faiſiez-là ? Vous étiez dans la lecture ?

LE MARQUIS.

Ah ! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins ſont-ce là ?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'Hiſtoire de France, Télémaque....

LE SÉNÉCHAL.

Té-lé-maque, maque. Qu'eſt-ce que ce Télémaque ?

LE MARQUIS.

Eh ! que voulez-vous que je vous

diſe ? C'eſt un malheureux qui cherche ſon pere par terre & par mer. Je me ſouviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études ?

LE SÉNÉCHAL.

Mes études ? Oh ! ma foi, je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela. Je n'aime point ce qui me gêne. L'an paſſé, quand je fus reçu dans ma charge, il me falloit réciter un diſcours qui avoit de grands mots qui m'embarraſſoient : ma foi, je dis tout haut : que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut ; pour moi, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut, dans de ſemblables occaſions, parler de tête, Monſieur. Rien n'eſt ſi plat qu'un diſcours préparé.

LE SÉNÉCHAL.

Oui ; mais il faut fourrer-là du Latin à tort & à travers ; & vous entendez bien que ..... eſt-ce que vous parlez Latin, vous ?

LE MARQUIS.

Que le ciel m'en préſerve !

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, c'eſt bien aſſez de parler correctement ſa langue, & je connois mille gens qui ne ſe ſouciſſent pas d'en ſçavoir davantage.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Souciſſent !..... Vous êtes marié depuis peu, je penſe ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'eſt une famille qui s'eſt réfugiée en France, & qui eſt originairement de Province.

LE MARQUIS.

De Province ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui. C'eſt un Roman que tout cela, & le grand-pere de ma femme étoit, je crois..... Bourguemeſtre en Eſpagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

En Eſpagne, ou dans un autre endroit; je ne vous l'aſſurerai pas. Elle a auſſi des parens en Angleterre, qu'elle me preſſe beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'eſt un fort petit voyage; mais, ma foi, ſi j'y vais, j'aime mieux être plus long-tems en chemin & aller par terre; car je crains les rivieres comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me ſemble, jamais arriver en Angleterre que par mer.

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout, je ne crois pas qu'on m'y voye. Il y a des dangers par terre, comme par mer; & il faut, je penſe, de ces côtés-là, paſſer par de certains endroits où les hommes ſont tout-à-fait ſauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela?

LE SÉNÉCHAL, *prenant un air ſuffiſant.*

Comment donc! Ne ſçavez-vous pas

qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, & qui les mangent ?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là; mais ce n'eſt aſſurément ni dans l'Europe, ni dans l'Aſie.

LE SÉNÉCHAL.

Peut-être eſt-ce dans la Bohéme; il ſe peut bien que je me trompe. Mais laiſſons-là les choſes ſçavantes, & changeons de converſation. Etes-vous content d'épouſer celle qu'on vous deſtine?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Monſieur le Sénéchal; mais je vous avoue que de s'engager pour toute ſa vie à une ſeule perſonne qui vous déſeſpere, & qui ſe croit en droit de ſe venger, ſi vous rendez quelque hommage ailleurs, c'eſt porter un joug bien rigoureux, & ſe mettre dans des entraves bien étroites.

LE SÉNÉCHAL.

Eh! morbleu! pourquoi ne nous eſt-il plus permis d'épouſer pluſieurs femmes? Que ne ſommes-nous nés il y a....

deux ou trois cens ans? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cens ans ? Vous vous moquez.

LE SÉNÉCHAL.

Comment !

LE MARQUIS.

Votre Chronologie n'eſt pas plus exacte que votre Géographie.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc ! N'y a-t-il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir pluſieurs femmes ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas poſitivement par quelle loi, ni dans quel tems cela étoit permis ; mais ſur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choſes pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, je ne m'en ſouviens pas non plus ; mais c'eſt le bon ſens qui dicte toutes ces choſes-là. Adieu : je vais re-

trouver Madame votre mere ; nous allons voir à quoi nous nous amuſerons. Elle m'a déjà propoſé pluſieurs ſortes de jeux ; mais je n'en ſçais aucun : heureuſement que j'ai la converſation aſſez amuſante. Au revoir, Monſieur le Marquis.

SCENE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

CEt homme-là eſt cruellement ignorant ! Diſons plutôt qu'il eſt ſot. Quand un homme de cette eſpece auroit lu tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux.

(*après avoir un peu rêvé.*)

Il eſt certain que l'ignorance pouſſée à cet excès a quelque choſe de honteux.

LE MARQUIS, LE BARON, *ivre.*

LE MARQUIS, *ſe levant avec joie.*

MAis que vois-je? C'eſt le Baron, je penſe?

LE BARON.

Oui, mon ami, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS, *le regardant.*

Comment, je crois qu'il eſt ivre! Ah! il eſt adorable, il eſt charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour; c'eſt aujourd'hui le mien.... Mais, il ne faut pas mentir..... j'ai paſſé une des plus jolies nuits..... Eh! bien! Rien n'eſt plus commode; vous vous trouvez le matin tout habillé; & vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi ! depuis vingt-quatre heures tu ne t'es pas couché ?

LE BARON.

Me coucher ! non, je ſçais trop ce que je te dois. Embraſſe-moi, mon ami. Comme j'allois me mettre au lit, chez le Préſident où la ſcene s'eſt paſſée, il m'eſt revenu ..... par ma foi, je ne ſçais pas par qui ni comment..... bref, j'ai ſçu que tu étois indiſpoſé : j'ai dit... il faut abſolument que je le voie, car j'ai pour toi une eſtime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te ſuis obligé. Mon indiſpoſition eſt peu de choſe.

LE BARON.

Dans ces changemens de ſaiſon-ci, c'eſt le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de ſanté.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choſes-là ; pour pouſſer

pouſſer une partie de plaiſir juſqu'à l'extrémité ; il ne faut pas demander ſi vous étiez bonne compagnie, ſi les propos ont été délicieux, & s'il y a eu bien des raſades verſées ?

LE BARON.

Cela eſt innombrable ! Mais laiſſe-moi, je te prie, un moment ; ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas ?

LE BARON, *d'un air riant.*

Non ; tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin ?

LE BARON.

Oui, mon ami ; j'en ai tant..... que j'en creve.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il ſe loger avec toi ? Il a ſûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la choſe

par ordre, mais il y a un peu de confusion; il faut que je te quitte.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE BARON.

Tu ſçais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours?

LE MARQUIS.

Qui? Léandre?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me ſemble, te faire avoir l'agrément.....

LE BARON.

Lui-même, il étoit du ſouper.

LE MARQUIS.

Te ſerois-tu brouillé avec lui?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'eſt mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que

tout le monde ne ſçait pas, je puis dire cela. Je lui ai repréſenté fort poliment que je ne croyois pas que la choſe fût tout-à-fait comme il nous la donnoit; il m'a repliqué, auſſi fort poliment, qu'il en étoit très-bien inſtruit; j'ai inſiſté avec la même politeſſe, de façon que de politeſſe en politeſſe, je lui ai fait voler mon aſſiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel!

LE BARON.

Oui; heureuſement que la Colomne d'air..... la Colomne, tu entends bien?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la ſuite?

LE BARON.

La ſuite? Il y a eu un grand bruit; on a couru aux armes. (*en riant.*) Nous devions nous égorger cent fois pour une; mais je ne ſçais par quel enchantement tout a été pacifié, & nous nous ſommes retrouvés tous le verre a la main. Voilà qui eſt admirable, cela, par exemple!

LE MARQUIS.

Et tu penſes qu'il n'aura point de reſſentiment de ce procédé?

LE BARON.

J'ai quelque ſoupçon que cela le refroidira à mon ſujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très-fort.

LE BARON.

Que veux-tu? Tous les momens ne peuvent pas ſe reſſembler..... Le plaiſir a ſes révolutions..... & les choſes d'ici bas.....

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuſe.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il eſt à ſouhaitter.....

LE BARON, *chantant.*

Que ſervent les faveurs que nous fait la fortune?
Tu es mon Roi; tu me tiens lieu de tout.
Que je t'embraſſe mille fois.....

LE MARQUIS.

Cela eſt fort bien; mais en vérité

Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire? Ah!.... ne hazarde plus de ces diſcours-là, Marquis; car tu te ferois ſiffler de tout le monde. Adieu; je vais me jetter dans ma chaiſe. Ah! la belle nuit! Ah! l'aimable nuit! Ah! la charmante nuit!

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

VOilà qui eſt affreux! Il eſt épouvantable qu'un garçon, naturellement ſi ſociable & ſi doux, ſe ſoit emporté juſqu'à cet excès.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

J'A attendu que Monſieur le Marquis fût ſeul, pour lui venir faire la révérence, & lui demander ſa protection.

LE MARQUIS.

Eh! c'eſt toi, ma pauvre Froſine! Vraiment, tu abandonnes bien tes amis: quatre ans entiers ſans me venir voir?

FROSINE.

Je ſuis venue, je vous aſſure, plus de trente fois. Je ſors de l'appartement de Madame votre mere. Ce bon Chevalier eſt donc toujours auprès d'elle? En vérité, mon cher Marquis, je ne ſçais pas trop ce que vous devez en penſer.

LE MARQUIS.

La Folle!

FROSINE.

La folle? Ah! j'ai oui dire, dans plus d'un endroit, qu'elle alloit ſe remarier; je ſuis bien aiſe de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me ſurprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, Monſieur, elle m'a renvoyée à vous, & m'a fait eſpérer que, comme vous aviez beaucoup de connoiſſances, vous pourriez aiſément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi! tu n'es plus chez cette Comteſſe où tu entras?.....

FROSINE.

Bon! m'a-t-il été poſſible d'y reſter? Un lutin qui fait un enfer de ſa maiſon, qui crie, qui tempête du matin juſqu'au ſoir, & qui, ſans être prude, fait coucher ſon mari au troiſieme étage, égratigne ſes femmes de chambre, & donne des coups de bâton à ſes Laquais!

LE MARQUIS.

Quoi, Madame de.....

FROSINE.

Madame de.... qui dans le monde paroît la douceur même, eſt telle que je vous la dépeins dans ſon domeſtique. Au bout de ſix mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu paſſas de-là dans une autre maiſon, dont tu es pareillement ſortie.

FROSINE.

Oh! pour celle-là, c'eſt à mon grand regret. Elle étoit agréable & ſans reproche, & j'y ſerois encore, ſi on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en ſi mauvais ordre, que je courois riſque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin, depuis ce tems-là, tu n'as rien trouvé?.....

FROSINE.

Pardonnez-moi; j'étois en dernier lieu

chez la veuve d'un vieux Seigneur étranger, aimable de caractère & d'esprit, & qui auroit dû ne chercher a plaire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi l'as-tu quittée cette veuve, par exemple?

FROSINE.

Le service y étoit dur; j'y avois trop de fatigue ?

LE MARQUIS.

Trop de fatigue ?

FROSINE.

Oui, Monsieur. Vous avez quelquefois entendu parler de ces personnes, qui, pour réparer l'outrage de la Nature & des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà justement en quoi consistoit la difficulté de mes fonctions. Une Suivante n'est pas tous les jours également adroite.... Si vous sçaviez combien il est difficile de donner à une femme l'air d'un visage qu'elle n'a pas, cela vous surprendroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Frosine, quelle maison pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit proposé d'entrer chez la jeune Eliante; mais il lui est arrivé depuis peu une aventure qui a fait trop de bruit; & j'ai là-dessus des délicatesses de conscience que je ne puis surmonter; je suis si sotte!

LE MARQUIS.

Eliante! Quelle aventure?.....

FROSINE.

L'ignorez-vous? Son équipage se rompt; un jeune homme qui passe, lui offre le sien; elle l'accepte; il n'est que huit heures du soir, & quoiqu'elle soit dans un quartier fort peu éloigné du sien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Eh bien! quelle conséquence tirer de-là?

FROSINE.

Ah! Monsieur, je vous le demande?

LE MARQUIS.

Mais je te surprendrois bien, si je te disois que ce jeune homme, c'est moi-

même; qu'Eliante ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle, & l'effroi qu'elle avoit eu la faisant se trouver mal, elle m'ordonna de la descendre chez sa sœur, qui demeure à quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah! Monsieur, excusez mon imprudence; j'ignorois que vous y prissiez intérêt, & je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Frosine, si tous tes portraits ne sont pas plus fideles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup y ajouter foi; ne peux-tu pas te dispenser de servir?

FROSINE.

Oh! non, Monsieur; je ne veux point changer d'état, & je me fais un petit plaisir misantrope de servir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas, à beaucoup près, la mienne. Par exemple, je serois dans le cas, si j'entrois au service de Cidalise, elle qui se donne des airs de Duchesse.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur!

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits sentimens.

SCENE IX.

LE MARQUIS, FROSINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur le Chevalier, & Monsieur de Bretenville.

LE MARQUIS.

Monsieur de?.....

LE LAQUAIS.

Bretenville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir quand ils voudront.

SCENE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

VOici compagnie qui vous vient; je vous laiſſe. Prenez garde toujours aux gens que vous voyez; il y a tant de méchans eſprits, tant de mauvaiſes langues, qu'il eſt bon de choiſir un peu ſon monde.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

LE ſort m'adreſſe aujourd'hui des perſonnages bien ſinguliers! Cette Froſine a un babil pernicieux; il ſemble effectivement que la médiſance ſoit le vice affecté aux Valets.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, M. DE BRETENVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MOnſieur le Marquis, voici Monſieur de Bretenville que je vous préſente, dont j'ai fort connu & fort eſtimé le pere; c'étoit aſſurément un excellent Juge.

(*On ſe ſalue.*)

Monſieur n'a pas embraſſé la même profeſſion, comme vous voyez, & il eſt venu me conſulter ici ſur une affaire qui lui eſt ſurvenue; mais quoique j'aye ſervi pendant quinze ans, j'avoue que ſur le point d'honneur, il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude; j'ai cru que vous pourriez en être mieux inſtruit que moi, & que vous voudriez bien aider Monſieur de vos conſeils.

LE MARQUIS.

C'eſt m'obliger aſſurément. Je dirai naturellement à Monſieur ce que je penſe ſur ſon affaire.

M. DE BRETENVILLE, *aſſis.*

Avant tout, Meſſieurs, il faut convenir que la bravoure eſt une belle choſe.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſurément la vertu des grandes ames; & on peut dire qu'il ſe trouve des occaſions où elle eſt auſſi utile que glorieuſe.

M. DE BRETENVILLE.

Oh! belle, Monſieur, belle! Eſt-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus preſſans n'ont pu épouvanter; qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, oſe ſe vanter de n'avoir jamais plié devant perſonne?

LE CHEVALIER.

Je fais auſſi grand cas de la bravoure; mais quand elle eſt réglée, & ſuivant l'objet qu'elle ſe propoſe. Par exemple,

je ſouhaiterois qu'avec la fermeté que fait paroître Monſieur de Bretenville, il ſe fût mis dans le ſervice.

M. DE BRETENVILLE.

Tout beau, Monſieur! le combat ſingulier fut de tout tems la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il eſt certain que le combat d'homme à homme eſt de tous le plus périlleux.

M. DE BRETENVILLE.

Le plus périlleux, ſans doute, & le plus excellent. C'eſt-là que l'adreſſe, l'agilité du corps, la préſence d'eſprit, le coup d'œil, ſont mis en uſage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends; mais vous conviendrez que d'un côté, l'objet eſt bien plus grand que de l'autre, & qu'il y a quelque choſe de plus généreux à venger ſa Patrie par devoir, qu'à venger une injure perſonnelle par reſſentiment.

M. DE BRETENVILLE, *faiſant comme s'il pouſſoit une botte.*

Rien n'eſt au-deſſus de cela : Ah?

LE MARQUIS.

Ma foi, Monſieur le Chevalier, qui eſt lent à venger une injure perſonnelle, eſt quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérêts de ſa Patrie.

LE CHEVALIER.

La foibleſſe & l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence. Mais ne pourroit-on pas trouver des hommes auſſi redoutables aux ennemis de la Patrie, que faciles à pardonner aux ennemis particuliers? & ne ſeroit-ce pas-là le comble de l'honneur & de la raiſon?

M. DE BRETENVILLE, *pouſſant une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci : Ah!

LE CHEVALIER.

Pour moi, ſi Monſieur de Bretenville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient conſulter aujourd'hui. Je ne conſeillerai jamais à perſonne de riſquer ſa vie & ſa fortune

pour une gloire fort douteuſe, & qui n'exiſte que dans notre imagination.

M. DE BRETENVILLE, *faiſant une feinte.*

Vous avez encore ceci : ah ! ah !

LE MARQUIS.

Votre ſang froid, Monſieur le Chevalier, me déſeſpereroit, en vérité.

(*Hauſſant la voix & frappant du pied.*)

Eh ! morbleu, pourquoi donc ? ....

M. DE BRETENVILLE, *mettant la main ſur ſon épée.*

Qu'eſt-ce ?

LE MARQUIS, *à M. de Bretenville.*

Ce n'eſt rien.

(*au Chevalier.*)

Pourquoi donc attaque-t-on votre réputation, quand vous n'acceptez pas ? ...

LE CHEVALIER.

Eh ! Monſieur, point de colere, & croyez que par mon ſentiment, je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Reſpectons, croyez-moi, des uſages

que la néceſſité à établis ; & venons, s'il vous plait, à l'affaire de Monſieur.

M. DE BRETENVILLE.

Meſſieurs, quel parti penſez-vous que doit prendre un homme, qui, amoureux d'une Demoiſelle, a long-tems fréquenté dans une maiſon, & qui trouve en ſon chemin quelqu'un qui ſe licencie juſqu'à lui défendre de continuer ſes viſites?

LE MARQUIS.

Le procédé eſt vif.

LE CHEVALIER.

Quand on eſt bien amoureux, cela n'eſt pas facile à digérer.

M. DE BRETENVILLE.

Auſſi n'eſt-il pas douteux que j'en tirerai raiſon.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais pas trop quel parti je prendrois.

M. DE BRETENVILLE.

Mais ce n'eſt pas-là la grande queſtion.

Comme celui de qui j'ai reçu l'inſulte, eſt extrêmement vieux & caſſé, & qu'à peine il peut ſe tenir ſur ſes jambes, avant de lui demander qu'il me ſatisfaſſe, je veux ſçavoir ſi je ſuis abſolument obligé de lui faire quelque avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il eſt effectivement ſi vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais, il faut qu'un homme, auſſi infirme que vous le dépeignez, ſoit bien téméraire pour oſer entrer en rivalité avec vous, & pour vous défendre de fréquenter dans cette maiſon?

M. DE BRETENVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MRQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouſer?

M. DE BRETENVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS.

Dans quelle vue vous inſulte-t-il donc,

s'il n'a pas ſur celle que vous aimez quelque deſſein?

M. DE BRETENVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir?

M. DE BRETENVILLE.

Eh! non; il eſt le pere de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le pere?

M. DE BRETENVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaiſes raiſons, & qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je refléchis ſur votre queſtion; & à votre place, je ne ſçais ſi je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRETENVILLE.

Je ne crois pas y être abſolument obli-

gé ; mais cela ſe peut faire, par déférence pour le pere d'une perſonne que l'on eſtime.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le pere ! Mais, Monſieur de Bretenville, les ſtatuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle ? un pere n'eſt-il pas le maître de ſa fille ? & ſans vous inſulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir ?

M. DE BRETENVILLE, *au Marquis.*

Examinez bien la choſe ; vous conviendrez qu'il y a inſulte, & que la querelle eſt bien faite.

LE CHEVALIER, *paroiſſant rêver.*

Les avis pourroient être partagés.

M. DE BRETENVILLE, *au Chevalier.*

Ils ne peuvent point l'être, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Il me ſemble avoir entendu décider....

M. DE BRETENVILLE.

Non ; tous les avis ſe réuniſſent là-deſſus, & j'ai l'honneur de vous aſſurer.... Ah ! je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

M. DE BRETENVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, eſt une eſpece de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LE MARQUIS.

Comment ?

M. DE BRETENVILLE, *ſe levant.*

Oui, Monſieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, Monſieur de Bretenville.

M. DE BRETENVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y eſt ;

toutes les excuſes que je pourrois faire à Monſieur, ne ſeroient pas ſuffiſantes; je ſuis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'avois pas compté ſur celui-là.

LE MARQUIS, *à Monſieur de Bretenville.*

Je vous dis, parbleu! que vous rêvez. Et.....

M. DE BRETENVILLE.

Non; ne me flattez point, de grace; Monſieur étoit ami de feu mon pere, & eſt d'ailleurs trop eſtimable, pour que je manque à ce que je lui dois, & pour que je balance à lui en donner ſatisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu & le tems.

LE CHEVALIER.

Puiſque je ſuis offenſé, je compte que Monſieur le Marquis voudra bien me laiſſer faire, & voici le lieu & le tems que je choiſis.....

(*Il met l'épée à la main. & tombe ſur Monſieur de Bretenville, qui met auſſi l'épée à la main.*)

LE MARQUIS.

Je ne ſouffrirai jamais une pareille incartade.

cartade. Arrêtez donc, il y a de l'extravagance.

(*Ils ſe battent pendant quelque tems, juſqu'à ce que le Marquis vient à bout de les ſéparer.*)

M. DE BRETENVILLE, *ayant remis ſon épée.*

Tout auroit pu ſe paſſer un peu plus dans les régles; mais je crois que je viens de réparer ſuffiſamment ma faute. Adieu, Meſſieurs; votre déciſion eſt donc, qu'à la rigueur je ne ſuis point obligé de lui faire aucun avantage?

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUel Original m'avez-vous donc amené ?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie juſqu'à ce point; mais je le connoiſſois pour un faux brave, & je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, ſi vous ſentiez quel eſt le ridicule d'une certaine eſpece de bravoure, dont je vous ai oui ſouvent faire l'apologie.

(*Il rentre.*)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

MOi, faire l'apologie d'un travers auſſi impertinent ! Seroit-il poſſible que j'euſſe quelque reſſemblance à ce que je viens de voir, & à tout ce que j'ai vu aujourd'hui ! Si cela étoit, en vérité, je ſerois bien haïſſable.

(*Des Inſtrumens préludent.*)

Qu'entends-je ?

(*On entend frapper.*)

Eh ! Quoi ! l'on vient encore ? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions ?

SCENE XV.

GELASTE, LE MARQUIS.

GELASTE, *derriere le Théâtre.*

HOlà ! quelqu'un. Annoncez Gelaſte, je vous prie.

LE MARQUIS.

Gelaſte ! par quel hazard ? C'eſt l'homme du monde le plus agréable, & qui, dans un âge avancé, ſçait faire le meilleur uſage de la vie. Courons au-devant de lui.

GELASTE.

De la joie ! cher Marquis, de la joie ! Des gens de votre connoiſſance m'ont appris que vous étiez ici indiſpoſé : je viens faire la guerre à votre mélancolie, & je vous amene grand nombre de Muſiciens & de Danſeurs.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis vraiment bien obligé de vous ſouvenir ainſi de moi.

GELASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelque obligation. Sçavez-vous bien que la petite viſite que je vous rends, me reviendra à plus de deux cens piſtoles : il faut ſe rafraîchir ſur la route, & mes Muſiciens ne ſont pas gens à laiſſer tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces Meſſieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, & vous êtes l'homme de France qui faite la meilleure figure.

GELASTE.

Ma foi, ſans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou & de prodigue ; mais j'ai vécu, & je vivrai toujours de même ; j'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des diſcuſſions, abandonnant tout, plutôt que de conteſter, me plaiſant dans ces dépenſes ſourdes qui font que l'argent s'en va, ſans que l'on ſçache par où, ni comment, & dans la diſpoſi-

tion d'acheter un moment de plaiſir de la moitié de mon bien, ſi l'occaſion s'en trouve. C'eſt ainſi que je me fais des jours brillans; & ſi ma carriere eſt bornée, je tâche, comme on dit, de la parſemer de fleurs.

LE MARQUIS.

Eh bien! Meſſieurs les Critiques, Meſſieurs les Philoſophes auſteres, qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui ſçait jouir, & qu'un aimable déſordre rend véritablement heureux.

GELASTE.

Pour heureux, je le ſuis; rien ne m'afflige, & je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous les jours à la danſe, & quoiqu'un peu peſant, tenez, je fais preſque la gargouillade.

(*Il veut ſauter.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GELASTE.

Il y a encore certain violoncelle de

par le monde ſur lequel je m'eſcrime aſſez bien. Je me fourrerai parmi mes Muſiciens, & je veux que vous m'entendiez par-deſſus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaiſir, aſſurément.

GELASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle : jugez-en.....

Il chante : Clair flambeau du Monde.

LE MARQUIS.

Il y a quelque choſe à redire effectivement.

GELASTE.

Mais je ſuis amateur paſſionné dans la voix. Vous ſçavez bien ce diamant dont vous trouviez l'éclat ſi parfait ?

LE MARQUIS.

Oui ; eſt-ce que vous ne l'avez plus ?

GELASTE.

Non ; c'eſt une Ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée?

GELASTE.

Divinement, & par une Sirene d'une beauté!....

LE MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'être à portée de récompenſer les talens comme ils le méritent!

GELASTE.

Mais rien n'eſt égal à mon Cuiſinier. Oh! l'excellent garçon! Qu'il met d'élégance dans tout ce qu'il fait! J'ai toujours été fort recherché; mais depuis qu'il eſt à mon ſervice, il eſt étonnant combien le nombre de mes amis augmente; & l'on entend dire par-tout: Allons voir le Cuiſinier de Gelaſte.

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie auſſi agréable, & me faire, comme vous, des amis par ma magnificence! Mais plus je contemple votre ſort, & plus je vois qu'il eſt parfait en tout point; car vous

avez des enfans qui ont les meilleures dispositions du monde, & une femme!.... Ah! je n'en puis parler qu'avec admiration; c'eſt un eſprit, une douceur & tous les charmes imaginables enſemble.

GELASTE.

Oui; ma femme a beaucoup de vertu; mais il eſt arrivé du changement, & mes enfans ont tant fait les raiſonneurs, qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment! Et où eſt donc Mademoiſelle votre fille?

GELASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné?

GELASTE.

Il eſt parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le cadet?

GELASTE.

Il s'eſt, je crois, enrôlé comme un ſot.

LE MARQUIS.

Et Madame votre femme, où eſt-elle, s'il vous plaît?

GELASTE.

Dans un Couvent.

LE MARQUIS.

Mais ſi quelque différend domeſtique vous forçoit à vous ſéparer, pourquoi ne s'eſt-elle pas plutôt retirée à votre belle Terre?

GELASTE.

Elle eſt en décret.

LE MARQUIS.

En décret?

GELASTE.

Oui. Cela vous ſurprend? Oh! j'ai ſçu faire tête à l'orage, ayant mis ce qu'il me reſtoit de bien à fond perdu; mon revenu ſe trouve le même qu'auparavant. Que faire? Je conviens que ma femme étoit fort aimable, que mes enfans avoient de bonnes diſpoſitions, que ma terre étoit très-belle; mais mon Cuiſinier me reſte. Allons, ſongeons à notre fête. Je vais

retrouver mes chers Muſiciens, & diſpoſer le divertiſſement. De la joie! Monſieur le Marquis, de la joie!

Il chante en ſortant : Clair flambeau du Monde.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

SOn bien à fond perdu? Sa femme dans un Couvent? Quel ſort pour une Dame ſi charmante! Ah! ſi nous nous plaignons quelquefois de la légéreté des femmes, combien plus ſouvent ce ſexe aimable a-t-il d'inhumanités & de mépris à eſſuyer de notre part? C'eſt cependant ſur les exemples & ſur les diſcours de gens de cette eſpece, que je combats tous les jours l'amour qu'Hortenſe m'inſpire.

(*Il rêve un inſtant.*)

Je ne ſçais; mais je me ſens attendrir.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

PEut-être notre ſtratagême aura-t-il fait quelqu'effet ſur lui.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

Un de vos amis vous amene ici, mon fils, de quoi former une fête des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, ſi le départ d'Hortenſe ne ſembloit nous ôter tout eſpoir de plaiſir.

LE MARQUIS, *en regardant Hortenſe.*

Quoi! Madame vous quitte?

LA MARQUISE.

Une affaire indiſpenſable la rappelle à Paris. Eh bien! mon fils, vous avez reçu

pluſieurs viſites de la part de gens, qui, ſans doute, n'ont pas dû vous déplaire. Eh! Quoi! vous paroiſſez rêveur?

LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avoue, de juſtifier certains ridicules; & je ne ſçaurois diſconvenir que, dans la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, toute la raiſon n'ait été de votre côté. Mais, dites-moi, qu'elle affaire ſi preſſée rappelle dònc Hortenſe à Paris?

HORTENSE, *au Marquis.*

Soyez sûr, Monſieur, qu'ayant réſiſté aux inſtances que Madame m'a faites de paſſer ici encore quelque tems, il faut que j'aye des raiſons eſſentielles qui me déterminent à quitter ce ſéjour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les ſçavoir?

HORTENSE, *un peu attendrie.*

Que voulez-vous que je vous diſe?

LA MARQUISE.

Quel ſi grand intérêt prenez-vous au

départ d'Hortenſe? Surmonteriez-vous une fauſſe honte, & voudriez-vous me croire, puiſque vous reconnoiſſez que j'ai pour moi la raiſon?

LE MARQUIS, *ſe jettant aux pieds d'Hortenſe.*

Ah! que la raiſon a de force, quand elle eſt aidée de l'amour?

LA MARQUISE.

Que faites-vous?

LE CHEVALIER.

Quel changement!

HORTENSE.

Quel eſt donc votre deſſein, Marquis?

LE MARQUIS.

D'obtenir, par mes regrets, le pardon des travers qui ont pu juſtement vous irriter contre moi, de n'être plus oppoſé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, & de vous rendre enfin un cœur, qui, quoique long-tems victime des faux airs, n'a jamais ceſſé un inſtant de vous adorer.

HORTENSE, *regardant la Marquiſe.*

Madame.....

LA MARQUISE.

Soyez généreuſe, Hortenſe; oubliez le paſſé?

LE CHEVALIER.

Allons; & que la fête amenée par Gelaſte, ſoit le commencement de celles qu'une union ſi heureuſe fera naître.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

QUe nous voyons dans la vie
de ridicules différens !
Chaque ſiécle a ſa manie,
Ses uſages extravagans ;
Mais l'amoureuſe folie
Eſt de tous les tems.

MENUET.

Les paroles faites ſur le Menuet, ſont de pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui ont bien voulu enrichir le Divertiſſement.

TEl Amant croyoit tout facile,
Qui ne reçoit que des mépris,
Et dont l'eſpoir eſt inutile.
Quel chagrin de s'être mépris !
Tel autre qui n'oſoit s'attendre
A la plus légere faveur,
Eſt mis au comble du bonheur ;
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre !

Les Filles, quand on les marie,
Ne rêvent que jeux & que ris;
On les tire de rêverie :
Quel chagrin de s'être mépris!
La victime plaintive & tendre,
Croit que c'eſt un malheur ſans fin;
Mais elle eſt veuve un beau matin;
Ah! quel bonheur de ſe méprendre!

Sur les bons tours de ſa voiſine,
Sur la ſottiſe des Maris,
Chacun a la vue aſſez fine;
Bien peu de gens s'y ſont mépris;
Mais ce que j'ai peine à comprendre,
C'eſt qu'on voit ces avantageux,
Sur ce qui ſe paſſe chez eux,
Etre les ſeuls à ſe méprendre.

Colin choiſit, pour être pere,
Colette dont il eſt épris;
Au bout de ſix mois, elle eſt mere;
Quel chagrin de s'être mépris!
Au benêt l'on ſçait faire entendre

Que ſix mois c'eſt terme complet ;
Colin ſe croit pere en effet ;
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre !

Croyant voir l'objet de ſa flamme,
Au Bal, ſous un domino gris,
Un époux aborde ſa femme ;
Quel chagrin de s'être mépris !
Elle, après, le croyant ſurprendre,
Sous un maſque au ſien reſſemblant,
Trouve, au lieu de lui, ſon Galand ;
Ah ! quel plaiſir de ſe méprendre !

Un Auteur nous lit une Piéce,
Nous la jugeons Piéce de prix,
Vous la jugez d'une autre eſpece ;
Quel chagrin de s'être mépris !
Une autre que nous n'oſions prendre,
Et que nous donnons en tremblant,
Peut avoir un ſuccès brillant ;
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre !

Dans les bras de ſa jeune femme,
Le plus fat de tous les maris,

Croit que c'eſt lui ſeul qui l'enflamme
Et qu'il ne s'eſt jamais mépris.
Le ſommeil qui vient la ſurprendre
Par malheur trahit ſon ſecret ;
Son rêve fut tant indiſcret,
Que l'époux ne put s'y méprendre.

Un jeune fat dont la chimere
Eſt d'être plus beau qu'Adonis,
Croit que c'eſt le ſeul art de plaire ;
Quel bonheur de s'être mépris !
Mais un refus lui vient apprendre
Que l'on ne plaît point ſans eſprit ;
Tout ſon bonheur s'évanouit ;
Qu'il eſt fâcheux de ſe méprendre !

Pour ſe venger d'une coquette,
Un jour on inſtruit ſon époux,
Qu'avec le beau Damon ſeulette
Souvent elle eſt en rendez-vous ;
Le mari qui veut les ſurprendre,
Suit de ſa femme tous les pas,
Il la ſurprit avec Licas,
Et ſe méprit ſans ſe méprendre.

VAUDEVILLE.

Est-on ridicule, est-on sage
De vouloir se mettre en ménage ?
Je vais vous décider le cas.
Pour goûter des douceurs parfaites,
Mariez-vous, jeunes fillettes ;
Garçons, ne vous mariez pas.

L'un sans l'autre ne se peut faire,
J'en conviens ; mais c'est votre affaire
De tendre & d'éviter les lacs.
Pour goûter, &c.

Cloé, cette beauté charmante,
A pour époux le riche Argante,
Pour voisin l'amoureux Hylas.
Pour goûter, &c.

Damon qui plaisoit tant aux Belles,
Marié, ne prend plus chez elles ;

Sa bonne fortune eſt à bas.
Pour goûter, &c.

Qu'un pauvre homme ait une amourette,
On le perſécute, on le guette.
Que de plaintes! que de fracas!
Pour goûter, &c.

L'époux n'oſe gronder ſa femme,
Dût-il enrager dans ſon ame;
Il craint trop de fâcheux éclats.
Pour goûter, &c.

Depuis que la nôce eſt finie,
Colette eſt cent fois plus jolie;
L'hymen embellit ſes appas.
Pour goûter, &c.

Colin, depuis ſon mariage,
Eſt devenu ſombre, ſauvage,
Et ne marche qu'à petit pas.
Pour goûter, &c.

Agnès redoutoit l'hymenée ;
Mais à la fin déterminée,
Agnès y trouve mille appas.
Pour goûter, &c.

L'Auteur au Parterre.

Si l'on voit qu'une Comédie
Soit par le beau ſexe applaudie,
Le Critique parle plus bas.
Pour rendre nos douceurs parfaites,
Applaudiſſez jeunes fillettes.
Meſſieurs, ne nous critiquez pas.

VAUDEVILLE.

Papillon coquet & volage,
A qui le mariage
Paroît un eſclavage
Difficile à ſouffrir.
Vous, que l'on voit de bergere en bergere,
De fleurs en fleurs toujours courir,
Changez, changez de caractère.

En amour il faut ſe contraindre ;
A force de ſe plaindre,
On court riſque d'éteindre
Les plus vives ardeurs.
Pour trop aimer, vous ceſſerez de plaire ;
Amans importuns & grondeurs,
Changez, changez de caractère.

Une Agnès doit être timide,
Un vieux Tuteur avide,
Un bas Normand perfide,
Un Gaſcon babillard.
Pour nous maſquer, l'artifice a beau faire,
La Nature ſurmonte l'Art ;
Reſtons dans notre caractère.

J'aimerois aſſez la finance ;
Mais ſouvent l'opulence
Nous donne l'indigence
De l'eſprit & des mœurs :
On en a vu méconnoître leur pere.
Si Plutus vous fait des faveurs,
Ne changez point de caractère.

Comment feroit-on bon ménage
Quand la femme eſt volage,
Quand l'époux eſt ſauvage,
Econome & jaloux?
Couple ennemi, voici ce qu'il faut faire,
Pour que la paix règne entre vous,
Changez tous deux de caractère.

Voici la ſaiſon qui ſe paſſe,
Il faut céder la place,
L'automne arrive & chaſſe
Les ouvrages d'été.
Juſqu'à ce tems, nos deſſeins ſont proſperes;
Si vous dites avec bonté,
Ne changez point de caractères.

FIN.